



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

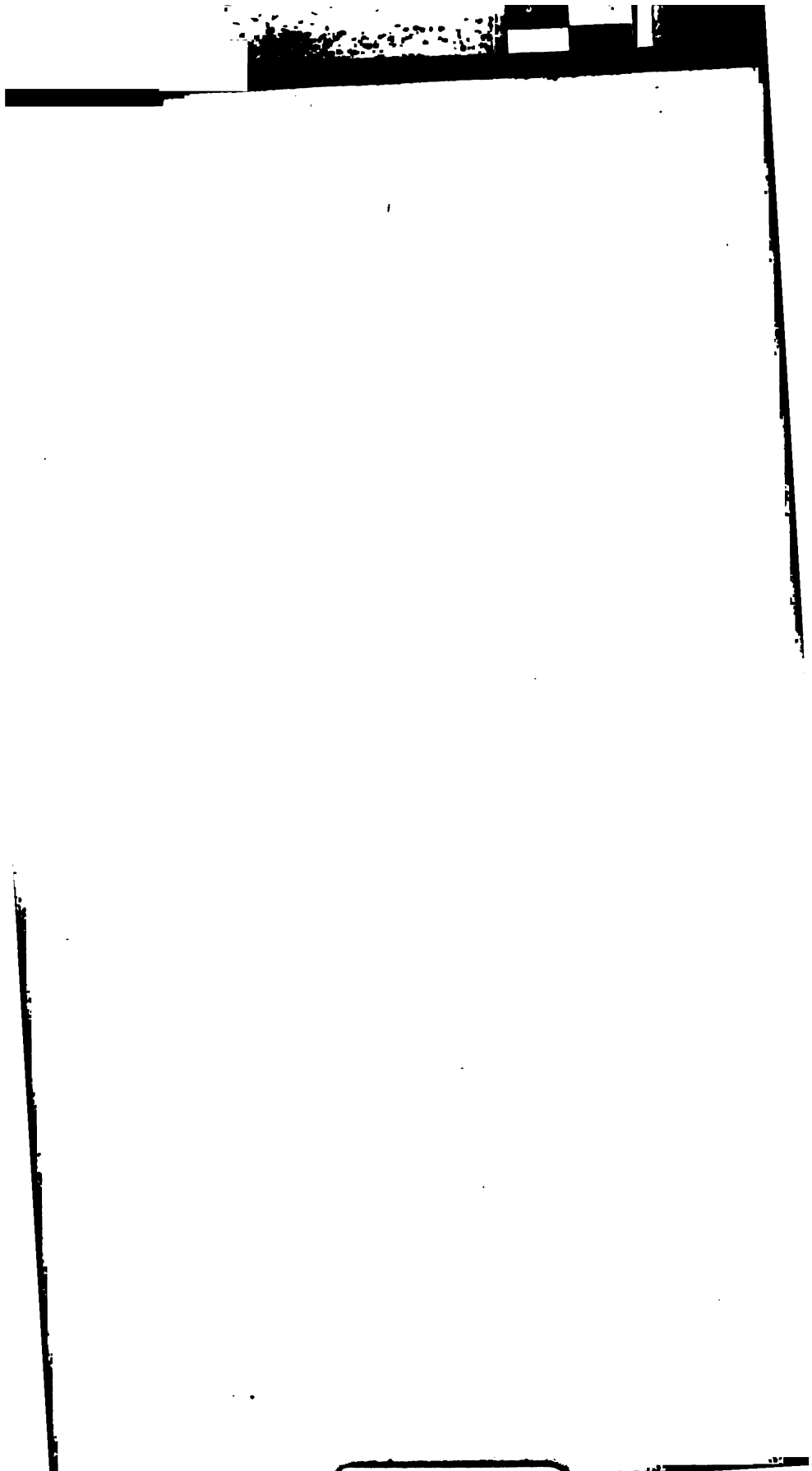
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



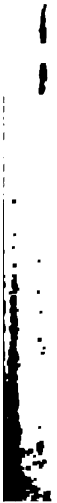
3 3433 07496687 4







Vertical text or a scanning artifact running down the right edge of the page.









·  
·  
-

|

CHEFS-D'OEUVRE  
DE  
**SHAKESPEARE**

TRADUCTION EN VERS

PAR

M. ALCIDE CAYROU

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. MÉZIÈRES  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ouvrage orné d'un Portrait de Shakespeare gravé à l'eau-forte par Rajon

TOME PREMIER

MACBETH — HAMLET



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
10, RUE GARANCIÈRE

1876

*Tous droits réservés.*





L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1875.





W<sup>m</sup> Shakespeare



CHEF-D'ŒUVRE

# STANNIPEPARE

LES CHEFS-ŒUVRES

PAR

M. J. DE CAVALLO

A PARIS, CHEZ M. DE CAVALLO, RUE DE LA HARPE, N. 105.

On trouve chez M. de Cavallo, et chez tous les Libraires, les ouvrages suivants :

MAGAZIN DE TABLET



PAR

LE PROPRIÉTAIRE, M. DE CAVALLO, RUE DE LA HARPE, N. 105.

1879

LE DÉPÔT EST FAIT

LE 10



*Je dédie ce livre*

*aux chères et vénérées mémoires*

*de mon Père,*

**M. JOSEPH CAYROU JEUNE**

*et de mon Beau-Père,*

**M. JÉROME CAYROU AINÉ**



## INTRODUCTION

Grâce aux rapports de la langue anglaise et de la langue allemande, on a pu traduire les pièces de Shakespeare en vers allemands avec une fidélité presque littérale. Mais comment soumettre à la régularité de notre alexandrin les caprices d'une poésie aussi variée et aussi féconde que celle du théâtre anglais? Comment surtout reproduire, sans choquer des lecteurs particulièrement sensibles à l'harmonie et à l'unité du ton, les disparates du style de Shakespeare? Quel vers français sera assez souple pour passer tout à coup, sans aucune nuance intermédiaire, de l'extrême énergie à la subtilité la plus raffinée, de la simplicité à l'emphase, de la délicatesse à la grossièreté, du pathétique au bouffon? Dans son inépuisable abondance, la langue de Shakespeare, la plus riche qu'il y ait au monde, ressemble à un tapis tissé des fils les plus rares et les plus divers, de l'étoffe le mieux fournie et la plus épaisse, mais dont les teintes trop nombreuses ne se fondraient pas toujours dans une harmonie définitive. Là où manquent les

qui absorbent une vie, à un de ces amours qui n'ont plus d'yeux que pour l'objet aimé. M. Halliwell est bien l'homme dont parlent les anciens : *homo unius libri*, l'homme d'un livre.

Mais quel livre ! Plus riche qu'aucun autre en peintures poétiques ou réelles, en observations morales, en analyses délicates ou en traductions énergiques des sentiments les plus opposés ! On a dit que le théâtre de Shakespeare était la *Bible des mondains*. L'humanité, en effet, s'y reconnaît tout entière : les âmes les plus chevaleresques et les plus héroïques comme les âmes les plus noires ; les gens de bien, les scélérats, et à côté d'eux la foule indifférente qui flotte entre le vice et la vertu ; ceux qui succombent à leurs passions et ceux qui y résistent ; les victimes de la méchanceté humaine et les victimes de leurs propres erreurs ; les braves et les poltrons, les sages et les sots, les esprits incultes aussi bien que les esprits cultivés. Les gens du peuple, dans leur simplicité naïve, dans leur grossièreté inconsciente, y sont peints aussi fidèlement que les princes, les grands seigneurs, les chevaliers, les courtisans ; la jeune fille timide et réservée s'y rencontre avec la vierge hardie dont le langage devance l'expérience, la chaste épouse avec la femme coupable, la mère dévouée jusqu'au martyre avec la femme sans entrailles. Rien de ce que pensent et de ce que

sentent les hommes n'échappe à ce grand observateur. Toute âme humaine, si humble qu'elle soit, a du prix pour le poète ; il y retrouve un rayon de la vérité universelle et comme un reflet de la divine lumière.

Ainsi que M. Halliwell, M. Cayrou a subi le charme souverain de Shakespeare ; lui aussi, il est l'homme d'un livre. Félicitons-le d'avoir vécu, pendant tant d'années, dans un si noble commerce. Quel que soit le succès de sa traduction, sa meilleure récompense sera encore le souvenir des heures charmantes et rapides qu'il aura employées à lutter contre son modèle.

A-t-il réussi dans cette lutte ? Question grave et qu'il ne m'appartient pas de résoudre. Ayant accepté l'honneur de présenter l'œuvre de M. Cayrou au public, je me suis interdit du même coup le droit de la juger. Mes éloges paraîtraient intéressés, mes critiques ressembleraient à une trahison. On me permettra cependant de signaler, pour deux des tragédies qui sont ici traduites, pour *Macbeth* et pour *Hamlet*, la parfaite conformité extérieure du texte et de la traduction. Dans tout le théâtre de Shakespeare, il n'y a pas de pièces qui offrent plus de différences de ton. Le style de *Macbeth* va droit au but ; aucune longueur, aucun hors-d'œuvre ; tout

concourt à l'action et la précipite; les personnages n'y parlent que pour agir; leur pensée, à peine exprimée, se traduit en actes. Dans *Hamlet*, au contraire, la profondeur méditative des réflexions ralentit sans cesse le mouvement du drame; on n'y agit point, on a peur d'agir, mais on y creuse à chaque instant les problèmes les plus douloureux de la destinée humaine. Aussi *Macbeth* paraît-il écrit surtout pour être représenté, *Hamlet* pour être lu. M. Cayrou reproduit avec une rare fidélité les différences essentielles de ces deux tragédies. On se sent emporté par le style rapide de sa traduction de *Macbeth*, et l'on s'attarde avec lui dans les développements mélancoliques de la pensée d'Hamlet.

Le public parisien qui vient d'applaudir l'acteur Rossi dans la traduction italienne d'*Othello* ne sera-t-il pas tenté d'entendre un jour, après l'imitation poétique de M. de Vigny, une traduction française littérale d'une si grande œuvre? Ne serait-ce pas le moment de naturaliser sur notre scène le vrai Shakespeare, un Shakespeare qui ne serait ni adouci, comme celui de Voltaire, ni expurgé, comme celui de Ducis, et de faire pour lui, chez nous, ce qu'ont fait chez eux, avec tant de succès, les Italiens et les Allemands?

A. MÉZIÈRES.



## AVANT-PROPOS

Dans une page étincelante, consacrée au compte rendu du drame de M. Jules Lacroix : *le Roi Lear*, Théophile Gautier disait : « ... Mais un temps viendra, et ce temps « n'est pas éloigné, nous l'espérons, où l'on pourra jouer « Shakespeare intégralement, sans coupure, sans accom-  
« modation d'aucune sorte. »

Ce que l'illustre et regretté poète souhaitait pour le théâtre, je me suis efforcé de le réaliser pour le livre.

En abordant la tâche de traduire *en vers* les principaux chefs-d'œuvre de Shakespeare, je me suis proposé d'en donner, au lieu d'une imitation libre, une version aussi scrupuleusement fidèle que possible, et qui empruntât tout son mérite à la reproduction « intégrale, sans coupure, sans accommodation d'aucune sorte » de ces immortelles créations.

C'est avec ce respect religieux du texte que j'ai écrit successivement *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*, et *Roméo et*

*Juliette*, compris dans les deux volumes que j'ose aujourd'hui présenter à l'appréciation du lecteur français. Enfermé dans mon rôle d'interprète consciencieux, toute mon ambition a été de ne rien altérer comme de ne rien laisser perdre du sublime original : j'ai suivi pas à pas mon modèle du premier vers au dernier, attentif à faire revivre, autant que mes forces me l'ont permis, les moindres traits de l'originalité puissante du grand poète anglais.

Me suis-je approché du but ambitionné ? Le public le dira. Son suffrage serait à la fois la récompense de mes efforts passés, un encouragement à les pousser plus loin.

Bordeaux, 1<sup>er</sup> octobre 1875.

# MACBETH

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES



A MON AMI

M. AUGUSTE LOUYS

DU CHATEAU DE HERGES (EURE-ET-LOIR)



## PERSONNAGES

---

**DUNCAN**, roi d'Écosse.

**MALCOLM**, fils aîné de Duncan.

**DONALBAIN**, fils cadet de Duncan.

**MACBETH**, thane de Glamis, cousin germain du roi, général en chef de ses armées.

**BANQUO**, général des armées du roi.

**MACDUFF**, thane de Fife.

**LENOX**,

**ROSSE**,

**MENTETH**,

**CAITHNESS**,

**ANGUS**,

} thanes ou nobles d'Écosse.

**FLÉANCE**, fils de Banquo.

**SIWARD**, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.

**LE JEUNE SIWARD**, son fils.

**LE JEUNE FILS DE MACDUFF**, enfant de huit ans.

**SEYTON**, officier de la suite de Macbeth.

**LADY MACBETH**.

**LADY MACDUFF**.

**UNE DAME D'HONNEUR DE LADY MACBETH**.

**HÉCATE**, reine des Sorcières.

**PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME SORCIÈRE**.

**UN SERGENT, UN PORTIER, UN VIEILLARD**.

**UN MÉDECIN ANGLAIS, UN MÉDECIN ÉCOSSAIS**.

**MESSAGERS, SERVITEURS, SOLDATS, SORCIÈRES**.

**DIVERSES APPARITIONS, HUIT FANTÔMES DE ROIS**.

La dernière partie du quatrième acte se passe en Angleterre,  
tout le reste du drame en Écosse.

L'action a lieu au onzième siècle.





# MACBETH

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une lande aride. D'épais brouillards couvrent la scène. Éclairs et roulements de tonnerre. On entend gronder dans le lointain le bruit d'une bataille.

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous reverrons-nous ? Est-ce encor dans l'orage,  
Par l'éclair, sous la pluie ?

DEUXIÈME SORCIÈRE, désignant dans le lointain le champ de bataille<sup>1</sup>.

Après tout leur tapage,  
Lorsqu'à ce jeu sanglant l'un d'eux aura perdu.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Aussitôt à l'ouest le soleil descendu.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Fixons le rendez-vous.

<sup>1</sup> Combat livré par Macbeth et Banquo à Macdonwald, thane écossais, en révolte armée contre la suzeraineté du roi Duncan.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ici, sur cette lande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous y verrons Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE, *écoutant.*Graymalkin<sup>1</sup> nous demande.LES TROIS SORCIÈRES *ensemble.*

Paddock aussi... Pour nous, l'horrible c'est le beau,  
 Et le beau c'est l'horrible!... A travers ce rideau  
 De brouillards suspendus dans l'impure atmosphère,  
 Que chacune à présent s'empresse à son affaire.

*Elles disparaissent aux éclats de la foudre.*

## SCÈNE II

Un camp retranché en avant de la ville royale de Fores<sup>2</sup>.

Entrent LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN  
 LENOX, ET LEUR SUITE.

DUNCAN, *en voyant paraître un soldat blessé.*

Un blessé tout sanglant!... Rien qu'à son triste état  
 On sent qu'il s'est battu comme un vaillant soldat.  
 Voyez quel est ce brave et s'il pourrait nous dire  
 Un mot de la mêlée.

<sup>1</sup> D'après les commentateurs, Graymalkin serait un chat, Paddock un crapaud.

<sup>2</sup> Ville d'Écosse, séjour des rois.

MALCOLM, le reconnaissant.

Eh ! c'est mon sergent, Sire,  
L'humble et fidèle ami dont l'intrépidité  
Sut m'arracher naguère à la captivité.

Au soldat avec bonté.

Parle au roi.

LE SERGENT.

La bataille est longtemps indécise :  
Tels deux nageurs rivaux dont le souffle agonise  
S'accrochent l'un à l'autre éternés, faiblissants :  
Tout leur art se consume en efforts impuissants.  
Macdonwald, que l'enfer, j'imagine, a vu naître,  
Car la terre jamais n'enfanta pareil traître,  
S'était de longue main, par de secrets accords,  
Aux Hébrides pourvu d'armes et de renforts.  
La Fortune semblait, courtisane en délire,  
S'attacher à ses pas, ardente à lui sourire ;  
Mais inutiles soins, accords vains que cela :  
Macbeth, nommé si bien le valeureux, est là !  
Défiant la Fortune il brandit son épée  
Dont la lame invincible est toute une épopée ;  
Vrai Dieu de la valeur, il se jette en avant  
Et, prompt comme la foudre, abat le mur vivant  
Qui le sépare encor du traître abominable :  
Parvenu jusqu'à lui, sans l'adieu préalable<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Le *shake-hands* et le *farewell*, c'est-à-dire la poignée de main et l'adieu, ont toujours été chez les Anglais, dans les scènes de pugilat, de tradition entre les adversaires avant de commencer la lutte. La métaphore de Shakespeare est empruntée à cet usage immémorial.

Sans lui toucher la main à ce vassal félon,  
 Il frappe et le pourfend d'un coup jusqu'au menton ;  
 Et sa tête, bientôt, sanglante et mutilée,  
 Sera comme un exemple à nos remparts scellée.

DUNCAN.

O mon vaillant cousin ! Le soldat achevé !

LE SERGENT.

Mais ainsi que parfois du point où s'est levé  
 Le soleil, on peut voir s'élançer les tempêtes  
 Qui perdent les vaisseaux et menacent nos têtes,  
 En nos succès de même a surgi le danger  
 D'un point d'où nous devons le moins le présager.  
 Écoute, roi d'Écosse ! A peine la Justice  
 Eut-elle, en se montrant à nos armes propice,  
 Mis la déroute au sein des Kernes<sup>1</sup> et chassé  
 Leur troupeau mercenaire en tous sens repoussé,  
 Que le roi de Norwége opérant en silence,  
 Démasque tout à coup sa réserve et la lance  
 Sur nous à l'improviste en un choc furieux.

DUNCAN.

Dieu ! Macbeth et Banquo ! Cet acte audacieux  
 Les troubla, j'en ai peur ?

LE SERGENT.

Autant qu'un lièvre effraie  
 Le lion rugissant, ou le moineau l'oïfraie.

<sup>1</sup> Kernes, fantassins armés à la légère, d'origine irlandaise.

On eût dit deux canons<sup>1</sup> à mitraille chargés  
 Qui vomiraient la mort dans les rangs ravagés !  
 Aussi vit-on bientôt sur ce champ de carnage  
 Comme d'un Golgotha l'épouvantable image.

Portant la main à sa poitrine.

Ma blessure... au secours ! Ah ! je me sens mourir !

Il s'affaisse dans les bras de Malcolm.

DUNCAN.

Cherchez un médecin ! Ne laissez point périr  
 Ce serviteur loyal, de qui le fier langage  
 A le parfum d'honneur qu'exhale le courage.

On emmène le sergen

Mais qui vient là vers nous ?

Entre le thane<sup>2</sup> de Rosse.

MALCOLM.

C'est le thane honoré

De Rosse.

LENOX.

Quel front fier ! Quel regard assuré !  
 Il nous porte à coup sûr quelque grande nouvelle.

ROSSE.

Que Dieu garde le roi !

<sup>1</sup> Shakespeare, pour se servir d'une image saisissante, n'a pas reculé devant un anachronisme flagrant.

En effet, la bataille que raconte le sergent eut lieu en 1040, tandis que la poudre ne fut, pour la première fois, employée dans les guerres d'Europe qu'en 1338.

<sup>2</sup> Thane, titre des chefs ou nobles écossais, investis de fiefs qu'ils tenaient directement des libéralités royales.

DUNCAN.

Quel incident t'appelle,  
 Cher thane, auprès de nous? Vraiment, j'admire en toi  
 Cet aspect triomphant.

ROSSE.

J'accours de Fife<sup>1</sup>, ô roi!  
 Tu sais depuis quel temps, dans la noble contrée,  
 En nous bravant flottait la bannière exécrée  
 Du chef norvégien : il avait tout l'appui  
 Du thane de Cawdor plus infâme que lui,  
 Et les deux scélérats concertant leurs outrages,  
 Désolaient nos cités, nos champs et nos villages.  
 Mais, en libérateur à notre aide accouru,  
 Macbeth, le fiancé de Bellone, a paru,  
 Fer en main, recouvert de sa terrible armure :  
 L'opresseur étranger et le traître parjure,  
 Frappés dans leur orgueil, se sont vu désarmer :  
 Leur déroute est complète, et, pour me résumer,  
 Cawdor, Sire, est captif.

DUNCAN.

Quelle heureuse journée!

ROSSE.

La Norvége sera fortement rançonnée :  
 Déjà son roi Sweno, pressé de recueillir  
 Ses nombreux morts afin de les ensevelir,  
 A versé dans nos mains, le jour de sa défaite,

<sup>1</sup> Fife, comté maritime d'Écosse.

Dix fois mille dollars.

DUNCAN.

Que justice soit faite !

Cawdor nous a vendu : qu'il meure sans pitié  
 Comme il a sans pudeur trahi notre amitié.  
 Nous livrons à Macbeth, dont c'est bien l'héritage,  
 Les titres de ce traître et tout son apanage.

ROSSE.

Les ordres de mon roi seront exécutés.

DUNCAN, tristement.

L'un perd tous les honneurs que l'autre a mérités.

Ils sortent.

### SCÈNE III

La lande. Le tonnerre gronde. Le jour est très-obscur.

Entrent LES TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE, à la deuxième sorcière.

Sœur, qu'as-tu fait pendant la pluie ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je viens d'égorger une truie<sup>1</sup>.

TROISIÈME SORCIÈRE, à la première sorcière.

Et toi, sœur ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Une femme ici près mâchonnait

<sup>1</sup> L'une des occupations favorites des sorcières.

Des marrons : il faut voir comme elle s'en donnait !  
 « Eh ! commère », lui dis-je, « en aurais-tu de reste ? »  
 La pécore, d'un ton bourru, riposta : « Peste  
 Sur toi, sorcière ! »

Ricanant.

Oui-dà ! C'est bien : attends la fin !  
 Je sais que ton mari, ma mignonne, est marin  
 Et qu'il est dans Alep. Changée en rat sans queue<sup>1</sup>,  
 Je vais dans un tamis traverser l'onde bleue,  
 Rien que pour son affaire.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Il te faut en ce cas

Un bon vent ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Grand merci.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Veux-tu le mien ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Non pas :

Ayant les autres vents soumis à mon empire,  
 Je ne choisirai pas, vous pensez bien, le pire.  
 Ne sais-je pas aussi la carte des marins ?  
 Mais parlons de notre homme et comptons ses chagrins :  
 Sa chair aura la sécheresse

<sup>1</sup> Quand une sorcière prenait la forme d'un animal, la queue manquait toujours, parce que le corps humain n'a point de partie qui corresponde à cet appendice.



Du foin brûlé par le soleil ;  
 Ses yeux hagards, creux de détresse,  
 Ne connaîtront plus le sommeil ;  
 Je le cloûrai sur son navire ,  
 Que la tempête brisera ;  
 Et pour prolonger son martyre ,  
 A son naufrage il survivra !

Pendant neuf fois huit jours que ce maudit ballotte !...  
 Sœurs, regardez ceci :

*Elle leur montre un objet.*

Le pouce d'un pilote :

Il se l'est coupé net, tout juste à son retour  
 Des mers en ses foyers.

*On entend des fanfares guerrières, accompagnées des sons du tambour, comme pour une troupe en marche.*

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour ! le tambour !

Macbeth !

LES TROIS SORCIÈRES.

*Elles se prennent les mains, et tournent en rond.*

Sœurs du destin ! formons vite la ronde.  
 Messagères du mal sur la terre et sur l'onde ,  
 Joignons nos mains par trois fois trois ;  
 Tournons, tournons jusqu'à neuf fois :  
 Le nombre trois, trois fois mystique,  
 Règle pour nous l'œuvre magique.

*Entrent Macbeth et Banquo ; ils sont suivis d'officiers et de soldats qui se tiennent au fond de la scène.*

*Les sorcières cessent de danser et vont former à l'écart un groupe immobile.*

MACBETH.

Un beau jour pour tous deux, mais que le ciel est noir !

BANQUO.

Avez-vous le projet d'être à Fores ce soir ?

Apercevant les sorcières.

Juste ciel ! voyez donc ce groupe hâve et sombre,  
Au vêtement sordide, et qui se tient dans l'ombre.

Aux sorcières.

Qu'êtes-vous ?... Vivez-vous ? Êtes-vous d'ici-bas ?...  
Parlez, répondez-moi ! Ne m'entendez-vous pas ?  
Je vous vois cependant de vos mains décharnées  
Poser un doigt osseux sur vos lèvres fanées ;  
Seriez-vous femmes ? Non ! Vos touffes de poils roux  
M'interdisent de voir rien de la femme en vous.

MACBETH, menaçant.

Parlez ! Rompez enfin ce silence inflexible.

PREMIÈRE SORCIÈRE, s'avançant.

Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane invincible  
De Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE, s'avançant.

Et salut, ô thane de Cawdor<sup>1</sup> !

TROISIÈME SORCIÈRE, s'avançant.

Macbeth, qui seras roi, salut !

<sup>1</sup> On voit encore quelques vestiges des deux châteaux de Glamis et de Cawdor, l'un près de Forfar, l'autre à six milles de Nairn, en Écosse.

BANQUO, avec ironie.

C'est parler d'or.

A Macbeth.

Eh! quoi, vous tressaillez?

Aux sorcières.

Immondes créatures!

Devons-nous voir en vous des chimères impures,  
Ou des corps animés?

Montrant Macbeth.

Admirez la stupeur

Où plongent un soldat qui fut toujours sans peur,  
Ces titres imprévus, la fortune royale  
Dont vous le saluez... Votre bouche fatale  
Va-t-elle aussi pour moi s'ouvrir et révéler  
Ce que le temps qui vient dans ses flancs peut celer,  
Pour naître ou pour mourir, de grains bons ou stériles?  
Soit! mais n'attendez point de sentiments serviles  
D'un cœur incorruptible et qui jamais ne sut  
Trembler ni supplier.

PREMIÈRE SORCIÈRE, à Banquo.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE, au même.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE, au même.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Bien moindre que Macbeth et plus que lui sublime!

## DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, plus heureux !

## TROISIÈME SORCIÈRE.

Tes pas jusqu'à la cime  
Ne parviendront jamais : tu ne peux être roi ;  
Et des rois cependant naîtront nombreux de toi<sup>1</sup> !

## LES TROIS SORCIÈRES, ensemble.

Banquo, Macbeth, salut !

*Elles font mine de s'éloigner.*

## MACBETH.

Restez, je vous adjure !  
Rendez votre pensée à mes yeux moins obscure.  
Glamis ! je le suis bien par la mort de Sinel<sup>2</sup> ;  
Mais Cawdor, moi ! cela ne peut être réel :  
N'est-il donc plus vivant, le traître gentilhomme,  
Le thane sans honneur que de ce titre on nomme ?  
Bien plus, je serai roi !... La folie a dicté  
Ces paroles qu'on jette à ma crédulité.  
Parlez mieux : dites-moi ce que vos prophéties  
Renferment ; débrouillez ces vaines arguties....

<sup>1</sup> Un des arrière-petits-fils de Fléance, fils de Banquo, épousa la fille de Robert Bruce : de ce mariage naquit un fils qui devint roi d'Écosse, sous le nom de Robert II. C'est ainsi que Banquo se trouva être, en effet, la souche de l'illustre maison des Stuarts, qui occupa, dans la personne de Jacques I<sup>er</sup> et de ses successeurs, les trônes réunis d'Angleterre et d'Écosse.

<sup>2</sup> Sinel, le père de Macbeth, venait de mourir.

L'étonnement de Macbeth est que les sorcières soient déjà informées d'un événement si récent.

Pourquoi vous vois-je ici vous dresser sous mes pas,  
Et barrer mon chemin ? Vous ne répondez pas !

*Les sorcières disparaissent sous terre, aux lueurs des éclairs et aux éclats de la foudre.  
L'obscurité du jour cesse.*

BANQUO, troublé.

La terre a ses vapeurs, l'eau ses bulles légères :  
Comme elles, ont fondu ces ombres éphémères.

MACBETH, avec terreur.

Sur son aile en passant vient de les emporter  
Un souffle...

*A part.*

J'espérais qu'elles allaient rester.

BANQUO.

Avons-nous entendu des choses qu'on a dites,  
Ou bu le suc mortel de ces plantes maudites  
Qui troublent la raison ?

MACBETH.

Vos enfants seront rois !

BANQUO.

Roi, vous le serez, vous !

MACBETH, comme hébété.

Cawdor aussi, je crois ?

BANQUO, rêveur.

Elles l'ont dit !

*Entrent Rosse et Angus.*

MACBETH, à part.

Tout en moi, tout s'imprime  
 Du cachet pénétrant de ces réalités.  
 Oui ! Glamis et Cawdor sont bien deux vérités,  
 Deux flambeaux éclairant le dénoûment suprême  
 Qui m'ouvrira l'accès à la royauté même !...  
 Je ne me sens pas moins dans un cercle infernal.  
 Où vont mes pas troublés ? Est-ce au bien ? est-ce au mal ?  
 Mais si j'incline au mal, d'où vient ma gloire insigne ?  
 Quel est ce nouveau titre et tout ce qu'il m'assigne ?  
 Et si je vais au bien, pourquoi sentir mon cœur  
 Bondir et mes cheveux se dresser de terreur ?  
 L'âme a donc plus d'effroi qui concerte le crime,  
 Que la main qui s'apprête à frapper sa victime ?  
 Le fantôme du meurtre à peine est dessiné  
 Sous mes yeux, qu'il m'attire éperdu, fasciné :  
 Devant l'œuvre effroyable où son doigt me convie,  
 A la fois je sens fuir ma raison et ma vie !

BANQUO, à Rosse et à Angus.

Voyez donc, chez Macbeth, quel singulier émoi !

MACBETH, toujours à part.

Si le sort après tout veut me couronner roi,  
 Libre à lui ! Quel besoin qu'à son aide il m'appelle ?

BANQUO, à Rosse et à Angus.

Il a peine à porter sa dignité nouvelle :  
 Tel, un vêtement neuf gêne les mouvements  
 Et veut un peu d'usage .

MACBETH, toujours à part.

Eh ! pourquoi ces tourments ?

Le temps emporte tout dans sa marche éternelle :  
Toute heure aura sa fin, quoi qu'elle enferme en elle  
De remords et d'horreur.

BANQUO, revenant vers Macbeth.

La nuit se fait sentir ;  
Ne vous semble-t-il pas qu'il soit temps de partir ?

MACBETH, s'arrachant à ses pensées.

A Rosse et à Angus.

Chers thanes, pardonnez, Macbeth vous en supplie,  
A ces distractions où son cerveau s'oublie.  
Ma mémoire évoquait des souvenirs confus ;  
Vous m'en créez ici qu'elle n'oublira plus :  
Vos procédés charmants s'inscrivent dans le livre  
Tout intime où le cœur aime à se voir revivre.  
Allons trouver le roi.

Bas à Banquo.

Dans quelque autre moment  
Nous pourrons revenir sur cet événement :  
Il faudra que nos cœurs parlent sans réticence.

BANQUO.

Je le veux bien.

MACBETH.

Partons. Amis, je vous devance.

Tous sortent.

## SCÈNE IV

Une salle du château royal de Fores.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX,  
ET LEUR SUITE.

DUNCAN.

Cawdor a-t-il subi le juste châtiment  
De ses crimes ?

MALCOLM.

Oui, Sire, et je sais sûrement  
Qu'il a reçu la mort sans peur et sans faiblesse.  
Il a dit, en tombant, que sa seule tristesse,  
C'était d'avoir trahi son légitime roi ;  
Plein dans son repentir de noblesse et de foi,  
A ce monde il a fait ses adieux sans colère :  
Sa fin a racheté sa coupable carrière.

DUNCAN.

Aucun art ne parvient à lire dans les yeux  
Ce qui se trame au fond d'un cœur insidieux :  
Cet homme avait si bien surpris ma confiance,  
Que sa défection m'a trouvé sans défense.

Entrent Macbeth, Banquo, Rosse et Angus. Duncan s'interrompt, pour le porter  
vivement au-devant de Macbeth et le presser dans ses bras ; puis reprend :

Mon cousin bien-aimé, mon vaillant champion !  
A ton aspect je cède à mon émotion...  
Que ne puis-je donner à ma reconnaissance  
Des ailes pour te suivre au faite où ta vaillance  
A gravé ses exploits ! Vain désir ! Et je sens



Mes efforts condamnés à rester impuissants  
Pour payer comme il faut un si rare courage.

MACBETH.

Sire, je suis payé. Je n'ai fourni qu'un gage  
Bien incomplet d'amour et de fidélité  
Dans le peu que j'ai fait pour Votre Majesté.  
Ma vie est à vous, Sire, à mon pays que j'aime :  
Votre estime, en retour, sera mon bien suprême.

DUNCAN.

De ta grandeur future en des terrains féconds  
J'ai placé la semence ; et, Macbeth ! je réponds  
D'en faire pour jamais ma plus chère culture.  
Banquo ! je sais aussi ta gloire non moins pure  
Et ton beau dévouement. Viens, ami, sur mon cœur.

BANQUO.

Lorsqu'un roi daigne ainsi traiter son serviteur,  
Sur lui, Sire, il peut tout.

DUNCAN, à toute l'assistance.

Tant de bonheur oppresse :  
Laissez couler mes pleurs de joie et de tendresse.....  
Fils, thanes et cousins ! vous qui vous approchez,  
Les premiers par le rang, de mon trône, sachez  
Que le sceptre, en ces mains que la force abandonne,  
Se fait lourd. C'est pourquoi je veux que ma couronne  
Passe dès aujourd'hui de ce front défaillant  
Au front fier de Malcolm.

A Malcolm.

Prince de Cumberland

Tout d'abord je vous nomme, ô mon fils, et je prie  
 Que ceux qui serviront noblement la patrie  
 Vous soient chers entre tous.

A Macbeth.

Te plaît-il que ton roi

Se donne le plaisir de s'inviter chez toi ?  
 Je pars pour ton château d'Inverness<sup>1</sup>.

MACBETH.

Comment, Sire,

Faire éclater l'orgueil qu'un tel projet m'inspire ?  
 Mais souffrez que de vous je prenne ici congé  
 Et devance mon roi ; j'ai le cœur surchargé  
 Et voudrais l'épancher dans le sein de ma femme :  
 Qu'elle sache par moi l'honneur qui nous réclame.

DUNCAN.

Va, mon digne Cawdor.

*Macbeth s'incline et va pour se retirer. Le roi s'approche de Banquo et des autres  
 thanes et leur parle. Au moment de sortir, Macbeth s'arrête, sombre et troublé.*

MACBETH, à part.

Prince de Cumberland !...

Après un silence.

Obstacle inattendu, que le sort oscillant<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Ville importante d'Écosse. Le château de Macbeth s'élevait au sud-est de cette ville.

<sup>2</sup> D'après la loi d'Écosse, quand le roi venait à mourir avant la majorité de ses fils, son parent le plus proche montait sur le trône et succé-

Dresse ainsi sous mes pas ! Il faut que je te brise,  
 Ou bien que je périsse en ma vaine entreprise...  
 Astres ! disparaissez : de mes sombres projets,  
 Par pitié, détournez l'éclat de vos reflets !...  
 Mes yeux ! éteignez-vous ; séchez dans votre orbite,  
 Pour ne pas voir mes mains à leur œuvre maudite !

*Il sort comme égaré.*

DUNCAN, poursuivant sa conversation avec Banquo, sans avoir remarqué  
 le trouble de Macbeth.

Oui, j'aurai dans Macbeth, et j'en bénis les cieux,  
 Pour moi, pour tous les miens un soutien précieux.  
 Tout est grand dans ce cœur : vertu, valeur, noblesse !...  
 Partons. Je veux remplir ma royale promesse.

*Tous sortent.*

## SCÈNE V

L'appartement de lady Macbeth au château d'Inverness.

LADY MACBETH, seule, assise.

LADY MACBETH, achevant la lecture d'une lettre.

“ . . . . .

“ Le jour de ma victoire elles m'ont attendu :

“ Leurs propos surhumains m'ont bientôt confondu.

“ Je voulais plus à fond sonder leurs prophéties :

dait au monarque défunt. Or, les fils de Duncan étant tous deux mineurs, Macbeth, cousin germain du roi, par sa mère Déoda, sœur de Béatrix, laquelle était mère de Duncan, voit ici s'évanouir toutes les chances que la mort prochaine du roi lui aurait ouvertes à la succession au trône, par suite de la résolution inattendue que manifeste Duncan de transmettre, de son vivant, la couronne à son fils aîné, Malcolm.

« Les trois sœurs dans les airs étaient déjà parties !  
 « Je restais haletant, plongé dans la stupeur,  
 « Quand je vis accourir un messager, porteur  
 « Des titres de Cawdor que la bonté royale  
 « M'octroyait : bien avant, de leur voix sépulcrale  
 « Les sœurs l'avaient prédit. Juge de mon émoi !  
 « Elles m'ont dit de plus : « Macbeth, tu seras roi ! »  
 « O femme au cœur viril, compagne de ma vie,  
 « C'est à toi qu'en mon trouble, ébloui, je confie  
 « Ces honneurs du présent, ce prix de l'avenir.  
 « A bientôt. De ces faits j'ai dû te prévenir.  
 « Sois prudente en ta joie et garde au fond de l'âme  
 « Ce secret qui me brûle ainsi qu'un jet de flamme. »

Elle se lève. Avec exaltation.

Oui, thane de Glamis et thane de Cawdor !  
 Tout ce que le Destin veut que tu sois encor,  
 Tu le seras !... Je crains seulement ta faiblesse,  
 Ton cœur trop plein du lait de l'humaine tendresse<sup>1</sup>.  
 Tu veux bien être grand, mais chez toi l'action  
 Ne marche point de pair avec l'ambition :  
 Ta pensée ose tout, ta main est chancelante,  
 Et l'attentat conçu, ton âme en est tremblante ;  
 Tu voudrais parvenir à la cime où tu tends,  
 Mais sans périls, sans choc, sans efforts persistants.  
 Eh bien apprends, Glamis, ce que peut une femme,  
 Quand vers un but suprême elle a tourné son âme :

<sup>1</sup> *Too full o' the milk of human kindness.*

Pensée célèbre, que nous avons dû religieusement conserver, quoique l'expression en soit un peu forcée dans notre langue.

Elle va t'enseigner comment un front, Cawdor,  
S'élève au diadème et ceint le cercle d'or,  
Et par quel bond hardi l'ambition s'élançe  
Aux sommets enviés où trône la puissance.

Entre un messenger, introduit par un serviteur.

LE MESSENGER.

Madame, le roi vient passer chez vous la nuit.

LADY MACBETH.

Quelle est cette démence, et d'où tiens-tu ce bruit?  
Eussé-je été, crois-tu, la dernière à l'apprendre?

LE MESSENGER.

Pourtant, Madame, ici Monseigneur va se rendre :  
Un de mes compagnons a pu le devancer  
Et vient tout hors d'haleine afin de l'annoncer.

LADY MACBETH, le congédiant de la main.

Au serviteur.

Qu'on ait soin de cet homme.

Le messenger sort avec le serviteur.

Incroyable nouvelle!

Elle tombe dans une profonde rêverie; puis semblant prêter l'oreille à un bruit  
extérieur, elle reprend :

Oui! le croassement du corbeau me révèle  
Sa prochaine arrivée en ce fatal manoir...  
Le roi Duncan!... le roi!... sera chez nous ce soir!...

Après un instant de silence, avec un farouche emportement.

Esprits! qui régissez la destinée humaine,

Arrachez-moi mon sexe<sup>1</sup> ! Enseignez-moi la haine ,  
 La cruauté qu'anime une aveugle fureur !  
 Épaississez mon sang ; étouffez dans mon cœur  
 La pitié , le remords , les humaines faiblesses :  
 Soufflez-moi le dédain des foudres vengeresses !  
 Debout , démons ! Venez vous ruer dans mon sein ,  
 Tourner mon lait en fiel ! Épousez mon dessein ,  
 Et du fond des enfers , ministres implacables  
 Du meurtre , apportez-moi vos armes redoutables !...  
 Mais , pour que la nature et le ciel révoltés  
 Ne viennent pas crier dans les airs : « Arrêtez ! »  
 Rends plus épaisse encore , ô nuit ! ton ombre obscure.  
 Et cache à tous les yeux la saignante blessure !

Entre Macbeth. Lady Macbeth court se jeter dans ses bras.

## LADY MACBETH.

C'est bien toi , mon Glamis , mon Cawdor bien-aimé ,  
 Toi !... que d'un nom plus grand encore on a nommé :  
 Au delà des confins du présent , ma pensée  
 Vole vers l'avenir , par ta lettre poussée .

## MACBETH.

Ma chère âme , Duncan arrive ici ce soir :  
 Que tout soit disposé pour l'y bien recevoir .  
 Tu dois sentir l'honneur que nous fait sa présence .

LADY MACBETH , froidement .

Et quand veut-il partir ?

<sup>1</sup> *Unsex me*. Nous n'avons osé dire , avec M. François-Victor Hugo :  
 « Désexez-moi. »

MACBETH.

Quand ? Mais demain , je pense.

LADY MACBETH , éclatant.

Non ! jamais le soleil ne verra ce demain !

Voyant Macbeth tressaillir.

Oh ! mais sache avant tout garder un front serein  
Et n'y point laisser lire ainsi que dans un livre.  
On déguise un projet quand on le veut bien suivre.  
Ainsi , que ton regard et ta bouche ligués  
Soient pleins d'épanchements savamment prodigués :  
Sois la fleur , au dehors aussi pure que belle ,  
Mais qui cache un serpent dont la dent est mortelle.

Avec une froide résolution.

Duncan ne peut plus vivre ! Il faut que son destin  
Cette nuit s'accomplisse , et qu'avant le matin  
Tout soit fait !... Un seul coup !... Et ta main souveraine  
Posera sur mon front la couronne de reine !

MACBETH.

Qu'as-tu dit ?... Non , plus tard.

LADY MACBETH.

Je serai près de toi :

Que peux-tu craindre ?

L'entraînant.

Viens , ô mon époux , mon roi !

Ils sortent.

## SCÈNE VI

Une terrasse, au-devant du château de Macbeth, dominant la ville  
et la riche vallée d'Inverness.

Des officiers de Macbeth et de nombreux serviteurs  
attendent l'arrivée du roi.

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO,  
LENOX, ROSSE, ANGUS, ET LEUR SUITE.

DUNCAN, contemplant le paysage.

Quels horizons lointains et charmants l'œil embrasse,  
Et ce zéphyr léger, comme on sent qu'il délasse !

BANQUO.

C'est l'haleine des cieux qui court sur ces hauteurs :  
J'en veux, pour seuls garants, les frileux visiteurs  
Que chaque été ramène à ce séjour fidèles.  
Entendez gazouiller ces bandes d'hirondelles :  
Voyez, Sire, appendus aux corniches des tours,  
Aux frises, aux créneaux les nids que leurs amours  
Fécondent. On dit bien qu'un air pur vivifie  
Les lieux aimés auxquels cet oiseau se confie.

DUNCAN, se portant au-devant de Lady Macbeth qui vient de l'intérieur  
du château.

Vos grâces, chère hôtesse, et vos empressements  
Ne sauraient se payer par des remerciements.  
Vous me voyez confus du trouble que vous cause  
Ma visite indiscrete ; et cependant, quand j'ose  
Interroger vos yeux, j'y lis que vos bontés  
Pardonnent aux ennuis qu'ici j'ai suscités.



LADY MACBETH.

Que peut le dévouement dans sa force suprême,  
 Qu'est le culte anxieux de notre amour lui-même,  
 Auprès de tant d'honneurs, de biens accumulés  
 Dont votre auguste main nous a déjà comblés ?  
 Nos prières, ces voix de la reconnaissance,  
 Pourront seules répondre à tant de bienveillance.

DUNCAN.

Mais notre cher Cawdor n'est-il pas avec vous ?  
 J'espérais en ces lieux devancer votre époux  
 Et pour vous l'annoncer j'ai doublé de vitesse :  
 Comme de l'éperon, poussé par sa tendresse,  
 Le traître a rendu vain notre secret espoir.  
 Noble dame, souffrez que je sois pour ce soir  
 Votre hôte.

LADY MACBETH.

Le plus cher des honneurs que j'envie,  
 Sire, est de vous servir tous les jours de ma vie.

DUNCAN, *offrant la main à lady Macbeth.*

Conduisez-moi, Madame, à ce héros vainqueur :  
 Vous savez à quel rang je l'ai mis dans mon cœur.

*Ils sortent.*

## SCÈNE VII

Un vestibule, au château d'Inverness, précédant la grande  
salle des festins.

Entre MACBETH. Il est en proie à une vive agitation.

MACBETH, seul.

Oui ! si tout finissait avec l'œuvre accomplie ;  
Si de l'impunité, quand la tâche est remplie,  
On avait l'assurance !... Oui ! comme résultat,  
Si le succès toujours couronnait l'attentat !...  
Oui ! si la main savait, pendant la nuit profonde,  
Tout sceller d'un seul coup, sans soulever le monde,  
L'âme alors oserait en ses emportements  
Braver du Dieu vengeur les lointains châtiments !  
Mais non ! C'est sur la terre, ici-bas que commence  
A frapper la Justice : elle y tient la balance  
Et pèse sans merci tous les actes humains.  
Qui fait couler le sang, voit ce sang sur ses mains  
S'imprimer, quoi qu'il fasse, en tache indélébile ;  
L'homme qui lâchement et dans l'ombre distille  
Un poison, souvent boit le breuvage empesté  
Pour la perte d'autrui vainement apprêté !...

Après un silence.

Il est là ! sous mon toit ! La double sauvegarde  
De l'hospitalité, du sang royal le garde :  
Son sujet, son parent, je dois le protéger,  
Son hôte, loin de lui détourner tout danger...  
Et j'irais le frapper !...

Avec attendrissement.

Puis ce Duncan pratique

Si bien ses grands devoirs ! Son cœur tendre s'applique  
 A mettre un frein si doux à son commandement :  
 Tant de vertus enfin plaident éloquemment  
 Pour ce roi simple et bon !... Quelle main exécration  
 Oserait menacer sa tête vénérable,  
 Sans qu'éclatât soudain et l'indignation  
 De la terre, et du Ciel la malédiction ?  
 On verrait la Pitié dans des transes mortelles.  
 S'élançant sur les vents aux invisibles ailes,  
 Et, glaçant l'univers aux cris de ses douleurs,  
 Emplir les cœurs de deuil et tous les yeux de pleurs !  
 Non, je n'ai pas l'audace implacable qui pousse  
 A de pareils forfaits ! Mon courage s'émousse,  
 Ma volonté se brise, et sous l'émotion,  
 Sous l'effroi qui m'étreint, meurt mon ambition !

Entre lady Macbeth.

Que me veut-on ?

LADY MACBETH.

Duncan quitte à l'instant la table :  
 Ta sortie avant lui m'a paru regrettable.

MACBETH.

L'a-t-il vue ?

LADY MACBETH.

Oui sans doute.

MACBETH.

Il faut abandonner  
 Ce projet monstrueux où tu veux m'entraîner :

Dans les faveurs du roi songe à ma part brillante ;  
Entends la voix de tous à l'envi bienveillante  
Dans un concert sans fin exalter mon honneur :  
Oh ! ne va pas détruire un si noble bonheur !

LADY MACBETH, avec emportement.

Qu'était donc ton courage ? Une menteuse ivresse,  
Puisque, l'ivresse éteinte, à l'instant même il cesse.  
Eh quoi ! pour ce dessein entre nous deux conclu  
Tu serais maintenant sans force, irrésolu ?...  
Prétends-tu rassurer mon cœur sur ta tendresse  
Par ce lâche abandon du rêve qu'il caresse ?  
Toujours ainsi : vouloir, mais non pas accomplir !...  
O honte ! Voici l'heure où nous devons cueillir  
Ces biens en qui tu vois l'ornement de la vie,  
Et tu la choisirais pour trahir notre envie ?...

Avec une explosion de dédain.

Le chat a ces pudeurs en s'approchant de l'eau ;  
Il voudrait le poisson, mais sans mouiller sa peau <sup>1</sup>.

MACBETH.

Mon audace ose tout ce que peut oser l'homme :  
S'il en est qui font plus, dis comment on les nomme ?

LADY MACBETH.

Mais alors quel démon te fit mettre en mon sein  
Le germe d'où naquit un si vaste dessein ?  
Tu te crois un cœur d'homme et parles de prouesses :  
Non, ton cœur ne connaît qu'inconstance et faiblesses ;

<sup>1</sup> Cette image est la reproduction du dicton latin :

*Catus amat pisces, sed non vult tangere plantas.*

Ce qu'il faut, moi je dis, pour être homme vraiment  
 C'est quand on a juré, de tenir son serment!...  
 L'occasion, le lieu nous sont ici propices :  
 Tu les cherchais... Eh bien, faisons-en nos complices!...

*Avec exaltation.*

Où l'amour d'une mère est-il plus triomphant  
 Que dans le soin jaloux d'allaiter son enfant ?  
 J'aurais arraché, moi ! sa lèvre caressante  
 De mon sein et broyé sa cervelle innocente,  
 Si je l'avais juré !

MACBETH, *sourdement.*

Mais si nous échouons ?

LADY MACBETH, *éclatant.*

Nous, échouer ? jamais ! Vite ici renouons  
 Nos forces en faisceau pour la crise suprême,  
 Et le but est atteint!... C'est pour cette nuit même !  
 Quand Duncan dormira de son sommeil pesant,  
 — La fatigue, à cet âge, est d'un poids écrasant, —  
 Nous viendrons épier ses chambellans stupides :  
 Où je les veux conduire ils vont à pas rapides :  
 Leur esprit se répand en divagations :  
 J'ai pourvu de ces mains à leurs libations !...  
 Sitôt que nous verrons la torpeur de l'ivresse  
 Pénétrant tout leur être en demeurer maîtresse  
 Et les plonger tous deux dans un sommeil de mort,  
 Macbeth ! ce sera l'heure écrite par le sort !  
 L'heure de consommer sur Duncan l'œuvre sombre  
 Sans fléchir!... Qui verra nos pas furtifs dans l'ombre ?

Et quand nous emplirons les airs de nos clameurs,  
 Épouvantant ces murs de nos feintes terreurs ;  
 Quand nous protesterons que les auteurs perfides  
 Du meurtre, que les seuls, que les vrais régicides  
 Sont ses deux chambellans... qui voudra contester  
 La fable que notre art saura si bien conter ?

MACBETH, hors de lui.

N'enfante que des fils, ô femme à l'âme forte !  
 Ta nature indomptée et fière ne comporte  
 Qu'une race de fils !

Se parlant, comme dans un rêve.

Oui ! lorsque, tous les deux,  
 On les verra demain couverts du sang hideux  
 Dont nous aurons souillé leurs mains et leur visage,  
 Ils seront les auteurs de ce meurtre sauvage.

LADY MACBETH.

Et pour mieux empêcher les soupçons vacillants  
 De se fixer ailleurs que sur les chambellans,  
 Nous ne ferons emploi que de leurs propres armes :  
 Plus tard éclateront bruyamment nos alarmes.

MACBETH, avec résolution.

C'en est fait ! Je roidis les fibres de mon cœur  
 Et j'irai jusqu'au bout dans cette œuvre d'horreur !  
 Sortons. Il faut garder un maintien intrépide  
 Et d'un front vertueux masquer mon cœur perfide.

Ils sortent.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une cour intérieure du château d'Inverness, donnant accès dans divers appartements et particulièrement dans ceux qui sont occupés par le roi. Il est nuit. Le temps est très-sombre.

Entrent FLÉANCE et BANQUO.

Un SERVITEUR les précède portant une torche allumée.

BANQUO.

Dis-moi l'heure, Fléance, et comment est la nuit?

FLÉANCE.

Je crois bien que l'horloge a dû sonner minuit;

Le ciel est très-couvert et la lune se voile.

BANQUO, se débarrassant de ses armes et les faisant passer à son fils.

Prends ces armes, mon fils.

Regardant le ciel.

C'est vrai. Pas une étoile

A la voûte du ciel ne brille en ce moment.

Se parlant à lui-même.

Qu'est-ce donc? Qu'éprouvé-je?... Est-ce un pressentiment?

Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude

Assiège mon esprit. Brisé de lassitude,

J'aurais voulu dormir... J'ai peur de me plonger  
Dans les rêves troublés d'un repos mensonger.

A son fils.

Va, mon fils, il est tard.

Le rappelant.

Rends-moi pourtant mes armes.

Fléance sort. Banquo congédie le serviteur d'un geste.

Qui vient là ?

Entre Macbeth, précédé d'un serviteur qui porte un flambeau.

MACBETH.

Votre ami.

BANQUO.

La nuit a bien des charmes

Que vous ne soyez point à cette heure couché.  
Je sors de chez Duncan. Il s'est montré touché  
De votre noble accueil. Ses volontés expresses  
Portent qu'à tous vos gens il soit fait des largesses.

Lui offrant un objet.

Votre femme, en retour de son empressement,  
Voudra bien accepter du roi ce diamant.

MACBETH.

Des apprêts trop hâtés n'ont pas permis de faire  
Ce que voulaient nos cœurs dans leur désir de plaire.

BANQUO.

Tout était à souhait... J'ai rêvé, l'autre nuit,  
Des trois sinistres sœurs : pour vous, mais c'est fortuit,  
De leurs prédictions l'une est réalisée.



MACBETH.

Mon Dieu, leur bavardage est loin de ma pensée...  
Pourtant... si vous avez un moment de loisir,  
D'en causer avec vous j'aurais quelque plaisir.

BANQUO.

A votre aise.

MACBETH.

Les sœurs traçant nos destinées  
Les ont, je m'en souviens, l'une à l'autre enchaînées :  
Avec moi liguez-vous pour seconder le sort...  
Que d'honneurs j'entrevois dans notre étroit accord !

BANQUO, froidement.

A briguer trop d'honneurs l'Honneur périt peut-être :  
Or, je veux le mien sauf... Ne faut-il rien promettre  
Qu'un cœur droit désapprouve ? Alors, parlez.

MACBETH, glacial.

Bonsoir.

BANQUO, le regardant fixement.

Que Dieu soit avec vous et vous garde ! Au revoir.

Banquo sort.

MACBETH, au serviteur, le congédiant.

Rentre tout disposer. Que la cloche m'appelle  
Quand ta maîtresse aura besoin de moi chez elle.

Le serviteur sort.

Nuit profonde. L'orage gronde. Des éclairs brillent. Macbeth est seul  
Son agitation va croissant.

MACBETH, le regard fixe, épouvanté.

Est-ce bien un poignard qui surgit devant moi,  
 Le manche vers ma main ? Il est là : je le voi !...  
 Viens, que je te saisisse !... Il reparait encore !...  
 Instrument meurtrier que mon regard dévore,  
 Flamboyant à la vue, impalpable au toucher,  
 Je te vois... je te sens... je ne peux t'approcher !  
 N'es-tu donc qu'un poignard forgé par la pensée,  
 Qu'un rêve mensonger de mon âme insensée ?  
 Non ! tu t'offres réel à ma main de bourreau,  
 Comme ce fer glacé

Tirant un poignard.

que je prends au fourreau ;  
 Tu viens armer mon bras dans l'attente du crime :  
 A tes pâles lueurs j'irai vers ma victime !...

Son délire augmente.

Mes yeux sont les jouets de tous mes autres sens,  
 Ou seuls les valent tous. Par ces yeux je te sens !...  
 Dieu du ciel ! sur ta lame un sang auguste roule,  
 Et de là sur ma main goutte à goutte découle !...

Après un silence, avec une joie soudaine.

Non ! non ! Ce n'est qu'un rêve, et ma seule terreur  
 Évoquait à mes yeux des visions d'horreur :  
 Ce poignard me mentait !

Il reprend d'un ton morne.

La nuit est sur la terre :  
 Tout au sommeil demande un repos salutaire ;  
 La nature assoupie est comme dans la mort,  
 Mais les songes hideux hantent l'homme qui dort.

La pâle Hécate accourt présider à l'orgie  
 Où l'appelle, où l'attend la sanglante magie ;  
 C'est l'heure où l'assassin entend hurler le loup :  
 A ce signal d'alerte il presse tout à coup  
 Sa marche cauteleuse ; et, cachant son visage ,  
 Tremblant , à pas furtifs , aiguillonnant sa rage ,  
 Il va , comme Tarquin , vers son but odieux ,  
 S'apprêtant à porter le coup insidieux !

*Avec désespoir.*

Ne te dérobe point sous moi , Terre ! N'écoute  
 Ni mon souffle fiévreux , ni mes pas sur la route !  
 Pierres ! ne dites rien , et ne vous dressez pas  
 Menaçantes d'horreur devant un tel trépas !

*La fureur l'anime de nouveau.*

Mais il vit ! Et je parle !... Allons , l'instant approche :  
 Que l'action succède aux paroles !

*On entend le son d'une cloche , signal de lady Macbeth.*

*La cloche !...*

Quelques pas , et c'est fait !... Dors , Duncan , dors !... Ce fer  
 Ou te conduit au ciel , ou te plonge en enfer !

*Il pénètre résolûment dans la chambre du roi. Au même moment ,  
 lady Macbeth paraît du côté opposé. \**

## SCÈNE II

LADY MACBETH , seule.

Ils ont trouvé l'ivresse où j'ai puisé l'audace :  
 Mon sang s'est embrasé dans le vin qui les glace !

*Elle écoute.*

Ce cri ?... c'est le hibou , veilleur de nuit hargneux

Qui jette à ces dormeurs un bonsoir dédaigneux.

*Elle s'avance, et jette un regard ardent dans les appartements du roi.*

Il est entré!... Je vois par la porte entr'ouverte  
Des chambellans couchés la double masse inerte.  
Oh! les beaux défenseurs de leur maître qui dort!  
Mes drogues ont agi... Que leur sommeil est fort!  
Est-il sûr que la vie en leur corps fonctionne?

MACBETH, de l'intérieur de l'appartement.

Qui va là?

LADY MACBETH, prise de terreur.

Dieu! quelle est cette voix qui résonne?  
S'ils allaient s'éveiller! Si le plan avorté  
Déjouait les calculs de ma témérité?...  
J'avais placé pourtant leurs poignards bien en vue...  
Il fallait m'en servir!...

*Avec un redoublement d'effroi.*

Non! J'aurais, éperdue,  
Cru voir dormir mon père en ce vieillard... la nuit!

*Macbeth reparait, livide, épouvanté, tenant un poignard sanglant  
de chaque main.*

Mon mari!

MACBETH, articulant à peine.

Tout est fait!... N'entends-tu pas de bruit?

LADY MACBETH.

Je n'entends que le chant du grillon et la plainte  
Du hibou... Mais ta voix, frémissante de crainte,  
C'était bien elle?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Là!

MACBETH.

Comme je sortais?

LADY MACBETH.

Oui!

MACBETH, avec terreur.

Oui! c'était bien moi. Pendant que j'écoutais...  
Mais toi?... N'as-tu rien vu dans les chambres voisines?

Désignant une porte.

Qui dort là?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, avec une explosion de désespoir, en regardant ses mains.

Oh! les mains assassines!

LADY MACBETH.

Eh! pourquoi s'arrêter sur un sujet pareil!

MACBETH, égaré.

L'un des deux en rêvant riait dans son sommeil ;  
L'autre « Au meurtre ! » a crié. Tous deux à la lumière  
Ouvrant des yeux troublés, ont, comme une prière,  
Marmotté quelques mots ; le premier s'exclamant :  
« Dieu nous protège ! » Et l'autre : « Amen ! » en s'endormant.  
Ils voyaient, on l'eût dit, ces deux mains homicides !

Moi, qui les entendais..... de mes lèvres livides  
Je n'ai pu dire « *Amen!* » à leur prière à Dieu !

LADY MACBETH.

Pour ces gémissements est-ce l'heure et le lieu ?

MACBETH.

Ah ! que n'ai-je pu dire : *Amen*, moi ! Tout infâme  
Que je suis, ce seul mot eût apaisé mon âme ;  
Mais l'*Amen* est resté figé dans mon gosier.

LADY MACBETH.

Tes esprits égarés volent comme un coursier  
Sans frein. Ces choses-là, mieux vaut qu'on les oublie.

MACBETH, de plus en plus exalté.

N'entends-tu pas la voix tonnante qui publie :  
« Ne dormez plus ! Macbeth a tué le sommeil,  
« Le sommeil innocent qui croyait au réveil !...  
« Le sommeil qui défait la trame enchevêtrée  
« Des soucis !... Le sommeil qui coupe la durée  
« De nos maux !... Le sommeil, ce baume souverain  
« Qui donne au cœur l'oubli, le repos à la main !...  
« Le sommeil, mort vivante et l'aliment suprême  
« Du banquet de la vie ! »

LADY MACBETH.

Ilélas ! Démence extrême !

MACBETH.

J'entends, j'entends l'écho qui répète le son  
De cette voix criant à toute la maison :

« Debout tous ! Au sommeil arrachez vos paupières !...  
« Glamis ! Cawdor ! Macbeth ! dont les mains meurtrières  
« Ont tué le sommeil, plus de sommeil pour toi !  
« Plus de sommeil jamais ! Assassin de ton roi ! »

LADY MACBETH.

Qui l'entend, cette voix ?... Ta seule fantaisie  
Égare ainsi tes sens jusqu'à la frénésie.  
Reviens à toi, cher thane. Il ne faut qu'un peu d'eau  
Pour effacer le sang qui s'attache à la peau :  
Tu laveras tes mains. Mais pourquoi l'imprudence  
D'avoir pris ces poignards, tandis qu'en évidence  
Il fallait les laisser auprès des chambellans ?  
Va poser sur leurs lits ces deux fers ruisselants  
Et de sang barbouiller leurs mains et leur visage.

MACBETH.

Assez. Restons-en là de ce sanglant ouvrage.  
Quand y penser suffit à me glacer d'horreur,  
Le revoir me ferait expirer de terreur !

LADY MACBETH.

Tu seras donc toujours sans force et sans courage !  
Donne-moi ces poignards.

Elle les lui prend des mains.

Comme une vaine image,  
Qui ne sait impuissants le sommeil et la mort ?  
Quel autre qu'un enfant peut avoir ce transport  
De frayeur à l'aspect d'une inerte peinture ?...  
S'il reste assez de sang encor dans sa blessure,

J'en veux teindre la face à ces honteux valets :  
Les indices contre eux seront ainsi complets.

*Elle entre dans les appartements du roi armée des deux poignards. A ce moment on frappe aux portes extérieures du château.*

MACBETH.

On frappe!... Que tout bruit, et qu'un rien me remue!

*Contemplant de nouveau sa main droite avec désespoir.*

Oh! l'effroyable main! Détourne-toi, ma vue!...

Tous les flots de Neptune entreprendraient en vain

De nettoyer le sang qui souille cette main :

Les mers verraient plutôt dans leurs couches profondes

Ce sang rouge, y tombant, rougir leurs vertes ondes!

*Lady Macbeth rentre. Elle est pâle, mais impassible.*

LADY MACBETH, *montrant ses mains rouges de sang.*

Regarde! De tes mains mes mains ont la couleur,

Mais, moi, je ne gémis que sur ton faible cœur...

A la porte du Sud entends comme l'on frappe!

Qu'en ses appartements chacun de nous s'échappe...

Un peu d'eau chassera ce sang accusateur...

Eh quoi! ne sais-tu prendre un visage d'acteur?

*On frappe de nouveau.*

Écoute! on frappe encore. Allons, le temps nous presse,

Quitter ces oripeaux de fête et d'allégresse,

De vêtements de nuit prudemment nous couvrir

Et nous tenir tout prêts, s'il faut, pour accourir...

Nul ne doit soupçonner ta veille prolongée.....

Viens, viens calmer le trouble où ton âme est plongée.

MACBETH.

Non! le néant plutôt qu'un pareil souvenir!



*Les coups redoublent.*

Oh ! si ces coups du moins qui me font défaillir  
Te pouvaient, ô Duncan, rappeler à la vie !

*Lady Macbeth l'entraîne.*

### SCÈNE III

Entre UN PORTIER. Il porte un trousseau de clefs à la main.  
Sa démarche se ressent un peu des libations de la nuit. Le jour  
se fait. Coups redoublés au dehors.

LE PORTIER.

Ils y vont bien, ma foi ; qu'ils s'en passent l'envie.

*Sans se préoccuper du bruit aux portes extérieures.*

Çà ! si je m'érigeais en portier de l'enfer ?  
Quelle aimable besogne auraient ces clefs de fer !

*On frappe toujours.*

On frappe. Qui va là?... C'est ce fermier, je pense,  
Qui, voyant la disette au lieu de l'abondance,  
S'est pendu ?

*Il fait mine d'ouvrir et d'introduire le fermier.*

Mon brave homme, ayez plus d'un mouchoir :  
Vous allez suer ferme en ce rude chauffoir.

*On frappe encore.*

On frappe encore.

*Il fait mine d'ouvrir et d'introduire un nouveau personnage.*

Ah ! bon. Au tour de l'hypocrite  
Qui jurait blanc et noir et s'imaginait quitte,  
Le saint homme, en mentant pour la gloire de Dieu !

Mais le diable y voit clair qui l'amène en ce lieu.  
Entrez, maître cafard.

*On frappe avec violence, le portier fait encore mine d'ouvrir.  
Riant à la vue de son personnage imaginaire.*

L'excellente folie!

C'est ce tailleur anglais, un fripon qui s'oublie  
Jusqu'à vouloir rogner sur le drap plus qu'étroit  
Que portent nos voisins d'au delà du détroit<sup>1</sup>.  
Entrez, malin tailleur, entrez : le feu pétille ;  
Vous chaufferez vos fers.

*On frappe avec colère. Le portier avec humeur.*

A la fin l'on m'étrille

Avec tout ce tapage. Il n'est pour mes vieux os  
Dans ce métier d'enfer, je le vois, nul repos :  
Du diable si je veux être portier du diable !

*Se ravisant.*

Et pourtant... C'eût été chose bien enviable  
Que de voir défiler ce cortège de gens  
Qui prennent tout joyeux les sentiers engageants  
De la vie, et vont droit en enfer.

*Les coups redoublent. Le portier avec colère.*

On arrive...

A-t-on jamais frappé de la sorte ! Qui vive ?

*Il sort et va ouvrir la grande porte du château.*

*Entrent Macduff et Lenox, précédés du portier qui les salue jusqu'à terre.*

Messieurs, n'oubliez pas le portier.

MACDUFF.

Çà, l'ami,

<sup>1</sup> Plaisanterie à l'adresse des hauts-de-chausses étriqués des Français.

Tu t'es donc couché tard qu'on te trouve endormi  
A cette heure?

LE PORTIER.

Ma foi, Monsieur, et sans bravades,  
Le coq avait chanté deux fois que nos rasades  
Allaient toujours bon train. Notez que la boisson  
A le don d'engendrer trois choses à foison...

MACDUFF, s'amusant de son bavardage.

Qui sont?

LE PORTIER, comptant sur ses doigts.

Le rouge au nez, le sommeil, l'...<sup>1</sup>

MACDUFF, l'arrêtant.

On devine.

LE PORTIER, faisant un geste d'assentiment, reprend.

Mais quant à la luxure, elle a peu, j'imagine,  
A s'en louer, le vin coupant la faculté  
De pourvoir au besoin par lui-même excité :  
Il fait, mais pour défaire; il provoque l'envie ;  
La pousse à bout... et puis, la jette inassouvie  
Dans le sommeil.

MACDUFF, souriant.

De fait, tu dois savoir ses tours.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas osé, malgré notre religieux respect du texte de Shakespeare, traduire la troisième chose qu'engendre la boisson. Le mot absent, ainsi que nous le faisons dire à Macduff, se devine, sans qu'il soit besoin de l'exprimer.

LE PORTIER.

Oui-dà. Mais il n'est pas notre maître toujours ;  
 Il m'a poussé tantôt mainte botte secrète,  
 Mais c'est bien moi vraiment qui de lui m'inquiète :  
 Si vigoureux qu'il soit, j'en viens toujours à bout.

MACDUFF.

C'est assez bavarder. Ton maître est-il debout ?  
 Tout ce bruit doit avoir trahi notre venue.

*Entre Macbeth. Il a changé de vêtements, son attitude est froide et calme.*

Le voici justement.

LENOX.

Macbeth, je vous salue.

MACBETH.

Soyez les bienvenus.

MACDUFF.

Savez-vous si le roi,  
 Digne thane, est levé ?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Je doi

L'éveiller, c'est mon ordre, à l'aube matinale :  
 L'heure est presque passée.

MACBETH.

A la chambre royale

Laissez-moi vous conduire.

MACDUFF.

Allons, bien que vraiment  
Je me sente confus de tant d'empressement.

MACBETH.

Ce service est de ceux qu'on est heureux de rendre :  
Parler ici d'ennui serait mal me comprendre.

*Le conduisant jusqu'à l'entrée des appartements du roi.*

Voici la porte : entrez.

MACDUFF.

J'obéis en ceci  
Aux volontés du roi.

*Macduff pénètre chez le roi. Macbeth revient vers Lenox. Il est pâle et inquiet.*

LENOX.

Duncan part-il d'ici  
Aujourd'hui, que l'on sache ?

MACBETH.

Oui, c'était sa pensée  
En venant.

LENOX.

Quelle nuit, que cette nuit passée !  
Où nous étions, les toits volaient par grands éclats  
Aux rafales du vent. Dominant le fracas  
De la tempête, on dit que des voix inconnues  
En lugubres accents se parlaient dans les nues,  
Comme prophétisant au monde épouvanté  
L'avènement prochain d'une calamité ;

Et le hibou mêlait , au milieu des ténèbres ,  
 Sa discordante note à tous ces bruits funèbres :  
 Quelques-uns même ont cru que la terre tremblait ,  
 Semblant prise de fièvre.

MACBETH, *sourdement.*

Oui , la nuit recérait  
 Bien des terreurs.

LENOX.

Je peux à peine encore y croire :  
 Une semblable nuit n'est pas dans ma mémoire.

*Macduff reparait. Il est en proie à la plus violente agitation.*

MACDUFF.

Horreur ! horreur ! horreur ! Quel cœur peut concevoir ,  
 Quelle langue exprimer ce que je viens de voir ?

MACBETH ET LENOX, *à la fois.*

Que dites-vous ?

MACDUFF.

Entrez ! et vous verrez le crime  
 Étaler son chef-d'œuvre ! Oui ! ton temple sublime ,  
 O Seigneur ! est détruit !... Souffle qui l'animais ,  
 Sainte vie ! es-tu donc envolée à jamais ?

MACBETH.

Que parlez-vous de vie ?

LENOX.

Est-ce , ô ciel ! de la vie  
 Du roi ?

MACDUFF.

Pénétrez là ! Trâhison ! Perfidie !  
 Les Gorgones jamais sous leur masque odieux  
 N'ont d'un pareil spectacle épouvanté les yeux.  
 Ne me demandez pas de parler davantage :  
 Pour dire un tel forfait il n'est point de langage !

*Macbeth et Lenox entrent précipitamment chez le roi.*

Au meurtre ! Qu'on s'éveille ! Oh ! sonnez le tocsin !  
 Debout, Banquo ! Debout, Malcolm et Donalbain !  
 Secouez le sommeil, ce mensonger emblème  
 De la mort ! Accourez voir la mort elle-même,  
 Terrible comme au jour du dernier jugement !  
 Malcolm ! Banquo ! venez, — drapés lugubrement  
 Comme si vous sortiez du tombeau redoutable, —  
 Maudire et dénoncer ce meurtre épouvantable !

*On accourt de tous côtés. Les cloches du château sont violemment agitées.*

*Lady Macbeth paraît, affichant un désordre calculé dans ses vêtements  
 et dans sa personne.*

LADY MACBETH.

Pourquoi tout ce tumulte et ces cris désolés ?  
 Que se passe-t-il donc ? Au nom du ciel, parlez !

MACDUFF.

Vous ne sauriez entendre un tel récit, Madame,  
 Sans en mourir. Fermez vos oreilles de femme !

*Entre Banquo.*

*Macduff, brisé, tombe en sanglotant dans ses bras.*

O Banquo ! notre maître est mort assassiné.

LADY MACBETH.

Dieu vengeur ! Sous mon toit !...

BANQUO, à lady Macbeth.

Où qu'on l'eût machiné,  
L'horreur suivrait partout ce forfait exécrationnel !...  
Mais non ! non ! cher Macduff, ceci n'est pas croyable ;  
Rétracte-toi. Dis-nous que ce roi vénéré,  
Que Duncan n'est point lâchement massacré !

Reurent Macbeth et Lenox.

MACBETH, s'arrêtant sur le seuil de la chambre du roi.

D'un ton solennel et désolé.

Si j'étais mort une heure avant sa mort cruelle,  
On aurait dit ma vie heureuse autant que belle.  
Mais désormais mes jours ne sont que vanité :  
La gloire, la vertu, l'honneur, la sainteté,  
Tout a péri. J'ai bu le vin pur de la vie ;  
Dans ma coupe il n'est plus qu'amertume et que lie !

Entrent Malcolm et Donalbain.

DONALBAIN.

Qu'est-il donc arrivé ?

MACBETH.

Quoi ! les plus malheureux  
Sont les derniers instruits de leur sort désastreux !  
La source où votre sang prit naissance est tarie,  
Et la tige où tous deux vous fleurissiez, flétrie !

MACDUFF.

Votre père n'est plus ! Un lâche assassinat...

MALCOLM.

Mon père assassiné !... Quel est le scélérat ?...



LENOX.

Dans les deux chambellans, d'après tous les indices,  
Il faut voir les auteurs du crime, ou des complices.

Malcolm et Donalbain demeurent pétrifiés de douleur.

BANQUO éclatant, les yeux ardemment fixés sur Macbeth.

Les auteurs de ce meurtre, eux ?

A Lenox.

Leur complicité,  
A quels signes a-t-elle à vos yeux éclaté ?

LENOX.

Le sang baignait leurs mains et souillait leur visage.  
J'ai trouvé deux poignards, instruments de leur rage,  
Cachés sous leur chevet, sans même être essuyés.  
Leurs regards éperdus, leurs esprits dévoyés,  
Tout en eux m'a montré, prouvé leur infamie :  
Comment put-on remettre à leur garde ennemie  
La sûreté du roi ?

MACBETH.

Quel fatal mouvement  
De les avoir tués dans mon saisissement !

MACDUFF, indigné.

Vous les avez tués ? Était-ce votre office  
De vous saisir ainsi des droits de la justice ?  
Étrange emportement !

MACBETH.

Troublé par la douleur,  
Je n'ai pu maîtriser l'élan de ma fureur,

Et devais-je, au surplus, m'imposer la prudence,  
 Hésiter, quand j'avais sous mes yeux l'évidence?...  
 Qui de vous, en voyant : là, Duncan étendu,  
 — Son noble front glacé, tout son sang répandu,  
 Et dans son flanc royal cette horrible blessure  
 Qui demande vengeance à toute la nature ; —  
 Ici, ses assassins, livides, pantelants ;  
 — Pour gaîne, des caillots à leurs poignards sanglants ; —  
 Qui de vous, pour le roi brûlant de ma tendresse,  
 N'eût senti s'allumer sa fureur vengeresse ?

LADY MACBETH, feignant de s'évanouir.

Emmenez-moi d'ici!...

MACDUFF, aux femmes de la suite.

Venez la secourir.

Pendant qu'on entoure lady Macbeth, Malcolm s'est approché de Donalbain.

MALCOLM, bas à Donalbain.

Entends-les, comme ils sont ardents à discourir,  
 Et nous qui perdons tout, devons-nous seuls nous taire ?

DONALBAIN.

Pourquoi parlerions-nous ? Le monstre sanguinaire  
 Nous épie et voudra couronner son forfait ;  
 Pour lui, nous deux vivants, tout n'est pas encor fait.  
 Fuyons, crois-moi : courons cacher au loin nos larmes.

MALCOLM.

Pour nous venger ensuite, ô frère, où sont nos armes ?

BANQUO, aux femmes de lady Macbeth, qui est restée en apparence évanouie.

Il vaut mieux l'emmener.

On emmène lady Macbeth. S'adressant à toute l'assistance.

Rentrons. Revêtons-nous

D'un autre habit plus digne, et puis rendons-nous tous  
 Dans la salle d'honneur. Il convient qu'on s'assemble,  
 Et que nos jugements en agissant ensemble  
 Soumettent sans merci cette horrible action  
 Au creuset d'une prompte et ferme instruction.

Levant solennellement les yeux au ciel.

J'ai le cœur assiégé de terreurs et de doutes :  
 Cherchant ma force en toi, Dieu puissant qui m'écoutes,  
 Contre la trahison à mort je combattrai  
 Et je jure, ô Duncan, que je te vengerai.

MACBETH.

Moi de même !

TOUS.

Et nous tous !

MACBETH.

Donc, qu'un bref intervalle  
 Suffise et nous retrouve assemblés dans la salle.

TOUS.

Nous y serons.

Tous sortent. Malcolm et Donalbain sont seuls demeurés.

MALCOLM.

Mon frère, as-tu jamais compté  
 Tous les pièges tendus par la duplicité ?...

Je ne les suivrai point. Je pars pour l'Angleterre.

DONALBAIN.

C'est bien. Moi, pour l'Irlande. En la terre étrangère,  
L'un de l'autre éloignés nous éviterons mieux  
D'assassins sans pitié les coups insidieux.  
La trahison se masque ici sous un sourire :  
Tel nous tient de plus près qui cependant n'aspire  
Qu'à verser notre sang pour hâter son essor.

MALCOLM.

Oui ; mais comme le trait n'a pas atteint encor  
Tous ceux qu'il veut abattre, à cheval au plus vite  
Et quittons à jamais cette terre maudite.

*Ils sortent.*

## SCÈNE IV

La campagne aux environs du château d'Inverness.  
Le jour est sombre et blafard.

Entrent ROSSE et UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'ai soixante-dix ans. J'ai vécu de longs jours :  
Vainement ma mémoire en remonte le cours,  
— Et j'ai connu pourtant bien des choses terribles, —  
Pour trouver un forfait, parmi les plus horribles,  
Que ne fasse pâlir celui de cette nuit.

ROSSE.

Bon père ! aussi voyez comme le ciel poursuit  
Le théâtre sanglant de cet infâme outrage.

L'heure annonce le jour ; mais pour s'ouvrir passage  
A travers ce rideau de lourde obscurité,  
Le flambeau voyageur lutte comme arrêté.  
Est-ce que de la nuit la victoire est entière,  
Ou bien que par pudeur le dieu de la lumière  
Se voile le visage et craint de se montrer ?

LE VIEILLARD.

Et que de faits encor qui pourraient avérer  
Combien tout à cette heure agit contre nature !  
Ne viens-je pas de voir un faucon la pâture  
D'un hibou ?

ROSSE.

Les chevaux de Duncan !... ces chevaux,  
Si dociles au frein, si nobles et si beaux,  
Reprenant tout à coup leur naturel sauvage,  
Ne les a-t-on pas vus, l'œil enflammé de rage,  
Les crins dressés, s'enfuir follement effarés !

LE VIEILLARD.

On dit même qu'entre eux ils se sont dévorés !

ROSSE.

Je l'ai vu, je le puis attester, ce prodige.

*Entre Macduff.*

Mais n'est-ce pas Macduff, qui vers nous se dirige ?  
Quoi de nouveau, seigneur ?

MACDUFF.

Ne le savez-vous pas ?

ROSSE.

Aurait-on découvert les meurtriers ?

MACDUFF.

Hélas !

Les chambellans sont seuls impliqués dans l'enquête,  
Et Macbeth par malheur les a tués.

ROSSE.

On prête  
Trop peut-être à ces gens. Quelqu'un les a gagnés.

MACDUFF, avec douleur.

Les fils du roi, dit-on !... Ils se sont éloignés ;  
Et leur fuite à plus d'un fait présumer probable  
La part qu'ils ont dû prendre à ce crime exécrable.

ROSSE.

La nature ose à peine admettre un tel forfait !  
Ambition impie ! Et voilà par ce fait  
Que Macbeth est laissé seul héritier du trône ?

MACDUFF.

Macbeth est élu roi. Prochainement à Scone <sup>1</sup>  
Vous pourrez assister à son couronnement.

ROSSE.

Étranges coups du sort !... A quand l'enterrement  
Du roi ?

<sup>1</sup> Scone, à deux milles de la ville de Perth, fut longtemps le lieu du couronnement et la résidence favorite des rois d'Écosse.

MACDUFF.

Nous le portons demain au monastère <sup>1</sup>  
D'Iona, de nos rois la tombe héréditaire.

ROSSE.

Vous rendez-vous à Scone?

MACDUFF.

A Scone? Non! cousin ;  
Je m'en retourne à Fife, y cacher mon chagrin.

ROSSE.

Et moi, je vais à Scone.

MACDUFF.

Allez : que tout s'y passe  
Au gré de vos désirs. Quant à moi, tout m'en chasse.  
J'appartiens au passé, non au présent.

ROSSE, au vieillard.

Adieu,

Mon bon père.

LE VIEILLARD.

Messieurs, soyez bénis en Dieu!

Ils sortent.

<sup>1</sup> Le monastère de Sainte-Colombe, dans l'île d'Iona, située sur la côte ouest du comté d'Argyle, fut le lieu de la sépulture de plusieurs rois d'Écosse.





## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

A Fores. Un appartement dans le palais.

Entre BANQUO.

BANQUO, seul.

Te voilà devenu tout ce qu'avaient promis  
Les arrêts du destin : Cawdor et roi, Glamis !  
Mais qui peut voir, au fond de ce drame insondable,  
Si tu ne jouas point le jeu le plus damnable?...  
Les sœurs ont dit encor que, de ta royauté,  
Rien ne se transmettrait à ta postérité,  
Tandis que je serais et le père et la tige  
D'une suite de rois ! A cette heure, ô prodige !  
Ce qu'elles ont prédit est une vérité  
Pour l'un !... Alors pour l'autre?... Est-il donc décrété,  
Si vaine que je juge une telle espérance,  
Que mes fils régneront?... Mais quelqu'un vient. Silence !

Entrent Macbeth roi, lady Macbeth reine, Lenox, Rosse, seigneurs et dames de la suite. Macbeth et lady Macbeth ont la couronne en tête. Fanfares à leur entrée.

MACBETH, faisant à Banquo l'accueil le plus empressé.

Voici le plus aimé de nos hôtes.

MACBETH.

LADY MACBETH.

Sans lui,  
Vide eût été la fête, et le charme en eût fui.

MACBETH.

Nous requérons, Banquo, votre présence amie  
Au grand festin d'honneur et de cérémonie  
Que nous donnons ce soir.

BANQUO.

Votre Grâce<sup>1</sup> sait bien  
Qu'à tous ses vœux m'enchaîne un dévouement ancien.

MACBETH.

Montez-vous à cheval avant dîner?

BANQUO.

Oui, Sire,  
J'en ai fait le projet.

MACBETH.

C'est fort bien. Je désire  
Sur maintes questions vos avis précieux :  
Nous les prendrons demain au conseil... Vers quels lieux  
Dirigez-vous vos pas?

BANQUO.

Pour ma course lointaine  
Ce qu'il reste de jour pourra suffire à peine ;

<sup>1</sup> Titre qui, jusqu'à Henri VIII d'Angleterre, équivalait, pour les rois de ce pays, à celui de Majesté, et que Shakespeare introduit par assimilation à la cour écossaise.

Mais, dût jusqu'à la nuit marcher mon bon cheval,  
Je serai de retour pour le banquet royal.

MACBETH.

N'y manquez pas au moins.

BANQUO.

Mon devoir le commande.

MACBETH.

J'apprends que nos cousins cherchent l'un en Irlande  
Et l'autre en Angleterre à se réfugier.  
On les entend, dit-on, effrontément nier  
Leur parricide impie, et par cent impostures  
A l'envi s'efforcer, en nous couvrant d'injures,  
De rejeter sur nous leur culpabilité.  
Il faut que tout ceci demain soit agité  
En conseil. Plusieurs points d'une égale importance  
Nous font y désirer votre utile présence...  
Mais nous vous retenons. A cheval! Hâtez-vous!...  
Dans cette excursion votre fils, dites-nous,  
Vous accompagne-t-il?

BANQUO.

Oui, Sire.

MACBETH, lui tendant la main.

A vos montures  
Nous souhaitons vitesse et solides allures.  
Adieu.

Banquo s'incline profondément, et sort.

A toute l'assistance.

Je donne à tous entière liberté :  
 Le plaisir par chacun sera bien mieux goûté,  
 Au banquet de ce soir lorsque vous et nous-même  
 Nous nous retrouverons. Allez et que Dieu sème  
 Ses grâces sur vos pas.

*Lady Macbeth sort, suivie de toute la cour Un seul serviteur, sur un signe de  
 Macbeth, est resté.*

As-tu fait prévenir  
 Ces hommes?

LE SERVITEUR.

Ils sont là.

MACBETH.

C'est bien ; fais-les venir.

*Le serviteur sort.*

MACBETH, seul.

Etre où je suis n'est rien, si je ne rends solide  
 Un pouvoir chancelant. Ce Banquo m'intimide :  
 Son caractère altier, pétri d'intégrité,  
 A vivre avec l'honneur met trop d'austérité.  
 Il sait oser beaucoup : son esprit intrépide,  
 Il est vrai, prend toujours la prudence pour guide ;  
 Mais dès qu'il vise un but, il court droit au succès.  
 Oh ! sa vie est un joug qui me pèse à l'excès.  
 Son aspect paralyse et dompte mon génie :  
 Comme Autoine pliait devant César, je plie  
 Devant lui !... Je l'ai vu gourmander sans effroi  
 Les trois funèbres sœurs qui me saluaient roi,  
 Et les sommer d'un ton de hautaine ironie

D'ouvrir devant ses yeux le livre de sa vie ;  
Elles ont dit alors :

*Se frappant le front.*

— Ces mots sont là brûlants ! —

« Qu'une race de rois sortirait de ses flancs,  
« Tandis que ma couronne et mon sceptre stérile  
« Tomberaient de mon front et de cette main vile,  
« Et, qu'avec moi, sans fils et sans postérité,  
« S'éteindrait pour toujours ma triste royauté !..... »  
Est-ce donc pour Banquo que j'ai perdu mon âme ?  
N'ai-je que pour ses fils commis un crime infâme ?  
Et n'aurais-je encouru que pour les créer rois  
L'enfer et ses tourments ?... Si ce sont là tes lois,  
Misérable Destin ! viens, descends dans l'arène :  
Nous combattons, Je brave et ta rage et ta haine !

*Éclatant.*

Les fils de Banquo, rois !

*Rentre le serviteur, avec deux assassins.*

*A part.*

Les voici.

*Au serviteur, en le congédiant.*

Veille bien :

Qu'il n'entre ici personne.

*Aux assassins.*

Amis, notre entretien  
D'hier, en gardez-vous, dites-moi, la mémoire ?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, ce qu'a dit le roi, le roi peut nous en croire,  
On s'en souvient.

MACBETH.

Alors votre sagacité

A deviné l'auteur de votre adversité :

J'avais, dans votre esprit, causé votre indigence,

Mais je vous ai, je crois, prouvé mon innocence ;

Et si quelqu'un vous a honteusement traités

Et pour son seul profit sans scrupule exploités,

A coup sûr c'est Banquo.

PREMIER ASSASSIN.

Cela saute à la vue.

MACBETH.

La chose étant ainsi nettement reconnue,

Êtes-vous préparés à venger votre honneur ?

Ou l'amour du prochain remplit-il votre cœur

Au point que vous n'avez ni haines, ni colères

Contre l'infâme à qui vous devez vos misères ?

PREMIER ASSASSIN.

On est homme avant tout.

MACBETH.

Qui donc y contredit ?

On est homme. C'est vrai. De même que l'on dit :

« C'est un chien » des sujets de la race canine.

Mais dans le nombre il est des chiens de haute mine

Ardents en chasse et fiers, aux instincts valeureux,

Qui portent un nom propre et réservé pour eux.

Tels, chez l'homme, ceux-là qui par le caractère

Dépassent le niveau de la foule vulgaire

Et savent accomplir de mâles actions,  
Recueilleront l'honneur et les distinctions...  
Êtes-vous tous les deux de ces hommes d'élite?  
Ralliez-vous alors au plan que je médite...

*Éclatant.*

Il faut que Banquo meure ! Oui, pour être vengés,  
Vous, des maux qu'il vous a coup sur coup infligés,  
Moi, du tort que me fait ma haine inassouvie :  
Lui vivant je succombe, et s'il meurt... c'est ma vie !  
Sauvez-moi : vous verrez jusqu'où vont mes bontés.

PREMIER ASSASSIN.

Eh ! qu'il meure ! Ahuri des coups immérités,  
Des dédains, des rebuts dont me poursuit le monde ,  
Si je puis me venger, mon humeur furibonde  
Est prête à tout.

SECOND ASSASSIN.

Et moi, je suis très-décidé  
A risquer mon va-tout sur un beau coup de dé.

MACBETH, *en appuyant.*

Vous jugez donc Banquo votre ennemi ?

PREMIER ASSASSIN.

Sans doute.

MACBETH, *ne se contenant plus.*

Il est aussi le mien ! Je le hais !... Quoi qu'il coûte,  
Sa vie est un obstacle : il me faut le franchir ;  
Sa présence un fardeau : je veux m'en affranchir !

J'aurais pu d'un revers de ma main souveraine  
Balayer l'imprudent qui m'offense et me gêne ;  
Mais il a des amis de qui les sentiments  
Commandent de ma part certains ménagements ;  
Il me faut donc vos bras : j'en requiers l'assistance ,  
En secret et sans bruit, c'est de toute importance.

PREMIER ASSASSIN.

Ordonnez, seigneur roi ; nous saurons le punir.

MACBETH.

Comme moi, n'est-ce pas, vous voulez en finir ?  
Vous saurez dans une heure où vous devez vous rendre :  
Il ne faut ni dormir, ni vous laisser surprendre...  
Ce sera pour ce soir, non loin de ce palais...  
Mais surtout que mon nom ne se dise jamais !  
Un mot encor... Banquo n'est pas seul... Son Fléance  
L'accompagne... Voyez, amis... votre vengeance  
Doit-elle être incomplète?.. Avisez. Mais pourtant...

PREMIER ASSASSIN, l'interrompant.

C'est compris, monseigneur.

MACBETH.

Allez. Dans un instant  
On vous rappellera ; mais sachez bien vous taire.

*Les assassins sortent.*

*Avec une explosion de joie sinistre.*

Je ne peux plus douter du succès de l'affaire.  
Si ton âme, Banquo, doit trouver place aux cieux,  
Elle verra bientôt ce séjour radieux !

Il sort.



SCÈNE II

La chambre de lady Macbeth.

LADY MACBETH, UN SERVITEUR.

LADY MACBETH.

Banquo vient de quitter le palais ?

LE SERVITEUR.

Oui, Madame,

Mais il sait que ce soir le banquet le réclame.

LADY MACBETH.

C'est bien. Va dire au roi, s'il le peut, de venir :  
Je voudrais un moment, ici, l'entretenir.

Le serviteur sort.

Lady Macbeth est devenue rêveuse. Douloureusement.

Que nous aura valu ce sanglant héritage ?  
Un trône... et des périls incessants en partage !  
En perdant tout Duncan a perdu moins que nous :  
Ah ! ce n'est point sur lui qu'il faut pleurer !

Entre Macbeth.

C'est vous,

Seigneur ? Pourquoi chercher ainsi la solitude  
Et passer tous vos jours dans cette inquiétude ?  
Ces regrets éternels sont vraiment superflus :  
Les morts sont bien des morts et ne reviennent plus ;  
Cessez donc de songer à des faits sans remède.

MACBETH, *fiévreusement.*

Le serpent est tranché ; mais — penser qui m'obsède —  
 Je n'ai pu le tuer : ses tronçons concordants  
 Se rejoindront bientôt ; nous sentirons les dents  
 Du reptile en nos chairs imprimer leur morsure !  
 Ah ! croule l'univers, périsse la nature,  
 Plutôt que de marcher ainsi dans la terreur,  
 Que de manger sans faim, que, dans des nuits d'horreur,  
 De voir le sommeil fuir de ma couche maudite !...  
 A ces heures d'angoisse où tout en moi s'agite,  
 Que de fois j'ai pensé que Duncan est en paix  
 Et que nous, malheureux ! nous ployons sous le faix  
 De nos honneurs volés et souffrons sans relâche !  
 Oui, Duncan de sa vie a terminé la tâche !  
 Qu'il dort bien au tombeau ! Ni noire trahison,  
 Ni perfides complots, ni poignards, ni poison  
 Ne peuvent le troubler dans ce sommeil suprême !

LADY MACBETH.

Calmez-vous, cher seigneur. Revenez à vous-même.  
 Du banquet l'heure approche. Il faut qu'à tous les yeux  
 Vous fassiez voir un front rayonnant et joyeux.

MACBETH.

Oui, je serai joyeux, mon âme, et je t'engage  
 A m'imiter. Surtout je veux que ton langage,  
 Que tout en toi s'applique au soin de faire honneur  
 A notre cher Banquo.

*Avec une sombre amertume.*

Misérable grandeur,  
 Pour se garder contrainte à s'abaisser sans cesse

Et sous de faux semblants à masquer sa faiblesse !  
Le salut est au prix de ces sujétions.

LADY MACBETH.

Toujours cette pensée !

MACBETH, avec emportement.

Un nid de scorpions  
S'est logé dans mon sein. Fléance et Banquo vivent !

LADY MACBETH, qui a retrouvé son impassibilité.

A-t-on forgé pour eux des chaînes qui les rivent  
Pour toujours à la vie ? Est-ce un bail éternel  
Que le leur ici-bas ?

MACBETH, avec une joie sinistre.

Non ! chacun est mortel,  
Accessible à nos coups : que ce soit notre joie !

Mystérieusement.

Avant que l'escarbot qui dans les airs tournoie  
Aux approches du soir, sonne sa trompe d'or ;  
Que la chauve-souris prenne son lourd essor,  
Et que la sombre Hécate apprête ses mystères,  
Un coup sera frappé !.. La foudre en ses colères  
Frappe moins sûrement.

LADY MACBETH.

Quel coup ?

MACBETH.

• N'en parlons pas...

Garde ton ignorance encor... tu le sauras !...

O nuit! de ton bandeau couvre l'œil trop sensible  
 Du jour compatissant! Voile et rends invisible  
 La pâleur de mon front!

*Le jour commence à tomber.*

Vois, vois! le jour finit:  
 Le voleur vole au bois pour regagner son nid...  
 L'honnêteté s'endort quand l'éteint la lumière :  
 Les noirs agents des nuits sortent de leur tanière,  
 S'élançant vers leur proie... Ah! tu crois insensé  
 Mon langage; mais va, ce qu'on a commencé  
 Dans le mal, par le mal il faut bien le parfaire...  
 Suis-moi!... L'acte s'apprete : il était nécessaire.

*Ils sortent.*

### SCÈNE III

*Un sentier dans le parc, attenant au château de Fores. La nuit se fait.*

Entrent TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN, au troisième assassin.

Quel ordre ici t'amène et t'associe à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

L'ordre même du roi.

DEUXIÈME ASSASSIN, au premier assassin.

Ne sois donc pas jaloux  
 D'un homme qui sait bien quel projet nous assemble.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'il reste!... Le jour baisse : un dernier rayon tremble

A l'horizon. Bientôt tout prudent voyageur  
Saura presser son pas qu'éperonne la peur...  
Le nôtre n'est pas loin.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoute, plus de doute ;  
C'est le pas des chevaux.

BANQUO, du dehors.

Éclairez donc la route.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Il arrive en retard : c'est notre homme ; je sais  
Que les invités sont, sauf lui, tous au palais.

PREMIER ASSASSIN, regardant dans la coulisse.

Il descend de cheval.

TROISIÈME ASSASSIN.

Pour plus de promptitude :  
Du château ce sentier est une servitude.

Entrent Banquo et Fléance. Un serviteur les précède armé d'une torche.

DEUXIÈME ASSASSIN, bas.

Diable ! Ils ont un flambeau.

TROISIÈME ASSASSIN, bas.

C'est lui !

PREMIER ASSASSIN, bas.

Sommes-nous prêts ?

BANQUO, à Fléance, après avoir regardé le ciel.

Je crois qu'il va pleuvoir.

PREMIER ASSASSIN. *Il élance le poignard vers.*

**Jouons bien des poignets!**

*Les trois assassins se jettent sur Banquo, se frappent et le terrassent.*

BANQUO, en tombant.

**Scélérats! Trahison! Sauve-toi, cher Fléance!**

**Fuis, mon fils! Je me meurs! Fuis! fuis!... Macbeth!... Vengeance!**

*Banquo meurt.*

*Le premier assassin arrache le flan beau des mains du serviteur et l'écrase sous son pied.*

*A la faveur de l'obscurité Fléance et le serviteur prennent la fuite.*

TROISIÈME ASSASSIN.

**Qui de vous nous a mis dans l'obscurité?**

PREMIER ASSASSIN.

Moi.

**C'était prudent, parbleu! Maintenant, chez le roi!**

TROISIÈME ASSASSIN.

**Banquo seul est tombé! Le fils a pris la fuite.**

PREMIER ASSASSIN.

**Travail à moitié fait. Tant pis! Au roi la suite.**

*Les assassins s'enfuient, en traînant le cadavre de Banquo, qu'ils vont jeter dans un fossé.*

SCÈNE IV

La grande salle des festins, à Fores. Un somptueux banquet est servi.

Entrent **MACBETH**, **LADY MACBETH**, en costume de fête.  
**ROSSE**, **LENOX**, ET UNE SUITE BRILLANTE DE SEIGNEURS  
ET DE DAMES.

**MACBETH**, aux convives.

Nous sommes très-heureux de vous fêter ce soir :  
Chacun, suivant vos rangs, veuillez bien vous asseoir.

A la reine.

Vous qu'on salue ici souveraine et maîtresse,  
Daignez à ce banquet présider en hôtesse :  
Je suis votre convive et veux un doux accueil.

Aux seigneurs, en désignant un siège au bas de la table.

Laissez-moi simplement parmi vous ce fauteuil.

La reine va occuper le siège d'honneur au haut de la table. Les seigneurs prennent place,  
en laissant inoccupé le siège désigné par Macbeth.

**LADY MACBETH**, aux convives.

J'accepte cet honneur et, si je ne m'abuse,  
Le haut prix que j'y mets est pour vous mon excuse.  
Vous êtes, messeigneurs, les bienvenus.

**MACBETH**, il est resté debout.

A la reine.

Les cœurs  
Sont déjà tout conquis à vos accents vainqueurs.

Aux convives.

Qu'une aimable gaité parmi vous se propage ;

**Je reviens.**

*Macbeth a vu entrer un des assassins qui se dérobe derrière un pilier aux regards des assistants. Il va vivement à lui.*

**J'aperçois du sang sur ton visage.**

**L'ASSASSIN.**

**C'est le sang de Banquo.**

**MACBETH.**

**Ce sang me troublait fort**

**Dans ses veines.**

*Montrant le visage de l'assassin.*

**Il est mieux là!... Mais est-il mort?**

**L'ASSASSIN.**

**On est bien mort, je crois, quand la gorge est coupée.**

**MACBETH.**

**Un beau coup! qu'il provienne ou de dague ou d'épée...**

**Ah! que j'estimerai aussi le vaillant bras**

**Qui m'aurait de son fils... c'est le tien, n'est-ce pas,**

**Qui me l'a dépêché?**

**L'ASSASSIN.**

**Nous l'avons manqué, Sire.**

**MACBETH, à part.**

**Damnation! De moi l'enfer persiste à rire!**

**J'étais, tous les deux morts, établi comme un roc,**

**Aussi libre que l'air! L'un vit! Ce nouveau choc**

**Me précipite encore au sein des épouvantes.**

*A l'assassin avec véhémence.*

**Banquo n'est plus au moins?**



L'ASSASSIN.

Dix blessures béantes

Labourent en tous sens son crâne fracassé ·

Le cadavre est là-bas dans le fond d'un fossé.

MACBETH.

Merci toujours... Ainsi, mort est le vieux reptile : ·

Pour quelque temps au moins je peux être tranquille ;

Si le plus jeune a fui, je le sais sans venin

Et sans dents à cette heure... Adieu, reviens demain ·

*L'assassin sort. Macbeth remonte tout pensif vers la table.*

LADY MACBETH, aux convives.

Notre époux trop longtemps nous néglige et s'oublie.

*A Macbeth.*

Sire, ce festin manque et d'entrain et de vie :

Il faudrait l'animer. Un repas est banal,

Sans saveur et sans prix même en un toit royal,

Quand l'hôte n'en fait point les honneurs avec grâce ;

On serait mieux chez soi. Monseigneur, votre place

Est au milieu de nous.

MACBETH, souriant.

Mon amour, c'est bien dit.

Allons ! que l'on déploie un viril appétit,

Que la coupe circule et la gaité revive.

*LENOX, indiquant à Macbeth son siège.*

La table veut d'abord son auguste convive :

Daignez, Sire, y venir.

MACBETH, toujours debout et promenant son regard sur l'assistance.

J'ai dans cet heureux jour  
La fleur de ma noblesse et l'orgueil de ma cour.  
Un seul grand cœur nous manque ici. Mais son absence  
Est, je veux le penser, plutôt la conséquence  
D'un retard, d'un oubli, que le fait d'un malheur.

*Le spectre ensanglanté de Banquo sort de terre, et s'assied à la place de Macbeth.  
Il ne sera vu que de lui seul et demeurera invisible pour tous les autres personnages.*

ROSSE.

L'absence de Banquo n'est pas à son honneur.  
Veuillez vous rendre, Sire, au vœu de notre reine  
Et vous asseoir.

*Il lui désigne son siège.*

MACBETH.

Je viens.

*Macbeth va pour s'asseoir et recule à la vue de son siège occupé.*

Mais cette table est pleine!

LENOX, surpris.

Votre siège...

MACBETH.

Où cela?

*LENOX, désignant le fauteuil.*

Sous vos yeux. Le voici.

Qu'a Votre Majesté?

*MACBETH, que la terreur envahit, sans avoir encore reconnu le spectre.*

Qui donc a fait ceci?

*Tous les seigneurs se lèvent avec anxiété.*

LENOX, surpris.

Sire !

Le spectre, qui est demeuré assis, se retourne et fait face à Macbeth.

MACBETH, avec un cri terrible.

Ah!... n'agite pas ta tête pantelante !  
 Détourne de mes yeux cette face sanglante !  
 Je ne t'ai point frappé ! Non, non ! Ce n'est pas moi !

ROSSE, pendant que Macbeth, les yeux attachés sur le spectre,  
 demeure comme pétrifié.

Un désordre inconnu trouble l'esprit du roi :  
 Retirons-nous.

LADY MACBETH, inquiète, agitée,  
 aux seigneurs qui se disposent à partir.

Restez, de grâce. Dès l'enfance  
 On a vu chez le roi ces accès de souffrance :  
 La durée en est courte et toujours sans danger ;  
 Ce serait le blesser que de vous déranger.  
 Remettez-vous à table et faites croire en somme  
 Que vous n'avez rien vu.

Elle va à Macbeth et l'entraîne à l'écart.

N'êtes-vous plus un homme ?

MACBETH, le regard toujours ardemment fixé sur le spectre.

Je suis un homme et même un homme audacieux  
 D'oser le contempler, ce fantôme odieux :  
 L'enfer en aurait peur.

LADY MACBETH.

Encore une chimère !

Le pendant du poignard, du fer imaginaire  
 Qui jadis, disiez-vous, vous guidait vers Duncan !  
 Puérile frayeur, comme en crée un roman  
 Que conte, aux soirs d'hiver, la vieille bonne femme  
 Dont l'art est d'assombrir son récit, quand la flamme  
 Tombe et s'éteint dans l'âtre!... Eh! que voit donc votre œil  
 Si troublé? Je regarde et ne vois qu'un fauteuil.

MACBETH.

Regarde mieux... Vis-tu jamais rien de la sorte?  
 Tiens, là! vois-le branler la tête!... Dieu! qu'il sorte!

*Au spectre avec épouvante.*

Tu vas parler peut-être!... Ah! si de leurs tombeaux  
 Sortent ainsi les morts, l'estomac des corbeaux  
 Serait pour leur dépouille une tombe plus sûre!

*Le spectre se lève et s'abîme sous terre.*

LADY MACBETH.

Votre raison s'égare et perd toute mesure.

MACBETH.

Je l'ai vu! je l'ai vu!

LADY MACBETH.

Ne rougissez-vous pas?

MACBETH.

L'ancien monde abondait en violents trépas;  
 Aux âges ténébreux, le fer frappait sans cesse :  
 Que de meurtres alors de qui notre faiblesse  
 Ne pourrait écouter le récit sans terreur!  
 Mais l'homme, en ces temps-là, dont on percevait le cœur,

Dont on brisait le crâne, en tombant dans l'abîme  
 Y restait... Impuni restait aussi le crime!  
 Aujourd'hui l'on meurt bien; mais les morts en lambeaux  
 Sanglants et tout hachés se lèvent des tombeaux  
 Et viennent fièrement occuper notre place :  
 Cela, vois-tu, cela m'épouvante et me glace  
 Plus que le meurtre même!

LADY MACBETH, *bas*.

O Macbeth! reprenez  
 Vos esprits; ménagez vos hôtes consternés.

*Macbeth fait un violent effort sur lui-même, et remonte, en chancelant, vers la table. Lady Macbeth reprend sa place.*

MACBETH, *aux seigneurs*.

Je m'étais oublié... Montrez quelque indulgence  
 Pour une infirmité dont on sait l'existence...  
 Je vais m'asseoir, allons... Mais il me faut d'abord  
 Une coupe à la main : qu'on l'emplisse à plein bord!

*Un échanton verse à boire au roi.*

Messeigneurs, à vous tous santé, bonheur et joie!  
 Et fasse un ciel clément que bientôt je revoie  
 Notre loyal Banquo de retour parmi nous.

*Le spectre de Banquo reparait à la droite de Macbeth.*

A Banquo, messeigneurs; puis à chacun de vous!

LES SEIGNEURS.

Vive le roi!

*Comme il va boire, Macbeth voit le spectre à ses côtés; la coupe lui tombe des mains, et il se rejette en arrière, en proie à de nouvelles épouvantes.*

MACBETH.

Va-t'en! arrière, ombre maudite!  
 Tes os sont desséchés; ton sang glacé! L'orbite  
 Qui contenait ton œil, trou blafard et vitreux,  
 Me brûle et m'éblouit!

LADY MACBETH, aux convives.

C'est son état fiévreux  
 Qui lui revient. N'ayez aucune inquiétude :  
 Il sera bientôt mieux, et ma sollicitude  
 Est pour vos seuls plaisirs que rien n'eût dû troubler.

MACBETH, en proie à une terreur furieuse.

Au spectre.

Aucun être vivant ne me ferait trembler.  
 Prends la forme, à ton gré, du tigre d'Hyrcanie,  
 Ou du rhinocéros, ou de l'ours de Russie!  
 Revêts tout autre aspect, le tien seul excepté :  
 Tu verras si mes nerfs gardent leur fermeté!  
 Ou renais à la vie, et tirant ton épée  
 Ose donc m'assaillir : si mon âme est frappée,  
 Si mon bras lâchement recule à ton défi,  
 Tiens-moi pour une femme!... Oh! mais toi! hors d'ici,  
 Spectre menteur! Va-t'en, fantôme insaisissable!

Le spectre disparaît.

Parti! Je suis un homme encore.

Aux convives effarés.

A table, à table,

Nobles amis.

LADY MACBETH, qui s'est approchée du roi.

Hélas! votre esprit tourmenté  
A bien loin de nos cœurs banni toute gaité.

MACBETH, la contemplant avec égarement.

Se peut-il que, fondant sur nous comme un orage,  
Ce spectacle à tes yeux ne soit qu'un vain mirage?  
Qu'es-tu pour te soustraire à mes justes terreurs?...  
Tout mon être ressent de fiévreuses ardeurs,  
Quand je contemple ici l'incarnat qui s'étale  
Sur ta joue, au moment où la mienne est si pâle!

ROSSE.

Mais quel spectacle, Sire?

LADY MACBETH.

Oh! ne lui parlez plus :  
Son mal va grandissant, ses esprits sont confus  
Et toute question lui déplaît et l'irrite.  
Laissez-nous, messeigneurs; quittez-nous au plus vite,  
Sans souci de vos rangs.

LENOX.

Puisse Sa Majesté  
Trouver dans le sommeil quelque tranquillité.

LADY MACBETH, les congédiant.

Bonsoir, bonsoir à tous.

Tous sortent. Macbeth et lady Macbeth restent seuls.

MACBETH.

Il est sombre et rêveur.  
Toujours le sang exige

Du sang!

*avec épouvante.*

Dieu! si les rocs — il s'est vu, ce prodige! —  
 Allaient se mettre en marche et les arbres parler!..  
 S'il était des devins qui sussent révéler  
 Au moyen de hiboux, de corbeaux ou de pies,  
 Quand un sang est versé, par quelles mains impies  
 Ce sang coula!...

*Poursuivant une nouvelle idée.*

Quelle est l'heure?

LADY MACBETH.

Près du matin.

MACBETH, brusquement.

T'ai-je dit que Macduff, debout sur mon chemin,  
 En vassal révolté refuse obéissance  
 A mon pouvoir royal?

LADY MACBETH.

Exigez sa présence

Ici résolûment.

MACBETH.

J'y songeais. J'enverrai  
 Le quérir. S'il résiste, eh bien, j'aviserais.  
 Ces imprudents vassaux ont l'allure hautaine :  
 Ils supposent aisé de secouer leur chaîne ;

*Avec un rire sinistre.*

Leurs gens me sont vendus. Je suis maître chez eux!..  
 Je veux aller demain, au séjour ténébreux



Des trois sœurs, les contraindre à parler davantage :  
 Il faut que tout se règle à mon seul avantage,  
 N'importe le moyen, sans souci de la loi  
 Qu'on pourra m'imposer. Je sens qu'autour de moi,  
 Redoutable et vengeur, un long flot de sang monte  
 Et bouillonne en grondant à mes côtés : j'affronte  
 De moins pressants périls à marcher en avant  
 Qu'à rebrousser chemin. Mon bras dorénavant  
 Veut plus vite accomplir ce que ma tête enfante :  
 Trop réfléchir ne fait qu'augmenter l'épouvante.

LADY MACBETH.

Suivez-moi. Le sommeil va peut-être apaiser  
 Ce grand trouble.

MACBETH, avec amertume.

Essayons. Je veux bien reposer.  
 Mon état est celui d'un criminel novice ;  
 L'audace me manquait : je l'aurai pour complice.

Ils sortent.

## SCÈNE V

La lande. Il est nuit. Éclairs et tonnerre.

Entrent les TROIS SORCIÈRES, puis HÉCATE.

Les trois sorcières vont au-devant d'elle.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

D'où vient votre colère, Hécate ? Qu'avez-vous ?

HÉCATE.

Quoi ! ne savez-vous point d'où provient mon courroux ?

Vous avez mal agi, mécréantes damnées ;  
Mais je saurai punir vos occultes menées.  
De quel droit osez-vous de nos rites secrets  
Vous faire effrontément les agents indiscrets ?  
Ne suis-je plus la reine et la dispensatrice  
Du grand œuvre magique et de tout maléfice ?  
Ce que vous avez fait vous l'avais-je ordonné ?  
Et pour qui ces faveurs ? Pour un roi forcené  
Qui trouve bon par nous d'étayer sa puissance,  
Mais n'a pour nos bienfaits nulle reconnaissance.

D'un ton impératif.

Allez au souterrain où mugit l'Achéron<sup>1</sup> ;  
Courez tout préparer : le magique chaudron,  
Les reptiles impurs et les sucs léthifères  
Nuitamment recueillis dans les deux hémisphères.  
Apportez à cette œuvre un vigilant entrain.  
Partez. Obéissez. Je reviendrai demain  
Voir comment à mes lois vous vous montrez soumises.  
Macbeth convoitant plus que les choses promises  
Doit venir implorer les secours de notre art.  
Allez donc accomplir mes ordres. Pour ma part,  
Je monte dans les airs. Une goutte irisée  
De vapeurs qui bientôt se fondront en rosée,  
Étincelle au croissant de la lune : je veux  
Par elle féconder mon plan mystérieux.  
De cette eau distillée en nos creusets magiques  
Des apparitions trompeuses, fantastiques,  
Jailliront aux regards de Macbeth éperdu :

<sup>1</sup> Un des cinq fleuves des enfers.

Dès cette heure fatale il aura tout perdu.  
 Plus de frein , plus de digue à sa rage obstinée !  
 Il osera braver jusqu'à la destinée ;  
 Il raillera la mort ; soudain , il tombera !  
 C'est par l'orgueil toujours que l'homme périra.

UNE VOIX DANS LES AIRS.

Hécate , Hécate , viens !

HÉCATE.

Mon lutin dans la nue  
 M'appelle.

Un nuage descend sur la scène. Hécate y disparaît.

PREMIÈRE SORCIÈRE, aux deux autres.

Alerte ! avant qu'elle soit revenue.

Elles sortent.

## SCÈNE VI

A Fores. La salle des gardes.

Entrent LENOX et un autre SEIGNEUR.

LENOX.

Oui , ces faits donnent lieu , nous le pensons tous deux ,  
 A des rapprochements bien étranges entre eux.

Avec une amère ironie.

Duncan meurt poignardé. Comme Macbeth le pleure !...  
 Malavisé , Banquo va voyager à l'heure  
 Où la prudence veut qu'on ne voyage pas :  
 Il est tué ! Sur qui rejeter son trépas ?

Évidemment, Fléance est l'auteur exécrable  
 De ce meurtre : il a fui, c'est s'avouer coupable!...  
 Assassiner un père, un roi! Crime inhumain,  
 Sans nom! Accusons-en Malcolm et Donalbain  
 Et tâchons que l'on croie — oh! sanglante ironie! —  
 Aux pleurs que nous versons, l'horrible calomnie!...  
 Puis ces deux chambellans que sa sainte fureur  
 Immole quand ils sont encor dans la torpeur  
 Du sommeil et du vin! Quelle action plausible!  
 Comme il était urgent pour toute âme sensible  
 Qu'un aussi noir forfait fût soudain châtié!  
 Qui sait s'ils ne l'auraient si clairement nié  
 Qu'on eût été contraint de leur laisser la vie?...  
 Donnez-lui donc encore, en son auguste envie,  
 Fléance et les deux fils de Duncan : que tous trois  
 Viennent en son pouvoir à tomber une fois,  
 Et l'on verra comment ce roi juste et sévère  
 Sait frapper sans pitié les assassins d'un père!...

*Avec une ferveur soudaine.*

Non! Dieu ne voudra pas que ta race, ô Duncan!  
 Périsse sous les coups de ce lâche tyran...

*Baissant la voix.*

Mais chut!... Le sang ici montre partout sa trace...  
 Macduff a fui, dit-on : serait-il en disgrâce?

LE SEIGNEUR.

Oui. — Malcolm à la cour d'Edward le Confesseur  
 Reçoit, vous le savez, un accueil plein d'honneur :  
 La spoliation de son grand héritage,  
 Ses malheurs, son exil, sa grâce et son jeune âge

En émouvant les cœurs les enchaînent à lui.  
Macduff est près du prince. Il implore l'appui  
Du saint roi. Plaise à Dieu que , promptement formée ,  
Avec Northumberland il nous vienne une armée !  
A ce prix nous pourrons , assistés du Seigneur ,  
Voir enfin nos repas reprendre leur saveur ,  
Nos nuits rompre le joug des longues insomnies ,  
Le poignard oublier d'attenter à nos vies ,  
Et les cœurs librement en transports éclater  
Pour Malcolm ! Qui de nous peut ne pas souhaiter  
Ce bonheur?... De ces bruits le tyran s'inquiète ,  
Et c'est dans la terreur qu'au combat il s'apprête.

LENOX.

Macduff reçut du roi sans doute un messenger ?

LE SEIGNEUR.

Oui certe , auquel il dit ces mots gros de danger :  
« Jamais Macbeth n'aura mon serment d'allégeance ! »  
« Alors », fit l'envoyé , « redoutez sa vengeance. »

LENOX.

Macduff devait donc fuir , de même qu'il fait bien  
Du puissant bras d'Edward d'invoquer le soutien.  
Ah ! que le Ciel inspire au grand roi d'Angleterre  
Le dessein d'arracher notre Écosse si chère  
Au monstre qui la tient asservie à ses lois !

LE SEIGNEUR.

Oui ! Dieu sauve l'Écosse et les fils de nos rois !

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une caverne profonde et obscure. Au milieu un vaste chaudron qui bout. L'orage gronde. Des éclairs brillent et illuminent par moments la caverne.

Les TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le chat tigré, mes sœurs, a trois fois miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Le hérisson lui-même a trois fois appelé.

TROISIÈME SORCIÈRE, *écoutant.*

Il est temps! il est temps! Le harpeur<sup>1</sup> nous l'indique.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Mes sœurs, à l'œuvre. Remplissons,  
Remplissons jusqu'au bord la chaudière magique;  
Et tout autour, tournons, dansons.

<sup>1</sup> Harpeur, sans doute quelque animal fantastique est désigné sous ce nom.

Les trois sœurs tournent d'un pas lent et cadencé autour de la chaudière  
et y jettent successivement des objets.

Crapaud qui, blotti sous la pierre,  
Depuis un mois dans ta prison  
Cuvais lentement ton poison,  
Bous le premier dans la chaudière !

LES TROIS SORCIÈRES.

De peine et de travail redoublons, redoublons.  
Feu, brûle bien ! Chaudière, éclate en gros bouillons !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filets de serpent d'eau, cuisez dans la chaudière ;  
Doigt de grenouille, œil de lézard,  
Poils de chauve-souris, langue de chien, vipère  
Qui fais encor siffler ton dard !  
Écumez et bouillez en un mélange immonde,  
Vous êtes les agents de cette œuvre féconde !

LES TROIS SORCIÈRES.

De peine et de travail redoublons, redoublons.  
Feu, brûle bien ! Chaudière, éclate en gros bouillons !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écailles de dragon, du loup dents acérées,  
Nageoires de requin du fond des mers tirées,  
Racine de ciguë arrachée à minuit,  
Cœur du Juif qu'en tous lieux l'anathème poursuit !  
Fiel du bouc empesté, branche d'if détachée  
Quand le ciel est sans feux et la lune cachée !  
Nez d'un disciple du Coran,  
Lèvres d'un fils du Turkestan,



Doigts d'enfant étranglé qu'une fille de joie  
 Dans un fossé jeta comme un chien que l'on noie !  
 Tombez dans la chaudière, organes mutilés !  
 Plantes, sucs et venins, dissolvez-vous ! Mélez  
 Aux intestins sanglants du tigre votre essence  
 Et, fondus en un tout, montrez votre puissance !

LES TROIS SOEURS.

De peine et de travail redoublons, redoublons !  
 Feu, brûle bien ! Chaudière, éclate en gros bouillons !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand cette mixtion se sera refroidie,  
 Reposons-nous, mes sœurs : notre œuvre est bien ourdie.

*Entre Hécate, suivie de trois autres sorcières.*

*Elle se dirige vers le chaudron, et en examine le contenu :*

HÉCATE.

Cette fois à merveille. Aussi dans ce labeur  
 Chacune aura sa part de profit et d'honneur.  
 Votre reine applaudit à ses trois coryphées :  
 Qu'on danse maintenant comme lutins et fées.

*Les sorcières dansent autour de la chaudière, aux sons d'une musique infernale.*

DEUXIÈME SORCIÈRE, s'arrêtant.

Sœurs, je sens tout à coup mes pouces irrités :  
 Un pas maudit approche... Écoutez ! écoutez !...  
 Caverne, entr'ouvre-toi !

*Le fond de la caverne s'ouvre : Macbeth y pénètre d'un pas résolu.*

MACBETH.

Sorcières des ténèbres  
 Et de minuit ! quels sont tous ces apprêts funèbres ?

## PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est une œuvre sans nom.

MACBETH.

Par votre art infernal,

Quelle qu'en soit la source, ô prêtresses du mal,  
 Parlez, répondez-moi !... Dussent, en leur furie,  
 Vos souffles renverser les temples où l'on prie ;  
 Dussent-ils sous les flots engloutir le vaisseau,  
 Aux champs briser l'épi, l'arbre sur le coteau ;  
 Dussent châteaux et tours, palais et pyramides,  
 Dans leur base attaqués, s'écrouler homicides ;  
 Dussé-je voir enfin ces bouleversements  
 De la terre ébranler jusques aux fondements  
 Et menacer de rendre au néant la nature,  
 Que m'importe ? Parlez ! parlez ! je vous adjure !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Que veux-tu ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Questionne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et l'on te répondra.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Décide quelle bouche ici te parlera :  
 Veux-tu choisir la nôtre, ou bien celle du maître ?

MACBETH.

Celle du maître alors. Sommez-le d'apparaître.

PREMIÈRE SORCIÈRE, se penchant sur la chaudière.

Prenons le sang fumant de ces neuf marcassins  
Que la laie a broyés sous sa dent meurtrière ;  
Empruntons au gibet du sang chaud d'assassins :  
Versons le tout dans la chaudière !

LES TROIS SORCIÈRES.

Sous tes aspects divers, maître qui nous régis,  
Soit d'en haut, soit d'en bas, apparais, parle, agis !

Aux éclats de la foudre, il s'élève de terre une tête armée d'un casque.

MACBETH.

Dis, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE, l'arrêtant.

Il va parler. Écoute.

LA TÊTE ARMÉE.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! Par-dessus tout redoute  
Macduff, thane de Fife. Avise et souviens-toi !

MACBETH.

Qui que tu sois, merci. Ce salutaire effroi,  
Je l'avais dans le cœur : ta parole l'y grave  
Plus avant. Un seul mot...

La tête armée disparaît.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Garde-toi, bien que brave.

D'oser l'interroger. Porte à présent les yeux  
Sur cet enfant sanglant aux traits mystérieux.

Le tonnerre éclate. Le fantôme d'un enfant ensanglanté sort de terre.

## L'ENFANT ENSANGLANTÉ.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

O terreur ! ô merveille !

Ar dente à t'écouter s'apprête mon oreille.

## L'ENFANT ENSANGLANTÉ.

Sois résolu, cruel, superbe en tes dédain :  
 Tu peux impunément te jouer des humains.  
 A ses instincts de meurtre abandonne ton âme ;  
 Plus de peur : aucun homme étant né d'une femme  
 Ne peut nuire à Macbeth.

*Le spectre de l'enfant ensanglanté disparaît.*

MACBETH.

Vis alors, Macduff, vis !

Puisqu'ils sont impuissants, des hommes je me ris.  
 Mais non ! ma sûreté sera deux fois complète  
 Si tu meurs. Tu mourras ! Et, mon pied sur ta tête,  
 Je pourrai bafouer le destin, lui vomir  
 Son mensonge à la face et peut-être... dormir  
 En dépit de la foudre !

*Le tonnerre éclate de nouveau.*

*Le fantôme d'un enfant couronné s'élève de terre, tenant un arbre à la main.*

Ah ! cette jeune image,

Quelle est-elle ? On dirait à son noble visage  
 Un rejeton royal ! Son front ceint du bandeau  
 Ainsi qu'un front de roi resplendit fier et beau !

LES TROIS SORCIÈRES.

Ne parle pas. Écoute.

## L'ENFANT COURONNÉ.

Ose avoir l'arrogance  
 Et l'orgueil du lion. Dédaigne, en ta puissance,  
 Tous les complots ourdis dans l'ombre et le secret :  
 Macbeth — jusques au jour où la grande forêt  
 De Birnam<sup>1</sup> gravira le col de Dunsinane<sup>2</sup>, —  
 Ne sera point vaincu !

MACBETH.

Quoi ! ce seul danger plane  
 Sur ma vie ? En ce cas il est tout conjuré :  
 Qui donc a le pouvoir d'arracher à son gré  
 Des entrailles du sol l'arbre aux fortes racines  
 Et de lui commander de gravir les collines ?  
 J'accepte avec bonheur cette prédiction :  
 Si le bois de Birnam marche... O sédition !  
 Tu peux lever la tête. Une menace obscure  
 Ne retranchera rien des jours que la nature  
 M'assigne. Triomphant, superbe, redouté,  
 Je vivrai jusqu'au terme où dans l'éternité  
 Chaque mortel enfin doit rouler à son heure.  
 Je pars... Non ! Je ne puis quitter votre demeure  
 Sans que vous dissipiez la dernière terreur  
 Qui m'envahit encore et me ronge le cœur.  
 Dites, oh ! dites-moi si l'odieuse race  
 De Banquo sur mon trône un jour doit prendre place ?

<sup>1</sup> La forêt de Birnam est située à quatre lieues de Dunsinane.

<sup>2</sup> La chaîne de Dunsinane, sur le versant de laquelle était bâtie la demeure royale de Macbeth, se trouve dans le comté de Perth, en Écosse.

LES TROIS SŒURS.

C'est assez.

MACBETH, avec violence.

Répondez à cette question,  
La seule qui m'importe; ou bien, damnation  
Éternelle sur vous!

*Le chaudron s'abîme avec un grand bruit sous terre.*

Aux éclats du tonnerre  
D'où vient que ce chaudron s'est englouti sous terre?

LES TROIS SORCIÈRES.

Tu le veux!

*Les bras étendus comme dans une évocation.*

Montrez-vous! Torturez-lui le cœur,  
Et puis disparaissez ainsi qu'une vapeur.

*Huit fantômes de rois apparaissent. Ils marchent lentement à la file; chacun d'eux s'arrête un instant devant Macbeth. Le dernier tient un miroir à la main. Le spectre de Banquo suit ce cortège lugubre.*

MACBETH, frappé d'épouvante, apostrophant tour à tour ces apparitions.

*Au premier fantôme.*

Tu portes tous les traits de Banquo!... Passe! Arrière!  
Dans mes yeux ta couronne éteindrait la lumière.

*Au second fantôme.*

Ta chevelure à toi, second front cerclé d'or,  
Est celle du premier!

*Le troisième fantôme passe.*

Ciel! un troisième encor,  
Tout semblable à celui qui précède!

Avec fureur, aux sorcières.

**Mégères!**

**Dans quel but me montrer ces ombres mensongères?...**

Le quatrième fantôme passe.

**Horreur! un quatrième! Oh! fermez-vous, mes yeux!**

Avec désespoir.

**Ne cessera-t-il donc, ce cortège odieux,  
Qu'avec la fin du monde?**

Le cinquième fantôme passe.

**Encore un!**

Il met ses mains avec terreur devant son visage.

Le sixième fantôme passe, puis le septième.

**Le septième!**

**Spectacle intolérable!**

Le huitième fantôme passe et élève un miroir.

**Et voici qu'un huitième**

**S'avance, en élevant un miroir où je vois  
Dans un ordre infini défilier d'autres rois!**

Avec stupeur.

**Plusieurs ont sur la tête une triple couronne<sup>1</sup>  
Et deux globes aux mains!... Quelle horreur m'environne?**

<sup>1</sup> Shakespeare fit représenter la tragédie de Macbeth en 1606. L'allusion prophétique à la réunion sous un seul sceptre des deux îles et des trois royaumes formant la Grande-Bretagne, ne pouvait qu'être particulièrement agréable à Jacques VI d'Écosse, qui venait depuis trois ans de monter sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques I<sup>er</sup>, et de prendre le titre de roi de la Grande-Bretagne, définitivement constituée par l'adjonction de l'Écosse à l'Angleterre et à l'Irlande.

Macbeth pousse un cri terrible en voyant apparaître le spectre de Banquo à la suite du huitième fantôme de roi.

Ah !... Je comprends enfin ! Ce spectre ensanglanté,  
Qui vient là souriant à sa postérité,  
C'est Banquo !... Se peut-il que ce soit véritable ?...

Le spectre de Banquo disparaît.

PREMIÈRE SORCIÈRE, à Macbeth.

Sans doute. Mais pourquoi ce regard lamentable ?  
Allons, mes sœurs, il faut égayer son humeur :  
Bannissons par nos jeux les soucis de son cœur.  
Peut-il s'en prendre à nous de sa déconvenue,  
Ce grand roi dont ici nous fêtons la venue ?

Musique infernale. Les sorcières tournent tumultueusement autour de Macbeth et s'évanouissent.

MACBETH.

Où sont-elles ? Plus rien. Elles ont disparu...  
Oh ! maudite soit l'heure où je suis accouru  
Dans leur antre !

Appelant.

Quelqu'un !

Entre Lenox.

LENOX.

Me voici, Votre Grâce.

MACBETH.

N'as-tu pas vu glisser leur ombre dans l'espace ?

LENOX.

Je n'ai rien vu.



MACBETH.

Rien ? Quoi ! n'ont-elles point passé  
Tout près de toi ?

LENOX.

Non, sire.

MACBETH.

Alors suis-je insensé ?...

*Avec une rage impuissante.*

Pourrissent à jamais ces goules <sup>1</sup> décrépites !  
Damnation sur ceux qu'attirent ces maudites !

*A Lenox.*

N'ai-je pas tout à l'heure entendu des chevaux ?

LENOX.

Deux ou trois cavaliers, en fidèles vassaux,  
Viennent vous avertir que Macduff est en fuite  
Vers l'Angleterre.

MACBETH.

Il fuit ?... O temps ! tu romps la suite  
De nos plus chers desseins, lorsque l'intention  
Ne voit pas après elle accourir l'action.  
Ce que l'esprit résout, que la main empressée  
Le fasse : à l'œuvre ensemble, action et pensée !  
Ah ! Macduff est en fuite ! Eh bien, de son château  
Je veux faire un charnier ! Je promets au couteau

<sup>1</sup> Goules, génies femelles, habitant les cavernes et les lieux souterrains, d'où elles ne sortent que pour nuire aux mortels.

Tous les siens!... Femme, enfants, de sa race exécrée  
 Pas un qu'à mes limiers je ne donne en curée!  
 La chose est résolue et sera. Je le veux!

*Avec un retour de terreur.*

Mais plus de visions!

*A Lenox.*

Tes gens? Allons vers eux.

*Ils sortent.*

## SCÈNE II

*Un appartement du château de Macduff, à Fife.*

Entrent LADY MACDUFF, tenant par la main son tout JEUNE FILS,  
 et ROSSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui pût l'obliger à la fuite?

ROSSE.

Patience, et bientôt vous en serez instruite.

LADY MACDUFF.

J'en sais assez pour voir que dans ce faible cœur  
 Un sentiment unique a prévalu, la peur!  
 Ce départ n'est rien moins que folie.

ROSSE.

Ah! cousine,  
 Vous ne pouvez encor décider, j'imagine,  
 Si ce départ est l'œuvre, ou d'un sage, ou d'un fou.

LADY MACDUFF.

L'œuvre d'un sage ? Quoi ! de fuir on ne sait où,  
De laisser après soi ses enfants et sa femme,  
Sa maison et ses gens ? C'est avoir manqué d'âme.  
Il ne sait pas aimer : la nature est sans voix  
Dans ce cœur devenu si rebelle à ses lois.  
Pourtant, ne voit-on pas le roitelet lui-même  
Combattre dans son nid pour les petits qu'il aime  
Et braver le hibou ?... Laissez à ma douleur  
Le droit de condamner une indigne terreur  
Que mon amour, autant que la raison, réproouve.

ROSSE.

Contenez-vous, de grâce. Il s'en faut que j'approuve  
Ce jugement injuste et si peu généreux.  
J'affirme que, prudent, mais non moins valeureux,  
Macduff ne cède point sans cause aux circonstances.  
Vous connaissez son âme et ses nobles tendances;  
Rejetez donc au loin un semblable soupçon.  
Ces temps sont si troublés ! Voyez la trahison  
Comme elle étend sur tout une main cauteleuse !  
Nous flottons au hasard sur une mer houleuse,  
Poussés vers les récifs, et nul ne sait comment  
Conjurer les périls d'un tel déchaînement ;  
Mais le drame mûrit, et le temps qui chemine  
Porte son dénoûment. Je reviendrai, cousine :  
Le bien sortira-t-il de cet excès d'horreurs,  
Ou verrons-nous encor s'aggraver nos douleurs ?  
Dieu le sait !

A l'enfant.

Un baiser, mon enfant.

LADY MACDUFF, contemplant douloureusement son fils.

O misère !

Tout à la fois avoir et n'avoir pas un père.

ROSSE.

Je prends congé de vous : m'attarder en ces lieux  
A tous deux nous vaudrait des dangers sérieux.

Rosse baise la main de lady Macduff, et sort.

LADY MACDUFF, à son fils.

Pauvre petit, ton père est mort. Que vas-tu faire,  
Et comment vivras-tu ?

L'ENFANT.

Comme les oiseaux, mère.

LADY MACDUFF, souriant.

De mouches et de vers ?

L'ENFANT.

Non, mais j'aurai, comme eux,  
Ce que Dieu m'enverra.

LADY MACDUFF.

Mon oiseau gracieux !  
Mais les lacets, la glu, le trébuchet, le piège,  
Comment les éviter ?

L'ENFANT.

Par Celui qui protège

Dans sa douce bonté jusqu'au petit oiseau.

*Caressant sa mère.*

Mais mon père, dis-moi, n'est pas dans le tombeau?

LADY MACDUFF.

S'il est mort, où vas-tu te procurer un père?

L'ENFANT, *avec vivacité.*

Et toi-même un mari?

LADY MACDUFF.

L'espèce n'est pas chère;  
J'en achèterais vingt...

L'ENFANT, *l'interrompant.*

Pour les vendre aussitôt!

LADY MACDUFF.

Voilà bien de l'esprit, monsieur, pour un marmot.

L'ENFANT, *devenu pensif.*

Mère, réponds-moi bien, mon père est-il un traître?

LADY MACDUFF.

Un vrai traître, mon fils.

L'ENFANT.

Et qu'est-ce qu'il faut être  
Pour mériter ce nom?

LADY MACDUFF.

Faux, parjure et menteur.

L'ENFANT.

Ainsi, les hommes faux qui mentent dans leur cœur  
Sont tous traîtres?

LADY MACDUFF.

Oui, tous; et je dis sans vergogne  
Qu'il faut les pendre.

L'ENFANT.

Oh! qui ferait cette besogne?

LADY MACDUFF.

Mais... les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Les menteurs sont nombreux :  
S'ils le voulaient alors, s'ils s'entendaient entre eux,  
Ce sont eux qui pendraient les honnêtes gens, mère,  
N'est-ce pas ?

LADY MACDUFF.

Pauvre singe!... Et s'il est mort, ton père?

L'ENFANT, avec feu.

Si mon père était mort, tu le pleurerais bien.  
Mais tu ne pleures point... aussi je ne crains rien ;  
Bien sûr qu'il reviendra, quoi que tu puisses dire.

LADY MACDUFF, l'embrassant avec effusion.

Mon fils! ton doux babil m'a rendu le sourire.

Entre précipitamment un messager.

LE MESSAGER.

Vous voyez devant vous, madame, un inconnu,  
Et c'est pour vous sauver pourtant qu'il est venu.  
Un danger vous menace, imminent, redoutable :  
Craignez d'un ennemi la vengeance implacable.  
Emmenez vos enfants. Fuyez sans nul retard.  
A ce prudent avis, de grâce, ayez égard.  
Terrible, je vous jure, est le coup qui s'apprête.  
Que Dieu soit avec vous!... C'est assez : je m'arrête,  
N'en pouvant dire plus sans exposer mes jours.

*Le messager salue profondément, et sort.*

LADY MACDUFF, à elle-même.

Fuir? Et pourquoi donc fuir? Le singulier discours!...  
Je n'ai fait aucun mal... Mais le bien est blâmable  
Trop souvent en ce monde, et le mal seul louable :  
N'avoir point fait le mal n'est plus une raison...

*Plusieurs hommes armés se précipitent dans l'appartement.*

Grand Dieu! que venez-vous chercher dans ma maison?

UN DES ASSASSINS.

Ton mari.

LADY MACDUFF.

Mon mari?

*Avec hauteur.*

Celui que tu réclames  
N'a rien à redouter de tes projets infâmes.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT, s'avançant, menaçant.

Tu mens ! vilain homme aux poils roux !

L'ASSASSIN.

Voyez-vous l'avorton qui se moque de nous !

Tiens donc, puisque tu fais si peu cas de la vie !

Il poignarde l'enfant.

L'ENFANT.

O mère ! il m'a tué ! Sauve-toi, je t'en prie !

Il tombe expirant dans les bras de lady Macduff, qui l'entraîne,  
poursuivie dans sa fuite par les meurtriers.

### SCÈNE III

En Angleterre. Un appartement dans le palais du roi.

Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM.

Cherchons quelque lieu sombre où répandre nos pleurs  
Et livrer sans témoins notre âme à la douleur.

MACDUFF.

Tirons le fer plutôt : sortons de l'atonie  
Et volons secourir l'Écosse à l'agonie.  
Le cortège éploré grossit tous les matins  
Des femmes sans maris et des fils orphelins.  
Chaque jour des accents plus désolés s'élèvent,  
Et le ciel dont ces cris et ces douleurs soulèvent  
La suprême pitié, répète tristement  
De notre Écosse en deuil le long gémissement.



MALCOLM.

Tes malheurs, pauvre Écosse, ah ! j'en sais l'étendue !  
Mais Dieu tient en ses mains la vengeance attendue.

Après une hésitation.

Macduff, pardonnez-moi... Tout est-il vérité  
Dans vos actes ? Croirai-je à leur sincérité ?  
Ce tyran dont le nom aujourd'hui déshonore  
Et brûle notre langue, avait naguère encore  
Le renom le plus pur : vous l'aimiez chèrement ;  
D'où peut venir en vous ce complet changement ?  
A mon âge on veut croire... et cependant, j'hésite :  
La trahison souvent passe pour un mérite  
Et trop de fois, hélas ! tomba sous le couteau,  
Pour apaiser un Dieu, l'inoffensif agneau !

MACDUFF.

Prince, que dites-vous ? Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un ! Et sous un pareil maître  
L'honneur le plus robuste est prompt à dépérir.  
Dieu me garde pourtant de vouloir amoindrir  
Votre mérite en rien. La chute de l'Archange  
N'en a pas moins laissé l'angélique phalange  
Pure et brillante au ciel. Quand un front vicieux,  
Prendrait de la vertu les dehors captieux,  
A cela que pourrait la vertu véritable ?  
Elle ne peut changer son aspect immuable.

MACDUFF, avec abattement.

J'ai perdu tout espoir !

MALCOLM, avec feu.

Comment aurais-je pu  
 Ne pas douter de vous ? N'avez-vous point rompu  
 D'un coup tous les liens les plus sacrés à l'âme,  
 Lorsque vous avez fui vos enfants, votre femme,  
 Sans un seul mot d'adieu, sans un dernier baiser ?  
 Un tel acte est-il fait, dites, pour apaiser  
 Le trouble involontaire où mon esprit balance ?  
 Sans la blâmer, Macduff, plaignez ma défiance :  
 Dans mon triste abandon elle est ma sûreté ;  
 N'y voyez pas d'offense à votre honnêteté.

MACDUFF, douloureusement.

Tombe, patrie ! Et toi, triomphe, tyrannie !  
 Mesure ta puissance à ton ignominie :  
 Le droit cède le pas à l'usurpation !...  
 Prince ! on viendrait m'offrir la domination  
 Du royaume qu'opprime un tyran exécration,  
 A la condition d'être le misérable  
 Que... Vous y joindriez l'Orient comme appoint,  
 Oh ! vous le savez bien que je n'en voudrais point.

MALCOLM.

Ne soyez pas blessé, Macduff. Ma méfiance  
 Ne vous atteint pas seul... Je connais la souffrance  
 De l'Écosse. Elle saigne, elle pleure et gémit :  
 Sous chaque coup nouveau son front penche et blémit.  
 Je sais que, d'autre part, l'ardente sympathie  
 De tout le peuple anglais soutient ma dynastie,  
 Et qu'Edward, couronnant ses soins hospitaliers,

M'offre de vaillants bras, ses meilleurs, par milliers ;  
Mais quand Macbeth rendrait sa couronne usurpée,  
Qu'on abattrait sa tête au tranchant de l'épée,  
Qu'y gagnerait l'Écosse ? Hélas ! pour successeur  
De ce monstre, un plus dur, un plus vil oppresseur !

MACDUFF.

De qui parlez-vous donc ?

MALCOLM.

De moi-même !... Le vice  
M'a tout entier ! Je sens sa sève corruptrice  
Comme un brûlant poison bouillonner dans mon cœur :  
Auprès de moi Macbeth a toute la blancheur  
De la neige ! On dira, quelque affreux qu'on le peigne,  
En comparant sa vie aux fureurs de mon règne,  
Que l'Écosse a perdu dans Macbeth un agneau !

MACDUFF.

Vous vous calomniez, prince, dans ce tableau :  
Il n'est pas de démon à Macbeth comparable ;  
L'Enfer n'a rien vomi de plus abominable  
Que lui.

MALCOLM.

J'admets qu'il est perfide, avare, faux,  
Sanguinaire, impudique, et qu'il n'est point de maux  
Dont sa perversité ne recèle le germe ;  
Mais je suis pire encor !... Macduff, il n'est nul terme  
A mes désirs, nul frein à ma lubricité :  
Toute femme avec moi perdrait sa pureté ;  
Vos filles et vos sœurs, vos vierges et vos femmes

Tomberaient tour à tour sous mes baisers infâmes !  
 Rien ne peut assouvir mes passions sans loi...  
 Vous voyez qui je suis : gardez Macbeth pour roi.

MACDUFF, se contenant avec effort.

La pire tyrannie est dans l'intempérance.  
 Que de rois sont tombés par leur incontinence !...  
 Mais enfin, si ce feu vainement combattu  
 Brûle en vous, quel besoin d'assailir la vertu ?  
 De par le monde il est tant de femmes perdues  
 Prêtes à vous livrer leurs caresses vendues !

MALCOLM.

Ce n'est pas tout, Macduff. De ma perversité,  
 Vous n'avez encor vu que le moindre côté.  
 Mon cœur en ses replis vous cache un autre vice,  
 Le plus hideux de tous peut-être... l'avarice !  
 J'ai la soif d'amasser : si je voyais tout l'or  
 De la terre à mes pieds, il m'en faudrait encor,  
 Et j'irais sans pitié décimant ma noblesse  
 Pour avoir ses joyaux, ses champs et sa richesse !

MACDUFF.

L'incontinence, éclore aux souffles embrasés  
 Du désir, peut s'éteindre avec les sens blasés ;  
 Mais, passion sans borne et jamais assouvie,  
 L'avarice ne meurt que quand finit la vie :  
 On l'a vue abrégér les jours de plus d'un roi.  
 Dissipez cependant sur ce point votre effroi :  
 L'Écosse tout entière à vos désirs soumise,  
 Doit suffire, en effet, à votre convoitise ;

Et puis, prendre son bien n'est point un déshonneur.  
D'ailleurs quelques vertus au fond de votre cœur,  
O prince, j'en suis sûr, compensent vos faiblesses.

MALCOLM.

Je n'ai nulle vertu ! Flétri par les bassesses,  
Ce cœur vil ne contient ni générosité,  
Ni justice, ni droit, ni valeur, ni bonté.  
Des vertus que prescrit ma royale origine,  
Pas une dans mon sein n'a su prendre racine :  
Mille instincts dépravés, tous les penchants douteux  
Assouvissent en moi leurs appétits honteux.  
Je voudrais, — tant la haine en moi bout et déborde, —  
Reléguer aux enfers la paix et la concorde,  
De la terre bannir jusqu'à la charité,  
Et l'emplir du seul bruit de mon iniquité !

MACDUFF, avec une explosion de douleur.

Écosse, ô mon pays !

MALCOLM, froidement.

Je me suis fait connaître.  
Parlez. Dois-je régner ? Me voulez-vous pour maître ?

MACDUFF, éclatant.

Vous régner ? juste ciel ! Méritez-vous le jour  
Seulement ?... Nation maudite sans retour !  
Souffre, gémis et meurs sous le joug où tu ploies !  
Détruit est ton espoir et mortes sont tes joies !  
De son indignité lui-même accusateur

L'héritier de tes rois se fait blasphémateur  
De sa race!...

A Malcolm.

Sachez pourtant que votre père  
Était un très-saint roi ; que votre auguste mère,  
Plus souvent à genoux que debout, oubliait  
Le trône et ses grandeurs pour Dieu qu'elle priait!  
Ah ! que vous m'infligez une blessure atroce !  
Adieu , prince ! Je pars pour ne plus voir l'Écosse  
D'où m'exile à jamais votre perversité.

Macduff va pour sortir. Malcolm l'arrête avec un cri de joie.

MALCOLM.

Macduff!... Tes fiers transports, fils de l'intégrité,  
Ont vaincu les soupçons qui me déchiraient l'âme :  
Ton honneur à mes yeux éclate en traits de flamme!  
Oh ! pardon, noble ami, si de toi j'ai douté.  
Pour s'emparer de moi Macbeth a tout tenté :  
Te croyant aujourd'hui l'agent de sa vengeance,  
J'ai cherché mon refuge au sein de la prudence ;  
Mais ma crainte est passée et je me donne à toi  
Maintenant, le cœur plein d'abandon et de foi.  
Je rétracte en tes mains mes viles calomnies  
Sur moi-même. J'abjure ici les félonies  
Dont, pour mieux t'éprouver, j'avais noirci mon cœur.  
Le vice, oh ! crois-le bien, me fait pâlir d'horreur ;  
Ma lèvre est vierge encor des baisers de la femme ;  
Le parjure jamais n'est entré dans mon âme ;  
Je n'ai trahi personne, et ne convoite rien :  
A peine si j'aspire à ce qui fut mon bien.

La vérité, l'honneur est la loi de ma vie :  
 Un seul culte est plus saint, l'amour de ma patrie !  
 Je donnerais mon sang pour l'Écosse !... Siward,  
 Apprends-le, cher Macduff, a sous son étendard  
 Dix mille hommes rangés. Plaçons-nous à leur tête ;  
 De notre cher pays la délivrance est prête ;  
 Volons briser ses fers. Dieu saura nous bénir !

*Contemplant Macduff avec attendrissement.*

Eh quoi ! des pleurs, ami !

**MACDUFF**, très-attendri et baisant la main de Malcolm.

Comment me contenir,  
 O cher prince ? Une joie ineffable m'inonde ;  
 Mais laissez-la, si près d'une douleur profonde,  
 S'épancher par des pleurs.

**MALCOLM**, serrant Macduff dans ses bras.

Mon espoir est en toi !

*Entre un médecin.*

Cher docteur, pourrons-nous bientôt parler au roi ?

**LE MÉDECIN.**

Bientôt, prince.

*Désignant une porte.*

Il est là des êtres misérables,  
 Que notre art de tout temps a jugés incurables.  
 Le saint roi va venir les toucher de ses mains,  
 Et leur mal, pour lequel tous secours semblaient vains,  
 Soudain disparaîtra sans plus laisser de traces.  
 C'est un vrai don de Dieu.

MACBETH.

MALCOLM.

Docteur, je vous rends grâces.

*Le docteur sort.*

MACDUFF.

Quel est ce mal étrange objet de tant d'effroi?

MALCOLM.

Il est communément nommé : le mal du roi<sup>1</sup>.  
 Cette œuvre sainte peut sembler miraculeuse,  
 Mais j'ai vu maintes fois la cure merveilleuse,  
 Et comment ne pas croire à ce qu'ont vu mes yeux?  
 Le roi, pour ceux qu'atteint ce mal pernicieux,  
 N'a qu'à pendre à leur cou tuméfié d'ulcères  
 Une médaille d'or bénite en ses prières :  
 Il met fin à l'instant à leur infirmité.  
 Ce pouvoir revivra dans sa postérité.  
 Une autre grâce encore est au roi départie :  
 Il a reçu du ciel le don de prophétie.  
 Le peuple qui vénère en lui l'esprit de Dieu,  
 Dans son ardent amour le bénit en tout lieu.

*Entre Rosse.*

MACDUFF.

Voyez qui nous arrive:

<sup>1</sup> « Le mal du roi. » Les écrouelles, aujourd'hui dénommées scrofules ou humeurs froides. La croyance populaire attribuait à Édouard le Confesseur le don de les guérir. Holinshed ajoute dans sa Chronique, qui a fourni à Shakespeare les principaux incidents de la tragédie de Macbeth : « Édouard le Confesseur a également le don des prophéties. » On attribuait de la même manière, parmi nos rois, à Robert II et à saint Louis le pouvoir de guérir les écrouelles.



MALCOLM.

Un des nôtres, je pense.

Le reconnaissez-vous ?

MACDUFF.

A sa jeune élégance,  
Sans peine. Cher cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM.

En des temps plus heureux, je dois l'avoir connu.

ROSSE.

Votre Altesse a raison.

MACDUFF.

De notre Écosse aimée  
Que venez-vous nous dire ?

ROSSE.

Hélas ! terre opprimée !

Qui la reconnaîtrait sous ses voiles de deuil ?  
Elle était notre mère : elle est notre cercueil !  
Il n'est plus de repos, il n'est plus de sourire  
Pour ce triste pays que la fureur déchire.  
Le désespoir partout règne lugubrement,  
Mais la douleur n'arrache aucun gémissement :  
Superflus sont les pleurs, inutile la plainte ;  
De la cloche des morts le glas funèbre tinte  
Sans même qu'on demande à savoir qui s'en va !  
Affreux sort que jamais nul peuple n'éprouva,  
La fleur à notre toque est moins vite flétrie  
Que des hommes de bien ne se fauche la vie.

MACBETH.

MACDUFF.

Oh ! récits désastreux, frappants de vérité !

MALCOLM.

Quels sont les derniers coups de la férocité  
Du tyran ?

ROSSE.

Quand chaque heure enfante un nouveau crime,  
Mieux vaut ne pas sonder l'horreur d'un tel abîme.

MACDUFF, brusquement.

Et ma femme ?...

ROSSE, avec hésitation.

Elle est bien.

MACDUFF.

Mes enfants ?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Le monstre à leur égard s'est-il donc radouci ?

ROSSE, gravement.

Quand je les ai quittés leur paix était profonde.

MACDUFF, alarmé.

Parlez plus clairement : le cœur veut qu'on réponde  
Alors qu'il peut tout craindre.

ROSSE, cherchant à éluder.

Eh bien... en accourant  
Pour m'acquitter ici d'un office navrant,  
J'ai su que sur l'Écosse Edward jette une armée :  
Le bruit en est venu dans l'oreille alarmée  
De Macbeth, qui, dit-on, a mis sur pied les siens.

A Malcolm.

O prince! hâtez-vous. Pour conquérir vos biens,  
Pour chasser le tyran vous n'avez qu'à paraître :  
Les combattants en foule à votre aspect vont naître,  
Et, pour sauver leurs fils, armant leurs faibles bras,  
Vous verrez se presser nos mères sur vos pas.

MALCOLM, avec feu.

Qu'elles sèchent leurs pleurs ! L'Angleterre me donne  
Dix mille hommes de choix pour venger ma couronne ;  
Sous l'illustre Siward nous marchons au combat :  
La chrétienté n'a point de plus vaillant soldat.

ROSSE.

Ah ! faut-il que j'oppose à ces grandes nouvelles  
Des récits pleins de sang, pleins de larmes cruelles !  
Ma bouche aurait voulu ne les faire éclater  
Qu'en un désert où nul n'eût pu les écouter.

MACDUFF.

Dites si l'attentat qui fait votre tristesse  
Retombe sur un seul, ou bien s'il intéresse  
La cause générale.

MACBETH.

ROSSE.

En un si grand malheur  
Tous les fils de l'Écosse ont leur part de douleur ;  
Mais, hélas !... il est vôtre avant tout !

MACDUFF.

Parlez vite,  
Parlez, au nom du ciel !

ROSSE.

Ma voix sera maudite  
Et va vous inspirer une éternelle horreur.  
Épargnez-moi, de grâce !

MACDUFF.

Abrégez, j'ai du cœur.

ROSSE, d'une voix entrecoupée de sanglots.

Votre château surpris par une ruse infâme...  
Oh ! Macduff, cher Macduff !... vos enfants... votre femme !...  
Non ! ne m'ordonnez pas d'achever ce récit  
Pour vous tuer... Assez, assez de deuils ! J'ai dit.

MALCOLM.

Dieu de miséricorde !

A Macduff qui est demeuré plongé dans un morne abattement.

Ami, levez la tête ;  
Ne vous renfermez pas dans la douleur muette :  
Mieux vaudraient les sanglots, seuls faits pour apaiser  
Le désespoir d'un cœur tout près de se briser.

MACDUFF, toujours comme hébété, à Rosse.

Tous mes enfants aussi ?

ROSSE.

Serviteurs, enfants, femme,  
Tous, tous jusqu'au dernier ont péri dans ce drame !

MACDUFF, éclatant en sanglots.

Et je n'étais pas là !

Égaré, à Rosse.

Ma femme !... Elle n'est plus ?

ROSSE.

Je l'ai dit !

MALCOLM.

Ces regrets, hélas ! sont superflus :  
La réponse qu'il faut à ce forfait infâme,  
L'action, non les pleurs, de nos bras la réclame.  
L'implacable vengeance est debout dans nos cœurs :  
Que sa voix couvre ici la voix de vos douleurs !

MACDUFF, au prince.

Secouant la tête avec désespoir.

Vous n'avez pas d'enfants<sup>1</sup> !

<sup>1</sup> *He has no children.* Il n'a point d'enfants ! Quelques commentateurs penchent à croire que cette exclamation de Macduff se rapporte à Macbeth. Mais le plus grand nombre jugent avec raison qu'elle ne peut s'adresser qu'à Malcolm cherchant, dans cette immense douleur de Macduff, à lui faire entendre de vaines paroles de consolation. Nous avons donc changé l'aparté de Macduff en une apostrophe directe à Malcolm : *Vous n'avez point d'enfants !* afin de ne laisser subsister aucun doute dans l'esprit du lecteur français sur le sens véritable de ce passage.

A Rosse, avec le même égarement.

Pas un n'a trouvé grâce!...

Quoi! pas un!... Pas un seul!... Morte toute ma race!...

Oh! les vautours d'enfer! Leurs serres d'assassins

Ont-elles tout détruit, la mère et les poussins?...

MALCOLM.

Contre ce désespoir, Macduff, lutez en homme.

MACDUFF.

En homme laissez-moi, pour que tel on me nomme,

Pleurer encore un peu sur tant d'êtres chéris!...

Quoi! le ciel ayant vu l'attentat n'a point pris

Leur défense!... Toi seul, Macduff, es le coupable!

Ils n'ont été frappés que pour toi, misérable!

C'est à tes péchés seuls qu'est dû leur sort affreux!...

O Seigneur, que du moins ta paix soit avec eux!

MALCOLM.

A cette lourde pierre aiguisons notre épée!

Qu'elle n'entre au fourreau que dans ton sang trempée,

Meurtrier exécrable!... Allons! que ta douleur,

Cher Macduff, ne soit plus qu'un long cri de fureur!

MACDUFF, avec une farouche énergie.

Oui, ces déchirements ont pu briser mon âme,

Mais n'ont pas encor fait de Macduff une femme...

Dieu vengeur! à mes vœux prête-toi sans retard :

Mets-moi devant Macbeth, nos deux fers en regard :

Si le mien en plein cœur n'arrive à sa poitrine,

Tu lui peux pardonner, Seigneur, et je m'incline!

**MALCOLM**, avec enthousiasme.

**Ces fiers accents, Macduff, sont seuls dignes de toi.  
Hâtons-nous de porter nos adieux au saint roi.  
Pressons notre départ. Précipitons la lutte :  
Macbeth maudit du Ciel est tout mûr pour la chute !  
Nous sortons de l'horreur d'une sanglante nuit :  
De la vengeance enfin voici le jour qui luit !**

*Ils sortent.*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





## ACTE CINQUIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une salle dans la résidence royale de Dunsinane, attenant à la chambre  
à coucher de lady Macbeth.

Entrent un MÉDECIN et une DAME DE SERVICE  
de la reine.

LE MÉDECIN.

Bien que je veille ici pour la deuxième fois,  
Ces deux nuits resteront sans incident, je crois.  
En quelle circonstance avez-vous chez la reine  
Noté d'abord l'effet d'un pareil phénomène ?

LA DAME DE SERVICE.

La nuit même où le roi venait de nous quitter.  
Je la vis tout à coup hors du lit se jeter ;  
Puis, les yeux bien ouverts, la prunelle immobile ,  
S'approcher d'une table et, d'une main fébrile,  
Tout en dormant , écrire un rapide billet ,  
Le lire, le plier, y poser son cachet ;  
Ét, pâle comme une ombre, assoupie et glacée,  
Regagner d'un pied sûr sa couche délaissée.

LE MÉDECIN.

Oui, le fait est acquis que le corps peut dormir  
 Sans que l'âme qui veille ait cessé de gémir.  
 Avez-vous entendu proférer par la reine  
 Des mots dans son sommeil, articulés à peine?

LA DAME DE SERVICE.

Dieu me garde, Monsieur, d'oser vous répéter  
 Ses paroles.

LE MÉDECIN.

Pourquoi ne pas les rapporter?

LA DAME DE SERVICE.

Pardonnez-moi. Je crois que la raison conseille  
 De taire ce qu'a seule entendu mon oreille.

*A ce moment lady Macbeth, en toilette de nuit, une lampe à la main, apparaît au  
 seuil de sa chambre et se met lentement à marcher. Elle est profondément  
 endormie.*

Grand Dieu! Voici la reine!... Observez! Elle dort,  
 Et toujours sur ses traits la pâleur de la mort!...  
 Suivez ses mouvements.

*La reine s'approche d'une table, y pose sa lampe et s'assied.*

LE MÉDECIN, à voix basse.

D'où vient cette lumière?

LA DAME DE SERVICE.

Elle en a toujours une.

LE MÉDECIN.

Elle voit : sa paupière

Est ouverte.

LA DAME DE SERVICE.

Ses yeux regardent, mais sans voir.

LE MÉDECIN.

C'est vrai... Qu'est-ce à présent et que peut-elle avoir  
A se frotter les mains?

LA DAME DE SERVICE.

C'est ainsi d'ordinaire :  
L'autre nuit je l'ai vue acharnée à le faire  
Pendant plus d'un quart d'heure.

LADY MACBETH.

Elle fait le geste de se laver les mains, puis, les contemplant avec horreur.

Elle ne s'en ira

Jamais!

LE MÉDECIN, tirant un calepin.

Écoutons bien : tout ce qu'elle dira,  
Pour mieux m'en souvenir, ici va trouver place.

LADY MACBETH, en proie à l'épouvante.

Disparais, tache horrible! O Dieu! fais qu'il s'efface,  
Ce stigmaté sanglant!

Elle se lève, éperdue. Elle écoute.

C'est la cloche! Une! Deux!

L'heure est venue... Allons... que l'Enfer soit heureux!...  
Un soldat avoir peur?... Fi de ta défaillance!  
Qui peut demander compte à la toute-puissance?  
Tiens! là! Va lui plonger ce poignard dans le flanc!

Poussant un cri désespéré.

Horreur! que ce vieillard avait encor de sang!

LE MÉDECIN.

Que dit-elle?

LADY MACBETH.

Macduff?... Il avait une femme?

Qu'en a-t-on fait?

*Regardant ses mains.*

'Toujours cette souillure infâme

Sur mes mains!

*Croyant de nouveau parler à Macbeth. D'un ton impératif et hautain.*

On est homme en de pareils moments.

Contiens-toi. Tu nous perds par tes tressaillements.

*Elle tombe anéantie sur un fauteuil.*

LE MÉDECIN.

Que nous a-t-elle appris? Sortons, sortons, madame;  
Craignons de pénétrer au fond d'un pareil drame.

LA DAME DE SERVICE.

Elle a déjà parlé plus qu'elle n'aurait dû;  
Mais qui saura jamais ce que la reine a vu?*LADY MACBETH, se penchant avec désespoir sur ses mains.*L'odeur du sang est là!... Vainement l'Arabie  
M'offrirait ses parfums : pas un qui purifie  
Une main si petite! oh! oh! oh!*Elle s'affaisse comme morte.*

LE MÉDECIN.

Quel soupir!

Mais de pareils remords peuvent-ils s'assoupir?

## LA DAME DE SERVICE.

Même au prix des grandeurs dont elle est entourée,  
Non ! je ne ne voudrais point d'une âme torturée  
Comme la sienne.

*Avec découragement au médecin.*

Eh bien ?

## LE MÉDECIN.

Mon art est impuissant,  
Madame, à conjurer le mal qu'elle ressent ;  
Mais j'en ai vu marcher dans leur sommeil, comme elle,  
Qui pourtant ont fini leur carrière mortelle  
Saintement, dans leur lit.

## LADY MACBETH.

*Elle se lève en proie à une agitation fiévreuse.*

Va laver tes mains ! Vite !

Couvre-toi d'un manteau de nuit... Surtout évite  
De montrer ta pâleur... Banquo, te dis-je, est mort,  
Et quand nous tient la tombe, à jamais on y dort.

## LE MÉDECIN.

Grand Dieu ! Cet autre encore ?

*LADY MACBETH, avec terreur.*

Au lit ! au lit !... La porte !  
N'entends-tu pas ? Qui peut frapper de cette sorte ?  
Viens... suis-moi... prends ma main... La chose est faite ! Hélas !  
Au lit ! au lit ! au lit !

*Elle fait le geste d'entraîner Macbeth. Elle reprend sa lampe,  
et se dirige lentement vers sa chambre.*

LE MÉDECIN, à la dame de service.

Au lit?

LA DAME DE SERVICE.

Oui, de ce pas.

Lady Macbeth, toujours endormie, pénètre dans son appartement.

LE MÉDECIN, se parlant à lui même.

De sa bouche est tombé son secret redoutable :  
Comme en tout Dieu fait voir sa justice immuable !  
L'oreiller sans sommeil reçoit les sourds aveux :  
Tout forfait est certain d'un châtement affreux !

A la dame de service.

Le médecin n'est pas ce que veut cette femme,  
Mais un prêtre. Que Dieu prenne en pitié son âme !  
Attentive épiez ses moindres mouvements :  
Il vous faut craindre tout de ses emportements.  
Je pars, l'œil plein d'effroi, la poitrine oppressée...

LA DAME DE SERVICE.

Et moi, je vais garder la royale insensée.

Le docteur sort. La dame de service rentre chez lady Macbeth.

## SCÈNE II

Aux environs de Dunsinane.

Entrent, tambours battants, enseignes déployées, MENTETH,  
CAITHNESS, ANGUS, LENOX, avec d'autres THANES  
ÉCOSSAIS et de nombreux SOLDATS.

MENTETH.

L'armée anglaise, amis, que nous envoie Edward,

Vient à marche forcée avec le vieux Siward  
Et Malcolm et Macduff. L'espoir de la vengeance  
Les guide. Tous tes fils, en voyant ta souffrance,  
Eux aussi, chère Écosse, arment leurs bras vengeurs,  
Et pour toi périront ou seront tes sauveurs !

ANGUS.

La forêt de Birnam aboutit à la route  
Qu'ils suivent. Hâtons-nous d'y courir : sans nul doute  
Nous les rencontrerons.

CAITHNESS.

Dit-on si Donalbain  
Accompagne Malcolm ?

LENOX.

Le contraire est certain ;  
Mais autour de lui marche une belle noblesse :  
L'Angleterre a fourni la fleur de sa jeunesse,  
Braves cœurs de vingt ans dont la rivalité  
Accroît la fière ardeur et l'intrépidité.

MENTETH.

Et que fait le tyran ?

CAITHNESS.

Il arme et fortifie  
Dunsinane. Les uns disent que sa furie  
Est tournée en démence ; et d'autres ont cru voir  
Augmenter son audace avec son désespoir.  
Moi, je gage qu'au fond de son âme éperdue  
Le malheureux sent bien que sa cause est perdue.

ANGUS.

Le fer dont il usa blesse sa propre main :  
La révolte l'enserme ; il la combat en vain.  
Si quelques-uns font acte encor d'obéissance ,  
Il sait le peu que vaut leur serment d'allégeance.  
Sous le bandeau royal il s'en va chancelant,  
Comme un nain revêtu du manteau d'un géant.

MENTETH.

Misérable, en effet, est pour lui l'existence :  
Quel remords doit parler en cette conscience !

CAITHNESS.

Portons aux pieds du prince à notre amour rendu  
L'hommage qu'on nous a trop longtemps défendu.  
Il est le médecin vers qui notre patrie  
Tend ses bras décharnés et sa face meurtrie :  
Qu'il prenne notre sang, s'il veut, pour la guérir.

LENOX.

Oui, tout ce qu'il en faut pour y voir se rouvrir  
La noble fleur royale, et tomber, desséchée,  
La plante parasite à jamais arrachée.  
Allons, amis ! Portons notre épée et nos cœurs  
Avec empressement à nos libérateurs.

Ils sortent.



## SCÈNE III

Une salle du château de Dunsinane.

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN de lady Macbeth, SUITE.

MACBETH, arrogant et agité.

Assez de ces rapports! Je n'en veux plus entendre.  
Eh! qu'ils désertent tous!... Quand on viendra m'apprendre  
Que le bois de Birnam marche sur ce château,  
Peut-être alors!...

Avec un rire de dédain.

Malcolm! Un frêle jouvenceau  
Né d'une femme! Après? Les esprits redoutables  
Qui savent du destin les secrets immuables,  
N'ont-ils pas dit : « Macbeth! à ta sécurité  
« Nul ne nuira qui fut par la femme enfanté. »  
Thanes! je me ris donc que, lâches parasites,  
Vous vendiez vos serments aux Anglais sybarites.  
L'âme sur qui je règne et l'indomptable cœur  
Que je porte, jamais ne connaîtront la peur!...

Entre un serviteur tout effaré.

Avec emportement.

L'enfer te teigne en noir, maraud au teint de crème!  
Un vrai visage d'oie avec sa face blême!

LE SERVITEUR.

Seigneur, ils sont dix mille...

MACBETH, avec furie.

Oisons?

LE SERVITEUR, tremblant.

Soldats, seigneur!

MACBETH.

Pique-toi le visage et masque ta terreur  
D'un peu de rouge. Ainsi tu dis qu'ils sont dix mille.  
Dix mille quoi? Soldats! Mais ajoute, imbécile,  
D'où sortent ces soldats? Laisse là ta stupeur.  
Voyons, parleras-tu?

Se retournant vers sa suite.

Sa joue a la blancheur  
D'un linge... Mais, Enfer! ses frayeurs envahissent  
A présent jusqu'aux miens! Des soldats qui pâlisent!

LE SERVITEUR.

Sire! l'armée anglaise! Elle est là... près d'ici.

MACBETH, marchant sur lui, menaçant.

Tu mens, drôle, tu mens! Sors! ou cette fois-ci...

Le serviteur prend la fuite.

Appelant.

Seyton! Seyton!

Entre Seyton.

Seyton! quelle horrible souffrance  
M'étreint!... Je joue ici ma royale existence :  
Je la perds sur ce coup, ou l'assure à jamais...

Rêveur, avec une douloureuse amertume.

L'existence!... Et pourquoi vivrais-je désormais?

Je n'ai que trop vécu... ma carrière est finie ;  
Déjà va s'effeuillant l'automne de ma vie...  
Tout manque à ma vieillesse : amour, respect, honneur !  
Je n'ai pas un ami ! J'écoute avec horreur  
La voix de tout un peuple ardent à me maudire !  
Jusqu'à ces courtisans dont le contraint sourire  
Ne recèle que haine et basse trahison !  
Ah ! j'ai de cette vie assez bu le poison !  
Seyton !

SEYTON.

Je suis là, sire.

MACBETH.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

SEYTON.

Ce sont bien les Anglais. Les preuves sont formelles.

MACBETH.

Soit ! Je les combattrai jusqu'à ce que les os  
Me volent en éclats et les chairs en lambeaux.  
Donne-moi mon armure !

*Des serviteurs s'approchent, tenant à la main les différentes pièces de son armure.*

SEYTON, aux serviteurs, les repoussant du geste.

Attendez. Pas encore.

MACBETH, avec exaltation.

Que la cavalerie à l'instant même explore  
Et batte le pays... Que quiconque aura peur  
Soit pendu !... Mon armure !...

*Brusquement au médecin.*

Et la reine, docteur?

LE MÉDECIN.

Sire, le corps n'est pas ce qui souffre chez elle,  
Mais bien l'âme, qu'étreint une angoisse mortelle :  
Le calme, dirait-on, ne peut plus y régner.

MACBETH.

Guéris-la. N'as-tu point le talent de soigner  
Un esprit gangrené? D'affranchir la mémoire  
Du chagrin qui sur elle étend une ombre noire?  
De calmer le cerveau que trouble la terreur  
Et d'enlever un poids trop pesant pour le cœur?  
Quel sera pour ces maux ton remède suprême?

LE MÉDECIN.

C'est au malade, sire, à s'en guérir lui-même.

MACBETH, avec violence.

Aux chiens ta médecine et ton art, en ce cas!

*Aux serviteurs.*

Mon armure, vous dis-je; une épée à mon bras!

*Les serviteurs s'approchent de nouveau avec les pièces de son armure.*

*A Seyton.*

A mes ordres, Seyton!

*Seyton sort.*

*Au médecin.*

Ces vils thanes, les lâches!

M'abandonnent... Docteur, je veux que tu t'attaches  
A fouiller dans la plaie, à sonder la tumeur  
Qui ronge notre Écosse et lui prend sa vigueur :

Conjure de ce mal la marche destructive,  
Rends à notre pays sa santé primitive,  
Et l'écho sera las de redire après moi  
Tout ce qu'en ton honneur voudra faire ton roi.

Son égarement va croissant.

Aux serviteurs qui tiennent son armure.

Emportez tout cela.

Au médecin.

Docteur! ton officine

A-t-elle quelque drogue, ou philtre, ou médecine  
Qui soit propre à purger l'Écosse des Anglais?  
Ils sont tout près d'ici... Dis-moi, tu le savais?

LE MÉDECIN.

C'est Votre Majesté qui vient de m'en instruire.

MACBETH, recouvrant tout à coup ses esprits et son sang-froid.

A sa suite.

J'étais fou!... Suivez-moi. Non! rien ne peut me nuire,  
Aucun danger m'atteindre! Et j'insulte à la mort,  
Jusqu'à ce que Birnam vienne à moi... C'est le sort!

Il sort suivi de toute l'assistance.

LE MÉDECIN, qui est demeuré le dernier.

Si je parviens à fuir cette sombre demeure,  
Avant que d'y rentrer je choisirai mon heure.

Le médecin sort.

## SCÈNE IV

Les environs de Dunsinane, à l'entrée de la forêt de Birnam.

Entrent, avec tambours et drapeaux, MALCOLM, SIWARD et SON FILS, MACDUFF, MENTETH, CAITHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE, et de NOMBREUX SOLDATS en marche.

MALCOLM.

Le triomphe est prochain, amis, qu'en dites-vous?

MENTETH.

C'est notre avis.

LE VIEUX SIWARD.

Quel bois s'étend là devant nous?

MENTETH.

C'est le bois de Birnam.

MALCOLM, comme saisi d'une inspiration soudaine.

Que chaque soldat coupe  
Une branche, et la porte, afin que notre troupe  
— Ce verdoyant rempart la cachant à demi, —  
Dissimule en marchant son nombre à l'ennemi.

Aux soldats qui se répandent dans la forêt.

Agissez sans retard.

LE VIEUX SIWARD.

Toujours plein d'arrogance  
Macbeth, assure-t-on, fait bonne contenance :

A nos coups il prétend disputer le château,  
Tant qu'il en restera debout un seul créneau.

MALCOLM.

C'est son dernier abri, sa suprême ressource ;  
Le misérable arrive au terme de sa course :  
Abandonné de tous et dans un tel danger,  
Croit-il que ces remparts puissent le protéger ?

MACDUFF.

Prince, l'heure est aux faits : sans plus de commentaire,  
Écrasons le tyran dans son dernier repaire.

LE VIEUX SIWARD.

C'est bien là notre but. Tout est pour le soldat  
Dans le succès final. Marchons droit au combat.

Tous sortent.

## SCÈNE V

Une cour intérieure du château de Dunsinane.

Entrent MACBETH, revêtu de son armure, SEYTON,  
OFFICIERS et SOLDATS.

MACBETH, se retournant fièrement vers les siens.

Aux murs extérieurs arborez ma bannière !  
« Ils viennent ! » C'est le cri de votre peur grossière.  
Et quand ils seraient là, cernant de toutes parts  
Ce donjon orgueilleux ? Du haut de mes remparts  
Je me ris de leurs coups ! J'attends que la famine

Les ronge, et que la peste ou la fièvre les mine.  
 Ah! s'ils n'avaient pour eux tous ces thanes félons,  
 Je dirais : Courons sus, traquons et flagellons  
 Ces bravaches d'Anglais du plat de notre lame!

*Des lamentations de femmes éclatent à l'intérieur du château.*

Quel est ce bruit?

SEYTON.

Seigneur! ce sont des cris de femme.

*Seyton, sur un geste de Macbeth, pénètre dans les appartements.*

MACBETH, rêveur.

La crainte désormais est sans effet sur moi :  
 Il fut un temps naguère où tout m'était effroi,  
 Où je sentais mon sang se glacer d'épouvante  
 Et mes cheveux soudain, en masse frissonnante,  
 Se dresser sur mon front, quand au sein de la nuit  
 Mon oreille aux aguets recueillait quelque bruit;  
 Mais l'horrible a pour moi dépassé la mesure ;  
 La terreur a trop fait de mes sens sa pâture :  
 Je ne sais plus trembler!...

*A Seyton, qui rentre.*

La cause de ces cris?

SEYTON, d'un ton solennel.

La reine est morte!

MACBETH, avec un cri.

Morte?

*Après un instant de stupeur.*

Ah! pourquoi l'ai-je appris?



Elle aurait dû mourir un peu plus tard, à l'heure  
 Où tout m'aura quitté... Mais il faut que tout meure :  
 Demain vient, puis demain, puis un autre demain,  
 Jusqu'au dernier inscrit au Livre souverain,  
 Et chaque jour n'a fait sur la route pierreuse  
 Qu'accélérer nos pas vers la tombe poudreuse !  
 Flamme, éteins-toi ! La vie est une ombre qui fuit...  
 Un pauvre acteur contraint sur les planches, la nuit,  
 De jouer un instant et puis de disparaître  
 Dans la coulisse !... Elle est moins encore peut-être...  
 Un conte tapageur, sans raison, sans lien,  
 Qu'un idiot débite et qui ne laisse rien !

*Entre un serviteur, qui s'arrête interdit et sans voix devant Macbeth.*

Qu'est-ce encore ? Voyons, as-tu perdu la langue ?  
 Ou t'entendrai-je enfin débiter ta harangue ?

LE SERVITEUR.

Ce que mes yeux ont vu, mon gracieux seigneur,  
 J'accourrais vous le dire et je n'ose. J'ai peur.

MACBETH.

Parle, parle, ou sinon...

LE SERVITEUR, effrayé.

Posté sur la colline,  
 Soudain j'ai vu le bois de Birnam qui chemine  
 Et vient vers Dunsinane !... Oui ! seigneur, je l'ai vu !

MACBETH, le frappant.

Misérable, tu mens !

## LE SERVITEUR.

Comment serais-je cru ?

Mais je dis vrai, seigneur, je dis vrai, je le jure.  
Je n'ai pu me tromper. Non, ma vue est trop sûre...  
A trois milles d'ici c'est bien un bois mouvant.

## MACBETH.

Tout à l'heure à quelque arbre on te pendra vivant,  
Si ton rapport est faux... S'il dit vrai, peu m'importe  
Que ce soit moi qu'on fasse accrocher de la sorte...  
Allons ! il faut agir ici résolûment :  
L'Enfer qui me veut perdre, et me raille et me ment :  
« Ne crains rien, a-t-il dit, tant que vers Dunsinane  
« Birnam ne viendra pas... » Et le démon ricane  
En voyant la forêt

*Se tournant avec furie vers le serviteur.*

— Tu l'as dit !... la forêt ! —

Marcher sur Dunsinane !... Enfer !

*Relevant la tête, après une courte défaillance.*

Mais je suis prêt !

Aux armes, et sortons !... D'après ce que l'on conte,  
Qu'importe que je reste, ou qu'au dehors j'affronte  
Ces épouvantements et la mort qui les suit ?  
Je suis las du soleil ! Dans l'éternelle nuit  
Je voudrais qu'avec moi pût s'engloutir le monde !...  
Qu'on sonne le tocsin ! Que chacun me seconde !...  
Déchaîne-toi, tempête ! Agis, destruction !  
Mais on verra du moins comment meurt le lion !

*Il sort en brandissant son épée, et suivi de tous les siens.*

SCÈNE VI

Dans la plaine, au-devant de Dunsinane.

Entrent, avec enseignes et tambours, MALCOLM, SIWARD, MACDUFF, ROSSE, LENOX, etc., et de NOMBREUX SOLDATS revêtus de branchages.

MALCOLM, aux soldats.

Assez près, maintenant. Jetez bas ces feuillages,  
Et montrez, en soldats, au grand jour vos visages.

Les soldats se dépouillent de leurs branches.

Au vieux Siward.

Mon vaillant oncle, à vous l'honneur de diriger :  
Pour Macduff et pour moi, mettez-nous au danger.  
Nous laissons en vos mains le sort de la bataille.

LE VIEUX SIWARD.

Macbeth veut résister. Voyons s'il est de taille.

MACDUFF.

Sonnez, clairons, hérauts de carnage et de sang !

A Malcolm.

Notre place à tous deux, prince, est au premier rang.

Ils sortent en brandissant leurs armes.

## SCÈNE VII

Une autre partie de la plaine, au-devant de Dunsinane.

Entre MACBETH, l'épée à la main.

MACBETH, haletant.

Je ne peux fuir, traqué, cerné dans cette plaine,  
Comme un ours qu'au poteau le bateleur enchaîne :  
Faudra-t-il donc qu'ici je meure en forcené ?  
Non ! non ! Elles ont dit que nul homme, étant né  
De la femme, pour moi ne saurait être à craindre.

Entre le jeune Siward.

LE JEUNE SIWARD.

Ton nom ? Dis-moi ton nom, ou je vais t'y contraindre.

MACBETH.

L'épouvante, à ce nom, enfant ! mordrait ton cœur.

LE JEUNE SIWARD.

Dis-le, quand il serait plus noir que la noirceur  
De l'Enfer !

MACBETH, terrible.

Tu le veux ?... Je suis Macbeth !

LE JEUNE SIWARD.

Le diable

Ne pourrait prononcer de nom plus exécration.

MACBETH.

Ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD, plein d'audace et de mépris.

Non ! mensonge ! Non ! ce fer  
Va prouver que tu mens, et te rendre à l'enfer !

Ils s'attaquent avec rage. Le jeune Siward est tué.

MACBETH, à qui cette victoire facile a rendu toute sa foi  
dans les prédictions des sorcières.

Que pouvait cet enfant, étant né d'une femme ?  
Inoffensive est l'arme et sans tranchant la lame  
Que brandira la main de l'homme contre moi !

Il sort, tête haute, et l'épée menaçante ; Macduff paraît au même moment du côté  
opposé. Il est armé de son épée, et son regard cherche anxieusement de tous côtés.

MACDUFF.

En quel obscur recoin cache-t-il son effroi ?  
Tyran ! montre ta face... Oh ! si l'infâme tombe  
Sans périr de ma main, je sens trop qu'en leur tombe  
Ma femme et mes enfants n'auront point de repos !  
De ces Kernes fuyards qui nous tournent le dos,  
A quoi bon décimer la horde mercenaire ?  
Ton sang, Macbeth, ton sang peut seul me satisfaire ;  
Ou bien, que cette épée, inutile en ma main,  
Retourne en son fourreau, vierge de sang humain !

On entend gronder les bruits de la bataille.

Mais qu'entends-je ? Des cris ? de croissantes alarmes ?  
C'est là qu'il doit combattre... A ce cliquetis d'armes  
Je sens l'effort suprême... O Dieu vengeur ! mets-nous  
Tous les deux face à face et sois juge des coups !

Il sort dans la direction du bruit. Entrent Siward et Malcolm. Ils viennent de  
directions opposées.

LE VIEUX SIWARD, joyeux.

Accourez, Monseigneur. Notre victoire avance.  
 Dunsinane est à nous presque sans résistance :  
 Les soldats du tyran ont fui de tous côtés.  
 Vos thanes se sont, prince, en vrais preux comportés.  
 Quel feu vous animait en marchant à leur tête!  
 L'usurpateur comprend que sa perte est complète.

MALCOLM.

Des jours que j'ai vécu ce jour est le plus beau.

LE VIEUX SIWARD.

En vainqueurs maintenant entrons dans le château.

*Ils sortent.*

*Reentre Macbeth, chancelant, son armure bossuée. Il tient son épée sanglante à la main. Le désespoir est peint sur ses traits. Il appuie sur terre le pommeau de son épée, et va comme pour s'en percer le sein. Puis redressant la tête avec rage.*

MACBETH.

Quoi ! me frapper moi-même !... Ah ! la rare équipée,  
 De finir en Romain qui meurt sur son épée.  
 Non ! le sang des Anglais est plus doux pour ce fer !...

*Au moment où il va de nouveau s'élaner au combat, Macduff paraît devant lui.*

MACDUFF, avec un cri de triomphe.

C'est lui !... Défends-toi, chien échappé de l'enfer !

MACBETH, reculant, frappé d'épouvante.

Je voulais t'éviter... Va-t'en ! Sors de ma vue !  
 Du sang des tiens mon âme est déjà trop repue...

MACDUFF.

Exécrable bourreau ! Moi, je réponds : merci

Au destin qui nous met front contre front ici.

MACBETH, avec dédain.

Tu pourrais balafre plutôt l'air impalpable  
Que toucher à mon corps. Je suis invulnérable !  
Ma vie est sous un charme ! A nul il n'est donné  
De la pouvoir trancher, qui d'une femme est né !

MACDUFF.

Ton charme n'est que leurre, et ton espoir, chimère !  
Apprends qu'avant le terme et du sein de ma mère  
Qui n'était qu'un cadavre, on m'arracha vivant !

MACBETH, atterré.

Je n'avais plus que lui, cet espoir décevant...  
Maudit sois-tu qui viens par un mot le détruire !  
Oh ! ces démons trompeurs, acharnés à me nuire !  
Tout se dévoile enfin ; leurs mots à double sens  
Précipitaient ma perte en abusant mes sens...

*Abaissant son épée devant Macduff.*

Je ne me battrais pas avec toi !

MACDUFF.

Rends-toi, lâche !  
Et pour ton châtement viens donc que je t'attache  
Comme une bête fauve à quelque vil poteau,  
Où le peuple lira, peint sur un écriteau :  
« C'est ici le tyran ! »

MACBETH, relevant son épée avec rage.

Me rendre, moi ! me rendre !  
Quoi ! pour baiser les pieds de Malcolm ? Pour entendre

Tout un peuple ameuté hurler ses aboiments ?  
 Tu railles!... Que Birnam grimpe aux escarpements  
 De Dunsinane, ou bien qu'un horrible prodige  
 T'ait vu naître, qu'importe, oui, qu'importe, te dis-je!  
 Je te crache au visage et je me ris du sort!  
 Ce glaive est le rempart que j'oppose à la mort!  
 Allons, frappe, Macduff! Il faut venger ta race,  
 Et damné soit celui qui des deux crira : Grâce!

*Ils s'attaquent avec fureur, et disparaissent en combattant dans les coulisses. Entrent, au son d'une musique guerrière, Malcolm, le vieux Siward, Rosse, Lenox, Angus, Caithness, Menteth, officiers, soldats, etc. Le corps du jeune Siward est resté étendu dans un coin de la scène.*

MALCOLM, tristement.

De chers amis, hélas! manquent autour de moi.

LE VIEUX SIWARD.

De la guerre c'est là l'inexorable loi.  
 Pour le grand but atteint nos pertes sont légères.

MALCOLM.

Puis-je ne pas songer à deux têtes si chères,  
 Votre fils et Macduff!

*Rosse s'est approché du cadavre du jeune Siward, et l'a reconnu.*

ROSSE, avec un cri.

Grand Dieu!

*Douloureusement au vieux Siward.*

Ce fils, mylord<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Au début de la scène (la VII<sup>e</sup> de l'acte), le jeune Siward tombe sur le théâtre, frappé mortellement par Macbeth. Aucune indication de scène ne porte que son corps soit enlevé : cependant, à cette interro-



A payé le tribut du soldat ! Il est mort !  
Si jeune encore, à peine à l'âge où l'on est homme,  
Il a montré, semblable aux héros qu'on renomme,  
Comment on doit mourir dans un poste d'honneur.

LE VIEUX SIWARD, pâle, mais impassible.

Mon fils est mort ?

ROSSE.

Hélas ! puisse votre douleur  
Ne pas se mesurer à son noble mérite ;  
Sans quoi cette douleur n'aurait pas de limite.

LE VIEUX SIWARD, stoïquement.

Ses blessures, voyez, les a-t-il par devant ?

ROSSE, se penchant sur le corps du jeune Siward.

Oh ! toutes !

LE VIEUX SIWARD, solennellement.

Le Seigneur a béni mon enfant !

Oui ! j'aurais eu de fils une race nombreuse,  
Qu'à tous j'aurais voulu cette fin glorieuse  
Du magnanime enfant qui dort là.

gation du vieux Siward : « Mon fils est mort ? », Shakespeare fait répondre à Rosse : « Hélas ! son corps a été emporté du champ de bataille. » Par la simple suppression de cette phrase, qui est, en contradiction, du reste, avec ce qui vient de se passer, nous laissons le vieux Siward en face du cadavre de son fils, et il nous semble que le mâle stoïcisme du soldat et la résignation du chrétien, tels qu'ils éclatent dans ses paroles, s'élèvent ainsi à un degré de sublimité de plus.

Sa valeur,  
Sa jeunesse et son rang voulaient un sort meilleur.

## LE VIEUX SIWARD.

Quelle vie eût valu sa mort pour sa mémoire ?  
Il fit ce qu'il devait ! ce sera là sa gloire...  
Ciel ! Macduff et Macbeth ! Prince, regardez-les !

*Rentre Macbeth, mortellement blessé et serré de près par Macduff. A la vue de Malcolm, il s'arrête chancelant, éperdu. Puis, soulevant péniblement son épée, il fait un geste de vaine menace, s'avance<sup>1</sup>, en trébuchant, de quelques pas, et tombe mort aux pieds de Malcolm.*

MACDUFF, s'agenouillant devant Malcolm.

Salut, fils de Duncan ! Salut, roi ! seul tu l'es !  
Tu vois l'usurpateur couché dans la poussière ;  
L'Écosse en ses transports t'acclame tout entière !

*Se relevant, et s'adressant aux thanes groupés autour de Malcolm.*

Ce vieux cri de nos cœurs, cri d'amour et de foi,  
Poussons-le tous ici, thanes : Vive le roi !

## TOUS.

Vive le roi !

*Les épées brillent, les étendards sont déployés, et les tambours battent aux champs.*

MALCOLM, très-ému, mais avec une noblesse royale.

Ma vie aura pour chère étude  
De prouver dignement à tous ma gratitude.  
Nobles comtes d'Écosse ! — Oui, ce titre nouveau

<sup>1</sup> Ce jeu de scène est celui adopté et universellement mis en pratique sur le théâtre anglais. Mais le texte de Shakespeare porte : « Rentre Macduff, tenant à la main la tête de Macbeth. »

Est le vôtre, — des rois en ceignant le bandeau  
Je jure d'accomplir ce que, roi, je dois faire  
Pour rendre à la patrie un repos nécessaire.  
Raffermer cet État sur sa base ébranlé ;  
Consoler l'orphelin, rappeler l'exilé ;  
Fonder vos libres droits où fut la tyrannie ;  
Du bourreau qui gît là, de sa compagne impie,  
— On dit qu'elle n'est plus, cette femme de sang ! —  
Punir les affidés, sans égard à leur rang ;  
Tels sont mes grands devoirs. Daigne la Providence,  
Pour les mener à bien, éclairer ma prudence !  
Et fort de votre amour, de votre dévouement,  
Je vous convie à Scone à mon couronnement.

La toile tombe.



# HAMLET

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES



A MON AMI

M. CHARLES POULAIN

DE COMPIÈGNE (OISE).





## PERSONNAGES

---

**LE SPECTRE** du feu roi Hamlet.

**CLAUDIUS**, roi de Danemark, frère et successeur du roi Hamlet.

**HAMLET**, fils du roi Hamlet, neveu de Claudius.

**POLONIUS**, grand chambellan à la cour.

**HORATIO**, condisciple et ami d'Hamlet.

**LAERTE**, fils de Polonius.

**FORTIMBRAS**, prince de Norwége.

**ROSENCRANTZ,**  
**GUILDENSTERN,** } camarades d'université d'Hamlet.

**VOLTIMAND,**  
**CORNÉLIUS,** } courtisans.  
**OSRIC,**

**MARCELLUS,**  
**BERNARDO,** } officiers.

**FRANCISCO**, sous-officier.

**REYNALDO**, vieux serviteur de confiance de Polonius.

**PREMIER COMÉDIEN.**

**UN CAPITAINE** attaché au service de Fortimbras.

**LE CAPITAINE DES GARDES DE CLAUDIUS.**

**UN MATELOT.**

**PREMIER FOSSOYEUR.**

**DEUXIÈME FOSSOYEUR.**

**UN PRÊTRE.**

**UN SEIGNEUR.**

**L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.**

**GERTRUDE**, reine de Danemark, femme de Claudius, précédemment femme du roi Hamlet, mère d'Hamlet.

**OPHÉLIE, fille de Polonius.**

**SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, ACTEURS, MES-  
SAGERS, PEUPLE, GENS DE SUITE.**

---

## **PERSONNAGES**

**DE LA PIÈCE JOUÉE DEVANT LE ROI, AU TROISIÈME ACTE.**

**LE ROI DE LA PIÈCE.**

**LA REINE DE LA PIÈCE.**

**LUCIANUS, neveu du roi.**

**La scène a lieu en Danemark.**

**L'action se passe au commencement du onzième siècle.**

# HAMLET

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une vaste esplanade au-devant du château royal d'Elseneur, dominant la mer. Il est nuit. Francisco, en faction, se promène au fond.

Entre BERNARDO.

BERNARDO, appelant.

Qui va là ?

FRANCISCO, présentant sa pertuisane.

Halte ! A vous de parler, non à moi :

Faites-vous reconnaître.

BERNARDO.

Au fait : Vive le roi !

FRANCISCO.

Bernardo ?

BERNARDO.

C'est lui-même.

HAMLET.

FRANCISCO.

Exactement à l'heure.

BERNARDO.

Minuit. Tu peux partir, Francisco : je demeure  
Jusqu'au jour.

FRANCISCO.

Vous venez fort à propos ; merci.  
Il fait un rude froid : j'étais déjà transi.

BERNARDO.

Ta faction n'a rien présenté d'insolite ?

FRANCISCO.

Rien. Pas une souris dehors.

BERNARDO.

C'est bien. Pars vite.

Si tu vois Marcellus, dis-lui de se hâter  
Avec Horatio. Tous deux doivent monter  
Cette garde avec moi.

*Il se dirige vers le fond, regardant avec anxiété autour de lui.  
Entrent Horatio et Marcellus, arrivant du côté opposé de l'esplanade.*

FRANCISCO.

Les voilà, je parie.

N'avancez point. Qui vive ?

HORATIO.

Amis de la patrie !

MARCELLUS.

Hommes liges du roi!

FRANCISCO.

Passez, messieurs ; bonsoir.

MARCELLUS.

Qui vous a relevé ?

FRANCISCO, désignant Bernardo à l'autre bout de l'esplanade.

C'est, vous pouvez le voir,  
Bernardo. Bonne nuit !

Francisco sort.

MARCELLUS, appelant.

Bernardo !

BERNARDO, s'avançant.

Qui m'appelle ?

Horatio, c'est toi ?

HORATIO.

La question est belle :  
Oui, parbleu !

BERNARDO, allant vivement à eux.

Marcellus ! Horatio ! Tous deux !  
C'est à merveille.

MARCELLUS, d'un ton un peu troublé.

Eh bien !... notre esprit ténébreux  
A-t-il paru ce soir ?

BERNARDO.

Pas encore.

MARCELLUS , à Bernardo.

« Chimère , »

M'a dit Horatio : « vision mensongère ;  
 « En un mot, pur effet d'imagination !... »  
 Tu le sais , cependant , cette apparition  
 A mes yeux , commé aux tiens , par deux fois s'est montrée :  
 J'amène donc notre homme et , pendant la durée  
 De notre garde ici , par lui-même il verra ,  
 Je l'espère , et , s'il l'ose... au spectre il parlera.

HORATIO.

Bah ! votre revenant n'est pas près de paraître.

BERNARDO , piqué.

Un moment assieds-toi. Veuille écouter ; peut-être  
 Par ce nouveau récit t'avoûras-tu vaincu :  
 J'ai hâte que tu sois , comme nous , convaincu.

HORATIO , gaiement.

Très-volontiers. J'attends ce que tu vas nous dire.

Il<sup>s</sup> prennent place tous trois sur un banc.

BERNARDO , indiquant du doigt un point du ciel.

Alors que cette étoile , occupée à décrire  
 Son cours du pôle à l'est , brillait au firmament...  
 C'était la nuit passée... Ainsi qu'en ce moment ,  
 Marcellus et moi-même — il était près d'une heure...

MARCELLUS , se levant avec effroi.

Tais-toi ! Qu'avais-je dit ? Regardez ! Que je meure  
 Si ce n'est lui qui vient !

Entre le spectre. Bernardo et Horatio se sont aussi levés

BERNARDO, avec terreur.

N'est-ce pas là le roi?

MARCELLUS, à Horatio.

Parle-lui, tu le peux, un lettré tel que toi!

BERNARDO.

Vois donc, Horatio; vois combien il ressemble  
Au feu roi!

HORATIO, au comble de la stupeur.

C'est au point que tout mon être en tremble.

BERNARDO.

Il attend qu'on lui parle.

MARCELLUS, à Horatio.

A toi de lui parler;

A toi!

HORATIO, au spectre, avec noblesse, après avoir dompté sa première émotion.

Qui donc es-tu, pour oser rappeler  
De notre grand Hamlet la majesté royale?  
Choisissant de la nuit cette heure sépulcrale,  
Pourquoi, sous ces traits fiers, du Danemark chéris,  
Viens-tu te présenter devant nos yeux surpris?  
Au nom du Dieu vivant, réponds-moi, je t'adjure!

*Le spectre s'éloigne muet et hautain.*

MARCELLUS.

Ta parole le blesse à l'égal d'une injure.

BERNARDO.

Il s'en va dédaigneux.

HORATIO, avec menace, au spectre.

T'est-il donc interdit

De parler?

*Le spectre disparaît.*

MARCELLUS.

Disparu ! Sans nous avoir rien dit.

BERNARDO, railleur.

Eh bien ! Horatio, que penser de la chose ?  
L'imagination est-elle seule en cause ?  
Te voilà devenu tout pâle et tout tremblant,

HORATIO.

On le serait à moins : le fait est accablant,  
Et mes yeux, malgré moi, confessent l'évidence.

MARCELLUS.

N'es-tu pas atterré de cette ressemblance ?

HORATIO.

A perdre la raison. J'ai reconnu le roi,  
Comme à tes traits, mon cher, je te reconnais, toi :  
C'est son auguste aspect, sa royale tournure ;  
La Norwége a senti le poids de cette armure ;  
Cet œil, de ses éclairs, frappa le Polonais  
S'enfuyant sur la glace au fond de ses marais...  
C'est étrange !

MARCELLUS.

Déjà, dans la nuit glaciale,  
Deux fois nous avons vu sa forme martiale.



HORATIO, *gravement.*

Qu'en augurer? Que dire? Où donc est le lien  
Entre cette ombre et nous? Je ne discerne rien.  
Un malheur plane-t-il sur la chose publique?

MARCELLUS.

Qui sait? Rasseyons-nous.

*Ils reprennent place sur le banc.*

A ce propos, explique

Et dis-nous, si tu peux, d'où vient l'empressement  
Que l'on met à poursuivre un si vaste armement?  
Pourquoi sur nos remparts ces gardes assidues  
Et ces bouches de bronze à la hâte fondues?  
Pourquoi, dans tous nos ports convertis en chantiers,  
Ne voit-on que calfats, marins et charpentiers?  
Le jour n'a plus de nuit, la semaine de fête :  
C'est un travail fiévreux qui jamais ne s'arrête...  
Saurais-tu par hasard où tendent ces apprêts?  
A quels événements il faut nous tenir prêts?

HORATIO.

Voici quel est, je crois, le bruit le plus plausible.  
Celui dont nous venons de voir l'ombre irascible,  
Notre ancien roi reçut, on le sait, un défi  
D'un fat présomptueux et d'orgueil tout bouffi :  
J'ai nommé Fortimbras de Norwége. Or, j'atteste  
Que notre Hamlet avait bras vaillant et main preste :  
Il tua l'insolent, qui de ce coup perdit  
Avec sa vie encore un royaume en dédit.  
En effet, un contrat paraphé de justice

Et qui fut par héraut publié dans la lice,  
Portait expressément que, vaincu, Fortimbras  
Au roi de Danemark transmettait ses États ;  
Que, vainqueur au contraire, il aurait en partage  
Un fief du sol danois égal à tout son gage.  
Après sa mort, Hamlet, en vertu du traité,  
Fit main basse aussitôt sur la principauté ;  
Et là semblait devoir prendre fin une histoire  
Dont le pays entier a gardé la mémoire,  
Quand notre droit s'est vu tout à coup contesté.  
Le jeune Fortimbras, ainsi déshérité,  
Et dont facilement on devine la rage,  
Prétendrait, en effet, ressaisir l'héritage  
Bien perdu par son père et par nous détenu.  
Dans sa bouillante audace, on le dit parvenu  
A rassembler un corps de hardis mercenaires,  
Bandits sans feu ni lieu, déterminés sicaires,  
Dignes exécuteurs de plans désespérés.  
Comme il est bon qu'à tout nous soyons préparés,  
C'est là, je le crois bien, la cause initiale  
Du vaste accroissement de forces qu'on signale,  
De ces remparts armés, de ces gardes de nuit,  
De ces apprêts enfin poussés à si grand bruit.

BERNARDO.

C'est cela ; plus de doute. Oui, la guerre est prochaine,  
Et ce conflit — son œuvre — est ce qui nous ramène  
Cette figure armée, altière du vieux roi.

HORATIO.

Ces faits surnaturels ont d'un mortel effroi

Dans tous les temps tenu l'âme humaine assiégée.  
 Quand la splendeur de Rome était à l'apogée,  
 Et que Jules César, du sommet du pouvoir,  
 Dans le gouffre entr'ouvert sous ses pieds allait choir,  
 Sans soupçonner la main qui creusait cet abîme,  
 Des prodiges fameux devancèrent le crime :  
 On vit de nombreux morts se lever des tombeaux  
 Et, de leurs blancs linceuls agitant les lambeaux,  
 De funèbres clameurs emplir Rome effarée.  
 Au même instant parut, dans l'espace égarée,  
 Une comète, rouge et de flamme et de sang ;  
 Le soleil dans les cieux se montra terne et blanc ;  
 Une éclipse soudaine enveloppa la lune,  
 Qui cessa de régler l'empire de Neptune :  
 On eût dit qu'on touchait au jour du Jugement !  
 Ces signes précurseurs d'un bouleversement,  
 Ces avis surhumains, qui sont impénétrables  
 Et servent de prologue aux crises redoutables,  
 Serions-nous appelés à les connaître aussi ?

*Il se lève avec effroi à la vue du spectre qui vient de reparaitre.*

Juste ciel ! il revient ! oui, tenez, le voici !...  
 Dût-il me foudroyer, je l'arrête au passage.

*Marchant résolûment au spectre et l'apostrophant.*

Arrière, illusion ! ou daigne faire usage  
 De ta voix ! Que faut-il ? Une bonne action  
 Pour nous sauver tous deux de la damnation ?  
 Dis-la !... Va-t-il surgir une crise fatale,  
 Quelque calamité proche et nationale,  
 Mais que, connue à temps, on pourrait prévenir ?

Oh ! parle !... Ou , si la terre a tort de détenir  
 Quelque trésor caché par toi durant ta vie  
 Et dont tu fais encore à ce point ton envie ,  
 Que rien ne charme plus désormais ton regard  
 Que de le retrouver où tu l'as mis à part ,  
 Dis-le ! Mais reste , et parle !

*On entend chanter le coq. Le spectre a tressailli et se met lentement à se retirer.*

Amis ! il nous échappe...

Retiens-le , Marcellus !

MARCELLUS.

Veux-tu que je le frappe  
 De ma pertuisane ?

HORATIO.

Oui ! s'il ne veut s'arrêter.

BERNARDO.

Il est là !

HORATIO.

Non ! ici !

*Le spectre s'évanouit.*

MARCELLUS.

Plus rien !... Ah ! c'est tenter  
 Une entreprise impie. Il est invulnérable  
 Comme l'air. Et d'ailleurs , n'est-il pas misérable  
 D'oser lever la main sur tant de majesté ?

BERNARDO.

Il eût parlé , je crois , si le coq n'eût chanté !

HORATIO.

Cette sommation soudaine et redoutable  
 A semblé l'entraîner comme un être coupable.  
 Le coq est le clairon qui sonne le matin :  
 Son chant, sonore et pur comme un timbre argenté,  
 Chasse le dieu du jour de sa couche océane ;  
 A ce signal, — qu'il erre au sein des flots, qu'il plane  
 Dans les airs, ou qu'il soit sur terre ou dans le feu, —  
 Tout esprit voyageur rentre au sinistre lieu.  
 Nous venons d'en avoir une preuve sensible.

MARCELLUS.

Le premier chant du coq, oui, l'a fait invisible.  
 Je comprends maintenant qu'aux approches du jour  
 Où naquit le Sauveur, Dieu de grâce et d'amour,  
 On dise que l'oiseau de l'aube veille et chante  
 Toute la nuit. Alors, aucun esprit ne hante  
 Notre terre vouée à la perdition  
 Et que le Christ sauva par la rédemption :  
 Les étoiles n'ont plus d'influences malsaines ;  
 De célestes parfums baignent les nuits sereines ;  
 La paix règne ; tout dort d'un sommeil innocent ;  
 Lutin, sorcière, fée et démon menaçant  
 Ont soudain disparu de la terre bénie.

HORATIO.

On le dit ; et, ma foi, bien osé qui le nie !...

Montrant l'horizon

Amis ! voyez blanchir ce pic à l'orient  
 Où l'aube, au manteau gris, déjà marche en riant,

Les pieds dans la rosée. Il est jour. Notre garde  
 Est terminée, et rien ici ne nous retarde ;  
 Mais ce prodige, auquel nous venons d'assister,  
 Ne le devons-nous pas, dites-moi, raconter  
 A notre cher Hamlet ? C'est mon avis. Peut-être  
 L'ombre, pour nous muette et prompte à disparaître,  
 Voudra-t-elle à son fils s'ouvrir plus librement :  
 Il faut donc l'informer de cet événement.

MARCELLUS.

Oui, courons l'avertir : cette heure matinale  
 Trouve toujours debout Son Altesse Royale.

Ils sortent.

## SCÈNE II

La salle des États, au château royal d'Elseueur.

Entrent LE ROI, LA REINE, HAMLET en grand deuil,  
 POLONIUS, LAERTE, VOLTIMAND, CORNÉLIUS,  
 SEIGNEURS ET DAMES DE LA SUITE.

LE ROI, s'adressant à toute l'assistance.

Bien que le souvenir de notre frère aimé  
 Doive vivre à jamais par l'amour ranimé  
 Et remplir notre cœur, qui voue à sa mémoire  
 Un culte impérissable autant que l'est sa gloire ;  
 Bien que de notre front ne puisse s'effacer  
 La marque d'un chagrin qui ne saurait passer,  
 La raison, cependant, combattant la nature,  
 Impose à nos regrets une juste mesure :

Elle veut qu'à côté de ce deuil fraternel  
Nous sachions du devoir entendre aussi l'appel.

*Prenant la reine par la main et la présentant à toute la cour.*

Celle qui nous fut sœur, aujourd'hui notre reine,  
Reprend ici pour tous ses droits de souveraine.  
Associée au sort de ce puissant État,  
Elle sera du trône et la grâce et l'éclat.  
Mais nous avons le cœur à la fois plein et vide :  
Si la lèvre sourit, la paupière est humide,  
Car le chant nuptial succède aux chants de deuil,  
Et les fleurs de l'autel cachent mal un cercueil.  
Du grand roi, notre frère, en épousant la femme  
Nous avons bien suivi les penchants de notre âme ;  
Mais c'est afin surtout d'obéir à vos vœux,  
Qu'un hymen aussi prompt a couronné nos feux.  
Donc à vous tous, merci ! Notre joie est votre œuvre...  
Un mot sur Fortimbras. Ce jeune fou manœuvre  
Comme s'il se riait de nous et de l'État,  
Et se croit, Hamlet mort, permis tout attentat.  
Son orgueil est si grand qu'il touche à la démence :  
Aujourd'hui plus de borne à sa folle arrogance ;  
Formant nous ne savons quels rêves insensés,  
Il vient revendiquer en termes courroucés  
Tous ses biens paternels, jurant de les reprendre  
S'il nous trouve obstinés à ne les lui point rendre.  
Nous nous émouvons peu de ces prétentions,  
Mais voici, sur ce point, nos résolutions :

*Montrant un pli cacheté.*

Dans ce message écrit au vieux roi de Norwége,

Oncle de Fortimbras, nous lui montrons le piège  
 Où cet écervelé bientôt l'aura fait choir,  
 Puisque impotent, au lit, le roi peut ne pas voir  
 Jusqu'où de l'imprudent ont tendu les menées ;  
 Mais nous disons aussi qu'il faut que, refrénées,  
 Ces provocations, dont nous nous sentons las,  
 Prennent fin sur-le-champ, si du moins il fait cas  
 De sa sécurité gravement compromise.  
 En vos fidèles mains cette lettre est remise,  
 Brave Cornélius et digne Voltimand !  
 Vous savez vos devoirs : que votre dévouement,  
 Joignant pour nous servir la force à la prudence,  
 Les accomplisse !

*Remettant la lettre aux mains de Voltimand.*

Allez et faites diligence.

CORNÉLIUS ET VOLTIMAND.

Vous serez obéi, Sire.

LE ROI, les congédiant de la main.

Adieu de tout cœur.

*Cornélius et Voltimand sortent.*

*Se tournant vers Laerte.*

Et maintenant, Laerte, à nous deux, voyageur.  
 Vous nous avez tantôt parlé d'une requête :  
 Quelle est-elle ? Toujours notre amitié fut prête  
 A complaire à vos vœux, même à les devancer ;  
 Énoncez le désir qu'il nous faut exaucer :  
 Moins sûrement la tête au cœur est asservie,  
 Moins promptement la bouche est par la main servie,



Que vous ne nous verrez dans tous les temps jaloux  
D'honorer votre père et de l'aimer en vous.

LAERTE.

Mon humble prière est qu'en sa condescendance  
Le roi daigne signer mon départ pour la France.  
J'ai dû, par respect, Sire, et dans mon dévouement,  
Vous porter mon hommage à votre avènement :  
Ce devoir accompli, comblez mon vœu suprême  
En souffrant mon retour au beau pays que j'aime.

LE ROI.

Dis-nous, Polonius, sur ce point ton avis.

POLONIUS.

A quoi bon ? Mes conseils ne seraient point suivis.  
Ses importunités lassent ma résistance :  
Autorisez-le, Sire, à retourner en France.

LE ROI.

Laerte, qu'il soit fait au gré de vos désirs :  
Vous êtes libre. Allez retrouver vos plaisirs.

A Hamlet.

Cher Hamlet ! doux cousin, mon fils ! de préférence...

HAMLET, à part, avec amertume.

Un peu plus que cousin, mais moins que fils, je pense.

LE ROI.

Pourquoi porter au front un nuage pareil ?

HAMLET, regardant railleusement autour de lui.

Vous n'y pensez pas, Sire, il est en plein soleil !

LA REINE, avec douceur, en montrant les vêtements de deuil d'Hamlet.

Va quitter, cher Hamlet, ces vêtements funèbres :  
 Montre un visage au roi moins voilé de ténèbres,  
 Et cesse de chercher, le regard abaissé,  
 La trace du chemin où ton père a passé.  
 La nature a ses lois. Toute vie est mortelle  
 Et retombe à son tour dans la nuit éternelle.

HAMLET, glacial et avec intention.

Oui, madame, il est vrai, la nature a ses lois.

LA REINE.

En quoi te paraît-elle injuste cette fois ?

HAMLET, avec feu.

Me paraître ? Elle l'est, et je le dis, madame,  
 Tant les déguisements répugnent à mon âme.  
 Croyez-le, ce n'est point la couleur du manteau,  
 Ni d'un deuil affiché le vulgaire oripeau,  
 Ni les soupirs bruyants, ni le pâle visage  
 Où des ruisseaux de pleurs ont marqué leur passage,  
 Ni d'un chagrin nouveau l'ardente explosion,  
 Qui prouvent clairement la désolation :  
 A ces efforts chacun peut aisément atteindre ;  
 Mais moi ! ce que je souffre, oh ! qui pourrait le feindre ?...  
 Le reste est le harnais banal de la douleur.

LE ROI.

Vous rendez bien touchant, Hamlet, votre malheur.  
 Autant pleurer un père, autant aimer sa gloire

Honore votre cœur non moins que sa mémoire :  
Mais, ne l'oubliez pas, votre père eut un jour  
Le chagrin de voir prendre un père à son amour ;  
Ce père avait aussi — c'est une loi fatale —  
A son heure éprouvé la douleur filiale :  
C'est pourquoi Dieu défend que le deuil paternel,  
Pour l'enfant qui survit, soit un deuil éternel.  
Vouer obstinément son âme à la souffrance,  
C'est se montrer ingrat envers la Providence,  
N'être homme qu'à demi, n'avoir ni fermeté,  
Ni résignation, ni saine piété,  
Ne faire preuve enfin que d'une intelligence  
Dont, par ce fait, on peut mesurer l'indigence.  
Voir mourir ceux qu'on aime est pour l'humanité  
Un devoir établi par la Divinité :  
Pourquoi donc se montrer rebelle en son langage,  
Quand nous vient la leçon que tous ont en partage ?  
C'est offenser le Ciel aussi bien que le mort ;  
C'est nier la nature, incriminer le sort,  
Et blesser le bon sens qui tous les jours nous crie  
Que la tombe est le but où nous conduit la vie.  
Sachez donc, cher Hamlet, dompter votre douleur ;  
Voyez un père en nous. Aucun père en son cœur,  
Nous osons l'affirmer à la face du monde,  
N'eut jamais pour un fils tendresse plus profonde.  
Vous désirez rentrer à l'université  
De Wittemberg, dit-on ? Quelle nécessité ?  
C'est, au contraire, ici qu'il faut que l'on vous voie ;  
Demeurez à la cour pour en être la joie :  
Ne vous dérobez pas à notre amour, mon fils !

LA REINE.

Que les vœux de ta mère aussi soient accomplis !  
Demeure, mon Hamlet, je t'en prie, auprès d'elle.

HAMLET, gravement.

Je ne serai jamais à vos désirs rebelle,  
Ma mère.

LE ROI.

Bien cela. Tendrement répondu.

Aux courtisans.

Au prince désormais veillez qu'il soit rendu  
Le même honneur qu'à nous.

A la reine.

Allons, venez, madame ;

Cette soumission d'Hamlet nous ravit l'âme.  
Au banquet de ce soir buvons à sa santé,  
Et pendant qu'à l'envi son nom sera fêté,  
Les bouches du canon<sup>1</sup>, ce terrestre tonnerre,  
Rediront notre joie au ciel comme à la terre.

Le roi et la reine sortent, suivis de tous les autres personnages. Hamlet seul est demeuré.

HAMLET, seul.

Oh ! si mes chairs pouvaient, pantelantes d'horreur,  
Se dissoudre en poussière ou se fondre en vapeur !  
Si l'Éternel n'avait maudit le suicide !...

<sup>1</sup> Shakespeare commet sciemment ici le même anachronisme que dans *Macbeth*. Dans la tragédie d'*Hamlet*, dont l'action se passe au commencement du onzième siècle, il parlera plus d'une fois du canon, qui ne fut pour la première fois employé dans les guerres de l'Europe qu'en 1338.

O Dieu ! Dieu ! que ce monde est pesant, plat et vide !  
Fi de la vie ! Oh ! fi de ce hideux jardin  
Que l'épine et la ronce envahissent sans fin ,  
Et dont le sol maudit n'ouvre ses flancs arides  
Qu'aux végétations nuisibles et fétides !...  
Deux mois après sa mort ! oui, deux mois seulement,  
Et voir cela !... Deux mois ? Pas même entièrement !...  
Un roi si magnanime ! un roi dont on peut dire  
Que cet autre est à lui ce qu'était un satyre  
Auprès d'Hypérion !... Et quel immense amour  
Pour ma mère ! Il tremblait que le rayon du jour,  
Que l'haleine des vents ne portât quelque atteinte  
A sa beauté... Mais elle ? Ai-je oublié l'étreinte  
Dont l'épouse amoureuse enveloppait l'époux ,  
Quand elle le couvrait de ses baisers jaloux !...  
Et qu'un mois ait suffi pour éteindre sa flamme !  
N'y pensons plus !... Ton nom, fragilité ! c'est femme...  
Un mois ! Le temps d'user les souliers qu'elle avait,  
Quand cette Niobé, tout en larmes, suivait  
Le convoi de mon père ! Est-ce bien elle-même ?...  
Mais la brute en perdant le compagnon qu'elle aime  
Doit plus longtemps gémir !... Unie, oui, sans pudeur,  
A mon oncle ! à celui dont elle était la sœur !  
A ce frère d'Hamlet qui n'est pas plus semblable  
A mon père, que moi je ne suis comparable  
Au héros néméen !... Et le sel de ses pleurs ,  
Ces témoins mensongers de menteuses douleurs,  
N'avait pas eu le temps de rougir sa paupière,  
Qu'elle était mariée ! A cet homme ! Ma mère !...  
O fureur criminelle ! O transports monstrueux ,

Qui l'ont ainsi jetée aux draps incestueux!  
 Le châtiment peut-il longtemps se faire attendre?...  
 Mais brise-toi, mon cœur! Ma langue doit apprendre  
 A se taire...

Entrent Horatio, Bernardo et Marcellus.

HORATIO, s'inclinant.

Agréez nos respects, monseigneur.

HAMLET, distrait.

Je suis charmé, messieurs, de vous voir.

Reconnaissant Horatio.

Mais, d'honneur,  
 C'est bien Horatio, si j'ai bonne mémoire?

HORATIO.

Oui, cher prince, et jaloux qu'il vous plaise de croire  
 Combien de Votre Altesse il est le serviteur.

HAMLET, lui tendant la main.

Non : l'ami ; ce seul titre est brigué par mon cœur.  
 Mon cher Horatio! Mais quelle circonstance,  
 Quel motif a donc pu provoquer votre absence  
 De notre Wittemberg?...

Se tournant vers Marcellus.

Marcellus!...

MARCELLUS.

Monseigneur?

HAMLET, lui donnant la main.

Soyez le bienvenu.

A Horatio, dont il serre de nouveau la main dans ses mains.

J'éprouve un vrai bonheur;  
Mais voyons ce motif?

HORATIO, avec quelque embarras.

Mon Dieu, prince, un caprice  
De vagabond. C'est tout.

HAMLET.

Trêve à cette injustice.  
Quiconque, Horatio, croit vous connaître à fond,  
Craindra de vous donner ce nom de vagabond.  
Un motif, j'en suis sûr, de toute autre importance  
Vous a conduit ici; mais, quel qu'il soit, je pense  
Que nous allons vider à votre heureux retour  
Plus d'un flacon ensemble.

HORATIO, gravement.

Eh bien, oui, sans détour,  
Elseneur ne m'a vu que pour les funérailles  
De votre auguste père.

HAMLET, amèrement.

Oh! pour le coup, tu railles :  
Dis plutôt que ce fut dans le but d'assister  
Aux noces de ma mère.

HORATIO.

Alors, pour m'attrister  
Avec vous, monseigneur, d'un si prompt mariage.

HAMLET, mordant et railleur.

Fi donc! l'économie y vit tant d'avantage!

Le banquet mortuaire où l'on ne mangea point<sup>1</sup>  
Léguera ses mets intacts et réchauffés à point  
Au festin nuptial...

*Avec une explosion de douleur.*

Que n'a-t-on pris ma vie  
Pour que j'eusse ignoré cette union impie,  
Horatio! Que fais-je en ce monde odieux?...  
O mon père! toujours je te vois sous mes yeux!

HORATIO.

Sous vos yeux, monseigneur?

HAMLET, mélancoliquement.

Les yeux de la mémoire.

HORATIO.

Je l'ai vu, j'ai connu ce grand roi dans sa gloire.

HAMLET.

Ce fut un homme auquel, on le peut déclarer,  
Nul autre ne devra jamais se comparer.

HORATIO, hésitant.

Je crois l'avoir revu, prince, ... la nuit dernière.

HAMLET.

Revu! qui?

HORATIO.

Je l'ai dit, le feu roi votre père!

<sup>1</sup> Dans les pays du Nord, il était d'usage immémorial d'offrir un repas à tous ceux qui avaient assisté à un enterrement. Cette pratique est encore en vigueur dans certaines parties de l'Angleterre et de l'Écosse.



HAMLET, éperdu.

Le roi mon père?

HORATIO.

Au nom du ciel, contenez-vous ;  
Soyez fort, il le faut. Nous sommes ici tous  
Pour affirmer un fait à nos yeux hors de doute.

HAMLET.

Au nom du Dieu vivant, parlez, je vous écoute.

HORATIO.

Pendant deux soirs de suite, une heure après minuit,  
Dans le silence morne et désert de la nuit,  
Bernardo, Marcellus étaient en sentinelle,  
Quand soudain une forme austère et solennelle,  
De pied en cap armée, a devant eux paru :  
Un frisson dans leur corps aussitôt a couru :  
Ils voyaient votre père, oui, prince, votre père !  
Majestueux d'aspect, le visage sévère,  
Et tenant à la main son sceptre glorieux,  
Trois fois il a marché lentement sous leurs yeux.  
Haletants et couverts d'une sueur glacée,  
Ils se taisaient encor que l'ombre était passée !...  
Dès qu'ils m'ont confié l'objet de leur terreur,  
Les croyant les jouets de quelque étrange erreur,  
Avec eux j'ai voulu veiller la nuit dernière...  
A l'heure accoutumée, et sous sa forme altière,  
L'ombre encor s'est offerte à nos yeux stupéfaits.  
Je n'en ai pu douter... Elle avait tous ses traits,  
A qui les a connus trop bien reconnaissables :

*Montrant ses mains.*

L'une à l'autre, ces mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET.

Et ceci se passait?

MARCELLUS.

Ici près, monseigneur,  
Sur l'esplanade nord du château d'Elseueur.

HAMLET.

Qui de vous lui parla?

HORATIO.

Moi, prince. Le silence  
Fut sa seule réponse, et cependant, je pense  
Qu'elle allait nous parler, lorsque dans le lointain  
Le chant aigu du coq annonçant le matin  
Vint retentir dans l'air. A ce bruit, l'ombre émue,  
Troublée, en un instant fut hors de notre vue.

HAMLET, *se parlant à lui-même.*

C'est étrange!

HORATIO.

Aussi vrai, monseigneur, que je vis,  
C'était bien votre père, ainsi que je le dis.

HAMLET, *se frappant la poitrine.*

Un ver rongeur est là, messieurs, qui me dévore...  
Serez-vous, cette nuit, tous trois de garde encore?

TOUS.

Oui, tous les trois.

HAMLET, févreux.

Armé, m'avez-vous dit ?

TOUS.

Armé.

HAMLET.

De pied en cap ?

TOUS.

Des pieds à la tête.

HAMLET.

Enfermé,

Ainsi qu'il devait l'être alors dans son armure,  
Il ne vous a pas pu laisser voir sa figure.

HORATIO.

Veillez nous pardonner : de son casque il portait  
La visière levée.

HAMLET, toujours pressant.

Et que vous présentait  
Ce visage ? Un air calme ou farouche ?

HORATIO.

Sévère

Et triste assurément, mais pourtant sans colère.

HAMLET.

Était-il pâle ou rouge ?

HORATIO.

Oh ! bien pâle.

HAMLET.

HAMLET.

Sur vous

Fixait-il son regard ?

HORATIO.

Nous le sentions sur nous.

HAMLET.

Oh ! que n'étais-je là ?

HORATIO.

L'épouvante peut-être

Vous eût tué du coup.

HAMLET.

Je dois le reconnaître,

C'est affreux, c'est affreux !... Quel temps est-il resté ?

HORATIO.

Un temps si fugitif qu'à peine on eût compté

Jusqu'à cent.

BERNARDO ET MARCELLUS.

Plus longtemps, plus longtemps.

HORATIO.

Oh ! non certe,

Lorsque l'ombre, du moins, à mes yeux s'est offerte.

HAMLET, sans écouter.

La barbe grisonnante ?

HORATIO.

Oui, la barbe à fond noir,  
Mais d'argent mélangée et comme on l'a pu voir  
De son vivant.

HAMLET.

C'est bien ! c'est bien ! J'irai l'attendre.  
Oh ! s'il allait venir cette nuit nous surprendre !

HORATIO.

J'oserais l'affirmer..

HAMLET, avec exultation.

S'il se présente à moi  
Sous les traits adorés de mon auguste roi ;  
Si c'est lui !... Je saurai te parler, ô mon père,  
Quand tout l'Enfer béant me dirait de me taire...  
Mais tenez bien ceci soigneusement secret,  
Et gardez envers tous un silence discret.  
Quoi qu'il puisse advenir, ce soir, que votre bouche  
Soit muette à jamais sur tout ce qui me touche.  
A ce prix, pour toujours mon amitié vous suit.  
Adieu. Sur l'esplanade, avant qu'il soit minuit,  
Vous me verrez. Adieu.

TOUS, s'inclinant.

Recevez notre hommage,  
Monseigneur.

HAMLET, avec effusion.

Oh ! de vous il me faut davantage,

Messieurs : votre amitié.

*Les congédiant de la main.*

Dieu vous garde ! A ce soir.

*Horatio, Marcellus et Bernardo sortent.*

Quoi ! l'esprit de mon père armé ! Que vais-je voir ?  
Entendre?... Oh ! je pressens quelque chose d'infâme...  
Que n'est-il déjà nuit !... Mais calme-toi, mon âme !  
Pour qu'au grand jour éclate un forfait, quel qu'il soit,  
Il suffit, je le sais, que Dieu lève le doigt !

*Il sort.*

### SCÈNE III

*Un appartement chez Polonius.*

Entrent LAERTE et OPHÉLIE.

LAERTE.

Je pars, chère Ophélie, emportant l'espérance  
Que chaque esquif d'ici dirigé sur la France  
Me vaudra le bonheur d'une lettre de toi.

OPHÉLIE.

Ton vœu sera comblé, ma tendresse en fait foi.

*LAERTE, avec une gravité affectueuse.*

Hamlet te poursuit-il des mêmes soins frivoles ?  
Ah ! ma sœur, ne crois pas à ses douces paroles :  
Ce n'est qu'un pur caprice, un jeu que son amour,  
Violette entr'ouverte aux premiers feux du jour,  
Fleur hâtive, éphémère, à la frêle corolle,

Dont la fraîcheur se fane et le parfum s'envole  
En une heure... et c'est tout.

OPHÉLIE.

Est-ce bien tout?

LAERTE.

Crois-moi,

Oui, c'est bien tout. Hamlet est soumis à la loi  
Qui veut que de nos corps plus grandit l'édifice,  
Temple où l'âme est l'autel fait pour le sacrifice,  
Plus le devoir s'affirme avec autorité,  
Plus au fond de nos cœurs il veut être écouté :  
Or, qu'il t'aime aujourd'hui d'une affection pure,  
Qu'il pense à ses serments n'être jamais parjure,  
Je l'admets, ayant foi dans son honnêteté;  
Mais héritier d'un trône, a-t-il sa liberté?  
Le choix de sa compagne est-il en sa puissance?  
Non! Esclave avant tout de sa haute naissance,  
Il ne peut ignorer qu'il se doit à l'État,  
Et qu'à son choix il faut, non l'amour, mais l'éclat.  
Donc, s'il te dit qu'il t'aime, ô ma douce Ophélie,  
Songe aussitôt pour toi, pour tous deux, s'il l'oublie,  
Combien peu de le faire il a la faculté,  
Devant à son pays jusqu'à sa volonté.  
Puis considère encor quelle atteinte mortelle  
Subirait ton honneur, si, n'étant point rebelle  
Ni de cœur ni d'oreille à ses serments d'amour,  
Tu venais, imprudente, à le laisser un jour  
Oublier ce qu'il doit à ta chaste nature.

Prends-y garde ; oh ! crois-moi, ma sœur, je t'en conjure,  
 Son amour tôt ou tard deviendrait corrupteur :  
 Sache demeurer pure, en y fermant ton cœur.  
 Une vierge devrait dans sa pudeur native  
 Se troubler et s'enfuir rougissante, craintive,  
 Rien qu'à sentir sur elle un rayon argenté  
 De la lune indiscreète épiant sa beauté :  
 La calomnie, hélas ! de sa dent malfaisante  
 Mord la vierge elle-même en sa fleur innocente,  
 Comme le ver s'attaque aux boutons du printemps,  
 Sans que d'éclorre au jour il leur laisse le temps !  
 C'est, du reste, au matin de la jeunesse en séve  
 Que le vent des désirs sur notre âme se lève :  
 Il n'est, pour conjurer son souffle empoisonneur  
 Que la crainte du mal veillant sur notre honneur ;  
 Que cette crainte alors unie à la prudence,  
 O ma sœur ! à jamais garde ton innocence !

OPHÉLIE, avec ingénuité.

Ces conseils fraternels, ce langage émouvant,  
 J'en veux garder toujours le souvenir vivant :  
 Mais... ne va pas au moins démentir pour toi-même  
 Tes bons enseignements de cette heure suprême,  
 Cher frère, et ne fais point comme un pasteur rusé  
 Qui, nous prêchant du ciel le chemin malaisé,  
 Pour lui, foule en secret, sans nulle conscience,  
 Le sentier plus facile, hélas ! de la licence,  
 Oubliant ses sermons.

LAERTE, souriant.

Sois tranquille sur moi,



Chère enfant.

Voyant venir Polonius.

Mais c'est bien mon père que je voi ?  
J'aurai donc de nouveau ces deux grâces extrêmes :  
Sa bénédiction et ses adieux suprêmes.

Entre Polonius.

POLONIUS, gaiement.

Encore ici, Laerte? A bord, trainard, à bord!  
Le vent gonfle ta voile, et son puissant effort  
L'aura bientôt tendue. Allons, pars : il est l'heure.

Avec plus de gravité.

Ma bénédiction sur ta tête demeure.  
Emporte, en même temps, ces quelques bons avis<sup>1</sup>,  
D'un prix d'autant plus grand qu'ils seront mieux suivis :  
Garde soigneusement pour toi ce que tu penses ;  
En ton esprit toujours pèse les conséquences  
De ta moindre action. Montre-toi familier,  
Sans devenir vulgaire, encore moins grossier.  
Un ami véritable et dont l'épreuve est faite,  
Sois fier de voir en lui ta plus noble conquête ;  
Mais prends soin que ta main touche à peine la main  
D'un compagnon du jour qu'on quitte au lendemain.  
Ne t'embarque à plaisir dans aucune querelle ;  
Mais, contre toute attaque, agis de façon telle

<sup>1</sup> Ces conseils sont la reproduction presque textuelle de ceux adressés par lord Burleigh, ministre de la reine Élisabeth, à son fils Robert Cécil, devenu plus tard comte de Salisbury, dans le livre qu'il écrivit pour lui, intitulé : *Préceptes et conseils pour bien ordonner et diriger sa vie*.

Que l'agresseur en garde un prudent souvenir.  
 Prête l'oreille à tous , sache tout retenir :  
 N'use que sobrement pour toi de la parole.  
 Attentif à saisir le moindre mot qui vole,  
 Retiens tes jugements. Consacre à te vêtir  
 La somme qu'il convient, mais sans jamais mentir  
 A tes moyens réels : une simple élégance  
 Est, au surplus, je crois, de très-bon goût en France,  
 Et distingue d'abord les gens de qualité :  
 Sans la créer, l'habit sied à la dignité.  
 Ne te fais emprunteur ni prêteur : le prêt mine  
 La bourse et l'amitié; l'emprunt, c'est la ruine.  
 Sois enfin scrupuleux et sévère envers toi,  
 Et nul ne se plaindra de ton manque de foi :  
 L'un suit l'autre , aussi vrai qu'au jour la nuit succède.  
 Accepte ces conseils; ils te seront en aide  
 Et peuvent dans la vie assurer ton bonheur.  
 Sur ce, mon fils, adieu.

Il embrasse Laerte.

LAERTE, s'inclinant.

Mon père, monseigneur,  
 Je prends très-humblement congé de vous.

POLONIUS, le congédiant.

Marée

Et vent n'attendent point. Adieu.

LAERTE, à Ophélie.

Chère adorée,  
 De ce que je t'ai dit garde le souvenir.

OPHÉLIE.

J'ai tout mis dans mon cœur : pour l'y mieux retenir,  
Emportes-en la clef.

LAERTE.

Adieu, mon Ophélie!

*Laerte presse une dernière fois sa sœur dans ses bras, et après s'être incliné  
avec respect devant son père, il sort.*

POLONIUS.

Que vous disait-il donc, ma fille, je vous prie?

OPHÉLIE.

Mon père, il me parlait d'Hamlet.

POLONIUS.

Ah! oui, vraiment?

Il n'en pouvait parler plus opportunément.  
Je demande, à mon tour, quels sont ces tête-à-tête  
Auxquels, dit-on, ma fille imprudemment se prête,  
Sans songer que, mêlée à ce jeu suborneur,  
Elle offense à la fois et son père et l'honneur?  
J'ai le droit d'exiger que vous soyez sincère :  
Dites-moi tout, ma fille.

OPHÉLIE.

Il est très-vrai, mon père,  
Qu'Hamlet me dit qu'il m'aime et m'a donné son cœur.

POLONIUS, railleur.

Il proclame à ce point ton ascendant vainqueur!...  
Pauvre fille, à qui manque encor l'expérience,

Sais-tu de ses serments ce que la raison pense ?

OPHÉLIE.

J'ignore, monseigneur, ce qu'elle en peut penser :  
J'ai tout dit et n'ai rien de plus à confesser.

POLONIUS.

Que ce soit donc à moi, ma fille, à vous l'apprendre :  
Vous n'êtes qu'une enfant. Il ne fallait pas prendre  
Pour or pur des propos d'un si douteux aloi ;  
Estimez-vous plus haut, et sachez, comme moi,  
Réduire à sa valeur un déloyal manège.

OPHÉLIE.

Je ne pouvais, mon père, appréhender un piège  
Sous un amour empreint d'un si touchant respect.

POLONIUS.

C'est qu'en tout vous voyez, non le fond, mais l'aspect.

OPHÉLIE.

Il proteste pourtant d'être à jamais fidèle  
A ce qu'il m'a juré.

POLONIUS.

Ce ne sont là, ma belle,  
Qu'engins grossiers tendus à ta crédulité !  
Qui ne sait, au surplus, la libéralité  
Avec laquelle, hélas ! une langue prodigue  
Les serments, quand le sang a rompu toute digue  
Et du cœur au cerveau s'élançe en flots bouillants ?  
Ou qui ne sait encor que les feux trop brillants,

Dépourvus de chaleur, n'ont qu'un éclat factice  
 Tout semblable à celui de ces jets d'artifice  
 Qu'on voit luire et s'éteindre en un même moment?  
 La flamme, pour durer, doit brûler autrement.  
 Je vous rappelle donc, ma fille, à la prudence :  
 Prodiguez beaucoup moins votre chaste présence,  
 Et surtout évitez tout secret entretien.  
 Hamlet, je vous le dis ici pour votre bien,  
 En jeune homme croit tout permis à la jeunesse :  
 Son amour n'est pour lui qu'une aimable faiblesse ;  
 Ses serments, loin qu'ils soient des garants de son cœur,  
 Ne visent qu'au succès d'une coupable ardeur :  
 Mensonges, en un mot, que toutes ses promesses !  
 Ma fille, voici donc mes volontés expresses :  
 Éloignez-vous d'Hamlet ; au nom de votre honneur,  
 Ne songez plus à lui.

OPHÉLIE, s'inclinant.

J'essairai, monseigneur.

Il s sortent.

## SCÈNE IV

Sur l'esplanade. Même décor qu'à la scène I. Il est nuit.

Entrent HAMLET, HORATIO, MARCELLUS.

HAMLET.

L'air est rude ce soir : il fait un froid intense.

HORATIO.

Le vent glacé du nord souffle avec violence.

HAMLET.

HAMLET.

Quelle heure dites-vous?

HORATIO.

Près de minuit, je crois.

MARCELLUS.

Oh! minuit est sonné.

HORATIO.

S'il revient cette fois,  
Le moment est donc proche où l'esprit va paraître.

*On entend des fanfares de trompettes et une décharge d'artillerie.*

Prince, quel est ce bruit? Vous le savez peut-être?

HAMLET, avec amertume.

Le roi boit et boira pendant toute la nuit,  
Au milieu des chansons, des rires et du bruit;  
Et tandis qu'à longs flots le vin du Rhin circule,  
Il faut que le canon dise à la Péninsule  
Sa débauche éhontée. ♪

HORATIO.

Est-ce souvent ainsi?

HAMLET, éclatant.

Mais nous n'avons, pardieu! que ce spectacle ici<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> Les débauches de la cour de Danemark étaient proverbiales en Europe, surtout sous Christian IV, vers la fin du seizième siècle, époque contemporaine de Shakespeare : elles n'eurent d'égales que celles dont le poète put être témoin à la cour d'Angleterre, sous Jacques I<sup>er</sup>, en 1606.

Et l'orgie à présent avec ses saturnales  
 De cette cour si bien forme les mœurs royales,  
 Que, du nord à l'ouest, du sud à l'orient,  
 Les peuples contre nous vont partout s'écriant,  
 Et, de dégoût saisis, nous jettent à la tête  
 De pourceaux avinés la sanglante épithète.  
 Dès lors l'ignominie au front des descendants  
 Remplace des aïeux les exploits transcendants :  
 Un seul vice a terni pour toujours notre gloire  
 Et de la nation déshonoré l'histoire.  
 L'homme ainsi peut tomber ! Quelque bien qu'il soit né,  
 De quelque pur renom qu'il soit environné,  
 De si grandes vertus que soit faite sa vie,  
 Il suffit d'un écart, d'une funeste envie,  
 D'un acte téméraire au grand jour dévoilé,  
 Pour qu'à l'instant son nom tout d'honneur constellé,  
 Rayonnant jusque-là dans sa sphère si haute,  
 Se flétrisse et s'abîme en cette unique faute :  
 L'alliage fortuit d'un grain d'impureté  
 Fait voler en éclats l'acier le plus vanté.

*Le spectre paraît à l'extrémité de l'esplanade.*

HORATIO, tressaillant.

Regardez, monseigneur ! le voilà ! c'est lui-même !

HAMLET.

Anges du ciel, à moi dans cet instant suprême !

*Au spectre, le regard ardemment fixé sur lui.*

Esprit ! quel que tu sois, bienheureux ou damné !  
 Que l'haleine des cieus, ou qu'un vent déchaîné  
 De l'enfer t'ait produit ! bienfaisant ou nuisible !

Cette forme par qui tu t'es rendu visible  
 M'autorise, me presse à te parler. O roi!  
 Hamlet! Danois auguste! O père! réponds-moi :  
 Daigne éclairer le doute où mon esprit succombe.  
 Comment tes os sacrés ont-ils pu dans la tombe  
 Déchirer leur linceul? Pourquoi ce monument,  
 Lourd sépulcre de marbre où, couché saintement,  
 Tu t'étais endormi dans une paix profonde,  
 T'ose-t-il rejeter au sein de notre monde?  
 Que se passe-t-il donc? Mort, pourquoi reviens-tu,  
 De tes armes de guerre et d'acier revêtu,  
 Contempler de nouveau nos pâles clairs de lune  
 Et rendre la nuit triste encor plus importune?  
 Et nous, pauvres bouffons, jouets de nos terreurs,  
 Pourquoi nous enfermer dans un cercle d'horreurs  
 Dont l'issue est la mort peut-être, ou la démence?  
 Réponds : quel est ton but? Que nous veut ta présence?

HORATIO.

Il vous fait signe ; il semble à lui vous appeler :  
 On dirait qu'à vous seul il consent à parler.

MARCELLUS.

Que son appel est doux!... Mais dans un lieu plus sombre  
 Il veut vous attirer. Ne suivez pas cette ombre!

HORATIO.

Non, non, gardez-vous-en.

HAMLET, résolument.

S'il ne dit rien ici



Pourtant, je le suivrai.

HORATIO.

Ne faites point ceci,

Monseigneur.

HAMLET.

Et pourquoi? Qu'ai-je à craindre? J'estime  
Ma vie, en vérité, moins qu'une épingle infime :  
Pour mon âme immortelle, il n'y peut pas toucher.  
Il a fait signe encor : laissez-moi l'approcher.

HORATIO.

*Se jetant au-devant d'Hamlet.*

Arrêtez, monseigneur. Il cherche à vous séduire...  
Dieu puissant! s'il allait par degrés vous conduire  
Sur ce roc qui surplombe, — entendez-vous les flots  
Se briser à sa base en furieux sanglots? —  
Et que, revêtant là quelque autre aspect qui frappe  
Sans retour la raison qui déjà vous échappe,  
Le spectre... Monseigneur, ne suivez point ses pas!...  
Du haut de ce rocher, dès que l'œil plonge en bas,  
Le cerveau le plus sûr se sent pris de vertige :  
Demeurez avec nous, oh! demeurez, vous dis-je!

HAMLET.

*Le regard fixe et sans écouter.*

Il me fait signe encor.

*Au spectre.*

Je te suis!

MARCELLUS ET HORATIUS, le saisissant.

Sur ma foi,

Monseigneur, c'est folie.

HAMLET, violent.

Ah ! messieurs, lâchez-moi !

HORATIO.

Entendez la raison.

HAMLET.

Non ! c'est ma destinée !

Eh ! me croyez-vous donc une âme efféminée ?

Dans mes muscles je sens, par un don surhumain,

La puissance des nerfs du lion néméen.

*Au spectre, qui de nouveau lui fait signe.*

Me voici !

*Se débattant aux bras d'Horatio et de Marcellus.*

Lâchez-moi, messieurs, ou, par Hercule,

Votre sang va couler à ce jeu ridicule.

*Les repoussant.*

Arrière !

*Au spectre, qui se retire lentement à reculons.*

Je te suis !

*Le spectre et Hamlet sortent.*

HORATIO.

Il est fou furieux.

MARCELLUS.

Suivons-le. Tout ceci devient fort sérieux.

Le Danemark traverse une crise funeste.

HORATIO.

Jetons-nous sur ses pas, et Dieu fasse le reste !

*Ils sortent précipitamment.*

SCÈNE V

Une autre partie plus sombre de l'esplanade.

Entrent HAMLET ET LE SPECTRE.

HAMLET.

Je n'irai pas plus loin. Où me veux-tu mener?  
Parle.

LE SPECTRE.

Écoute...

HAMLET.

J'attends.

LE SPECTRE.

L'heure est près de sonner  
Qui prescrit mon retour et déjà me réclame  
Aux gouffres dévorants.

HAMLET.

Hélas ! hélas ! pauvre âme !

LE SPECTRE.

Ne me plains pas, mais suis avec recueillement  
Ce que je vais t'apprendre.

HAMLET.

Oh ! parle, et saintement  
Tu seras obéi.

LE SPECTRE.

De cette obéissance,  
Quand tu connaîtras tout, j'attendrai ma vengeance.

HAMLET.

Juste Dieu !

LE SPECTRE.

De ton père, Hamlet, je suis l'esprit.  
Condamné pour un temps, il m'est ainsi prescrit  
D'errer la nuit dans l'ombre ; et, le jour, dans la flamme  
Je jeûne et je gémis jusqu'à l'heure où mon âme,  
Teinte encor des noirceurs du vice originel,  
Épurée, affranchie, aura gagné le ciel.  
Ah ! si de mes tourments, si du lieu redoutable  
Où le péché s'expie, un tableau véritable  
Venait te révéler l'intraduisible horreur !  
Tu sentirais le sang se figer dans ton cœur,  
Tes yeux fuir de ta tête, ainsi que deux étoiles,  
Quand d'un ciel nuageux elles percent les voiles,  
Et tes cheveux flottants soudain se hérissier  
Droits ainsi que ces dards que l'on voit se dresser  
Au dos des porcs-épics !... Mais, sphères éternelles !  
Vos secrets sont fermés aux oreilles charnelles...  
O mon fils ! si chez toi brûle encor quelque amour  
Pour l'être infortuné de qui tu tiens le jour,  
Écoute, écoute !

HAMLET.

Ciel !

LE SPECTRE.

D'un crime misérable

Sois le vengeur!

HAMLET, avec un cri.

D'un crime?

LE SPECTRE.

Oui, d'un crime exécration.

Il en est de bien grands; mais celui-ci, sans nom,  
L'effroi de la nature et l'œuvre d'un démon,  
Passe tous les forfaits!

HAMLET.

Oh! je le veux connaître:

La pensée au cerveau n'est pas plus prompte à naître,  
Ni l'amour plus rapide à s'emparer du cœur,  
Que ma main ne sera foudroyante d'ardeur,  
Mon père, à te venger.

LE SPECTRE.

Que ta main donc s'apprête!

Oui! ton âme serait la ronce qui végète  
Et se nourrit de boue aux rives du Léthé,  
Si pareil attentat n'armait ta piété.  
Et maintenant, écoute. On a dit que ton père,  
Tu le sais, fut un jour mordu d'une vipère,  
Pendant qu'il sommeillait au jardin. Ce récit  
Dans tout le Danemark a trouvé plein crédit,  
Et c'est ainsi, mon fils, qu'une lâche imposture  
A travesti ma mort... Indicible torture,

Le serpent qui piqua mon sein mortellement  
Règne aujourd'hui...

HAMLET.

Mon oncle!... Oh! mon pressentiment!

LE SPECTRE.

Oui! ce monstre infernal d'adultère et d'inceste,  
Mettant en jeu les dons de son esprit funeste,  
— De ces dons exécrés maudit soit le pouvoir! —  
Et reniant le sang, l'honneur et le devoir,  
A su plier ta mère à ses désirs infâmes,  
Elle! que j'avais crue, entre toutes les femmes,  
La plus saintement chaste... Ah! de quelle hauteur  
En un jour la fit choir ce démon corrupteur!  
Tomber de mon amour, qui n'était que noblesse,  
Grandeur, respect, estime, encor plus que tendresse,  
Dans cette immonde intrigue! Et — folie ou dédain —  
Descendre ainsi de moi — qui, la main dans sa main,  
Pur, loyal, confiant, vivais tout de sa vie,  
Cherchant à prévenir jusqu'à sa moindre envie —  
A cet homme pervers, sans honneur et sans foi,  
Outrageant la nature en sa plus sainte loi!...  
Mais, ainsi que toujours la vertu véritable  
Plane au-dessus du vice et dédaigne, immuable,  
Le décevant éclat dont il marche paré,  
De même la luxure en vain s'est préparé  
Des plaisirs monstrueux en débauchant un ange :  
Fût-ce en un lit divin, elle entre et reste fange!

*S'interrompant tout à coup.*

Ciel! j'ai cru respirer la brise du matin...

L'heure approche. J'abrège... Oui, j'étais au jardin ;  
J'y sommeillais à l'ombre en toute quiétude,  
Comme au milieu du jour j'en avais l'habitude.  
Ton oncle à ce moment de moi s'est approché ;  
Il tenait à la main un flacon débouché ;  
Il regarde, il se penche, et tout à coup l'infâme  
Me verse dans l'oreille un flot de jusquiame.  
De ce poison mortel l'effet est foudroyant ;  
Il fait dans l'organisme un ravage effrayant :  
Au vif-argent pareil, de sa flamme subtile  
Des veines il parcourt tout le réseau mobile ;  
Le sang le plus limpide à l'instant est figé,  
Comme en caillé le lait par l'acide est changé...  
Et pendant qu'achevant mon horrible agonie,  
J'expirais, tout mon corps, — dernière ignominie —  
Je le sentis se fendre en ulcères affreux,  
Comme il advint jadis au biblique lépreux!...  
Voilà comment la main sacrilège d'un frère  
Dans mon sommeil osa d'un seul coup me soustraire  
La couronne, la vie et mon suprême amour.  
Dans mes péchés ainsi foudroyé sans retour,  
Sans préparation, sans pieuse pratique,  
Sans même avoir reçu le sacré viatique,  
Je comparus aux pieds du grand Juge éternel,  
La souillure terrestre à mon front criminel!  
Horrible ! horrible ! horrible ! oh ! n'est-ce pas horrible ?  
Aussi, si tu n'es point à ces maux insensible,  
Tu ne permettras pas que l'inceste damné  
Souille le lit royal où mon Hamlet est né.  
Mais... quelques châtiments que ton devoir te trace,

De ta mère, ô mon fils, j'implore et veux la grâce :  
 Dieu la juge! Pour nous, c'est assez que l'essaim  
 Des remords la poursuive et s'attache à son sein...  
 Adieu, mon fils, adieu! La mourante étincelle  
 Du ver luisant s'éteint devant l'aube nouvelle...  
 L'heure est venue... Adieu, mon Hamlet, souviens-toi!

*Le spectre disparaît.*

HAMLET, seul.

O légions du ciel! Terre abhorrée! Eh quoi!  
 Y joindrai-je l'enfer? Infamie! O mon âme,  
 Paix! paix! Contiens-toi : songe à ce qui te réclame...  
 Et vous, mes muscles d'homme un instant détendus,  
 A l'œuvre! Apprêtez-vous aux efforts attendus!...  
 Me souvenir de toi! Va, pauvre ombre adorée,  
 Si la mémoire était d'éternelle durée,  
 Éternel y serait mon souvenir de toi  
 Qui désormais devient mon seul culte et ma loi.  
 Oui! je veux des feuillets épars de ma mémoire  
 Tout rayer : livres vains que j'ai cessé de croire,  
 Souvenirs, vérités, formules, fictions,  
 Rêves de ma jeunesse, amour, émotions;  
 Au soin de ta vengeance en entier je me livre :  
 Ah! pour quel autre objet désormais puis-je vivre?...  
 Mais par le ciel! Oh! femme aux sentiments pervers!...  
 Scélérat! Le plus noir qu'ait connu l'univers!  
 Scélérat souriant et damné!

*Se fouillant avec rage.*

**Mes tablettes!**

**Mes tablettes!**



*Se parlant à lui-même avec véhémence.*

Écris, pour ce que tu projettes,  
Qu'un homme peut sourire et n'être qu'un bandit!  
En Danemark, du moins, ne ment pas qui le dit.

*Il écrit févreusement sur ses tablettes, puis frappant dessus.*

Je t'ai mis là, mon oncle! A nous deux, misérable!...

*Avec un sanglot.*

Ah! que j'inscrive aussi son adieu mémorable :  
« Adieu, mon fils, adieu! Mon Hamlet, souviens-toi! »

*Il écrit; puis, se redressant, il étend la main vers le ciel.*

J'ai juré!

HORATIO, appelant derrière la scène.

Monseigneur!...

MARCELLUS, derrière la scène.

Prince, répondez-moi!

HORATIO, derrière la scène.

Dieu le préserve!

MARCELLUS, derrière la scène.

Amen!

HORATIO, derrière la scène.

Oh! monseigneur, de grâce...

HAMLET, égaré, et d'une voix stridente.

Page, alerte et debout! Viens, mon faucon, en chasse!...

*Entrent Horatio et Marcellus. Ils se précipitent vers Hamlet.*

MARCELLUS, avec un cri de joie.

C'est lui !...

A Hamlet.

Que vous a-t-il pu dire, monseigneur ?

HORATIO.

Quelque histoire funeste et grosse de malheur ?

HAMLET, froidement.

Surprenante, en effet.

HORATIO.

Ne peut-on la connaître ?

HAMLET.

Non ! vous la rediriez. J'en veux demeurer maître.

HORATIO ET MARCELLUS.

Oh ! nous vous jurons bien de n'en jamais parler.

HAMLET.

Est-ce ainsi ? Je puis donc alors la révéler ;  
Mais vous serez discrets ?

HORATIO ET MARCELLUS

Oui, prince, sur notre âme,

HAMLET, éclatant.

Il est en Danemark un faquin qu'il proclame  
Un scélérat fieffé...

HORATIO.

Monseigneur, il fait bien ;  
Mais ce mot d'outre-tombe, après tout, ne dit rien.

HAMLET, froid et railleur.

La sagesse elle-même éclate en ces paroles,  
Et je rougis, messieurs, de mes propos frivoles.  
Le mieux est, croyez-moi, de nous serrer la main  
Et, tout tranquillement, de nous dire : A demain.  
Vos affaires sont là ; qui de nous n'a les siennes ?  
Vaquez-y. Quant à moi, qui fais peu cas des miennes,  
Je vais prier.

HORATIO.

Ces mots, dits ainsi, nous font peur

HAMLET.

S'ils vous blessent, amis, n'y voyez nulle aigreur.

HORATIO.

Monseigneur, loin de nous d'y voir une blessure.

HAMLET.

Mais si ! je vous ai fait gratuitement injure :  
Par saint Patrick, pardon. Quant à l'ombre, vraiment,  
Je n'en saurais parler que fort honnêtement ;  
Mais c'est tout ; et, messieurs, dussiez-vous en sourire,  
En outre de cela je ne puis rien vous dire.  
Je veux même obtenir de vous une faveur,  
Si vous êtes toujours mes vieux amis de cœur...

HORATIO, avec feu.

Monseigneur, nommez-la.

HAMLET.

Celle à jamais de taire

Tout ce qui s'est passé dans cette veille austère.

HORATIO ET MARCELLUS.

Vous pouvez y compter.

HAMLET.

Faites-en le serment.

HORATIO.

J'en donne ma parole.

MARCELLUS.

Et moi pareillement.

HAMLET, tirant son épée.

Jurez sur cette épée.

MARCELLUS.

Un mot devrait suffire,  
Monseigneur. C'est promis, nous venons de le dire.

HAMLET, avec véhémence.

Jurez sur mon épée, oui, jurez-le.

LE SPECTRE, de dessous terre.

Jurez!

HAMLET.

Vous l'entendez, c'est lui! Nous sommes conjurés  
Pour obtenir de vous un serment qui vous lie.

HORATIO, étendant la main.

Prononcez la formule.

HAMLET.

Eh bien, sur votre vie,  
Sur l'honneur, jurez-moi qu'à jamais vous tairez  
Ce qui sous vos regards vient d'avoir lieu.

LE SPECTRE, de dessous terre.

Jurez!

HAMLET.

Vous voyez, il nous suit. Allons, changeons de place.

*Il fait quelques pas, et étendant de nouveau son épée.*

Sur ce fer, — il me faut un serment efficace, —  
Étendez vos deux mains, et jurez.

LE SPECTRE, de dessous terre.

Jurez!

HAMLET.

Bien,

Bien dit, pauvre taupe. Ah! quel labeur est le tien,  
Diligent pionnier, dans les flancs de la terre!

*A Horatio et à Marcellus.*

Gagnons encor, messieurs, un lieu plus solitaire.

*Il les conduit un peu plus loin.*

HORATIO.

Problème inexplicable!

HAMLET.

Et pourtant, vérité!...

Ah! malgré son savoir complaisamment vanté,  
Que de choses au ciel ainsi que dans la vie

Dont ne se doute pas notre philosophie,  
 Horatio!... Messieurs, il faut nous séparer.  
 Ma dernière parole est de vous conjurer  
 — Si bizarre que soit à vos yeux ma conduite,  
 Quelque allure de fou, quelques desseins sans suite  
 Que vous voyiez en moi, — de ne jamais trahir,  
 — D'un hochement de tête, ou d'un mot à plaisir  
 Tel que : « Je suis fixé », « Je devine la chose  
 « Je pourrais aisément en dévoiler la cause »,  
 Ou tout autre, — la part que vous emporterez  
 Dans ce fatal secret. Jurez-le-moi!

LE SPECTRE, *de dessous terre.*

Jurez!

HORATIO ET MARCELLUS, *étendant la main.*

Nous le jurons!

HAMLET.

Oh! paix, pauvre chère âme en peine!...

A Horatio et Marcellus.

Et maintenant allons où le destin nous mène.  
 Si peu que soit Hamlet à partir de ce jour,  
 En se recommandant à vous de son amour,  
 Il n'est rien qu'il ne fasse en sa reconnaissance  
 Pour payer dignement votre utile silence.  
 Rentrons ensemble... un doigt sur les lèvres, toujours!  
 Notre siècle est maudit. Le mal suivra son cours,  
 Et le rôle est pesant qu'un Dieu vengeur m'assigne!...  
 Partons, messieurs. Surtout, respect à ma consigne!

*Ils sortent.*

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Un appartement chez Polonius.

POLONIUS, assis, et REYNALDO.

POLONIUS, donnant un portefeuille et une bourse à Reynaldo.

Remets-lui, Reynaldo, ces billets et cet or.

REYNALDO.

Oui, monseigneur.

POLONIUS.

Pourtant, souviens-toi bien encor  
Qu'il te faut par avance avoir sur sa conduite  
Des renseignements sûrs. Tu le verras ensuite.

REYNALDO, appuyant.

Vous serez obéi.

POLONIUS.

Bien répondu, fort bien.  
Écoute, pour agir il est un bon moyen :

Informe-toi d'abord avec tact et prudence  
 Quels Danois dans Paris ont élu résidence ;  
 Cherche à les voir de près ; et ta sagacité  
 Promptement connaîtra dans leur réalité  
 Leurs actions, leurs mœurs, leurs moyens, leur dépense  
 Et tout ce qui compose enfin leur existence.  
 Fréquente avant tout ceux dont mon fils est connu ;  
 S'ils te parlent de lui, prends un air ingénu ;  
 Et réponds : « Sa famille est honnête à l'extrême ;  
 « Je connais fort son père, et quelque peu lui même... »  
 Saisis-tu, Reynaldo ?

REYNALDO.

Je crois très-bien saisir.

POLONIUS.

C'est parfait. Mais reprends, et répète à plaisir :  
 « Quelque peu lui-même, oui, mais si peu, que peut-être  
 « J'aurais en le voyant peine à le reconnaître :  
 « D'ailleurs, entendons-nous, évitons toute erreur ;  
 « Je parle d'un Laerte, un franc dissipateur,  
 « Que l'on sait... » Donne-lui, sur ce, deux ou trois vices  
 Dont ton réquisitoire a besoin pour complices,  
 Mais ne dis rien au moins pour le déshonorer :  
 Non ! non ! Contente-toi, mon cher, d'énumérer  
 Quelques-uns des écarts qu'on passe à la jeunesse.  
 Pourvu qu'ils n'aillent point jusques à la bassesse.

REYNALDO.

Je dirai, par exemple, alors qu'il est joueur...



POLONIUS, avec indulgence.

Ou qu'il jure et se bat; qu'il boit, qu'il est coreur.

REYNALDO.

Mais on met pour bien moins le déshonneur en cause,  
Monseigneur.

POLONIUS, vivement.

Tout dépend du ton, non de la chose.

As-tu donc à prouver qu'il est un débauché  
De naissance, abruti pour toujours du péché?  
Ce n'est point là, parbleu! ce que j'entends te dire.  
Mais ces torts de jeunesse, on peut bien les décrire  
Comme un mal trop commun, né de la liberté  
D'un cerveau qui bouillonne et d'un sang indompté,  
Mais mal qui, de lui-même et quand vient l'âge, cesse.

REYNALDO.

Maintenant, monseigneur...

POLONIUS, ne l'écoutant pas.

« Quelle raison expresse  
« Avez-vous », diras-tu, « pour en agir ainsi? »

REYNALDO.

Justement, je...

POLONIUS.

Mon but? Tiens, mon cher, le voici,  
Et j'estime mon plan simplement infallible.  
Donc, tu fais à mon fils ce procès peu nuisible :  
Vois ce qu'y répondra ton interlocuteur.

Te fait-il de la tête un signe approbateur?  
 Déduis-en que notre homme est charmé de t'apprendre  
 Tout ce que chez Laerte il aura cru surprendre  
 De tendance aux défauts énumérés par toi :  
 En effet, je l'entends qui te glisse : « Je doi,  
 « Cher monsieur, digne ami... » — La formule varie  
 Suivant l'individu, l'habitude ou l'envie... —

REYNALDO.

Ah! très-bien, monseigneur.

POLONIUS, poursuivant.

« Oui, monsieur, » fera-t-il,  
 « Je... je... » De mon discours tu m'as coupé le fil...  
 Où diable en étions-nous?... Qu'allais-je donc te dire?

REYNALDO.

Vous prétendiez, je crois, avec un fin sourire,  
 Que...

POLONIUS.

J'y suis!... « Cher monsieur », dira le délateur,  
 « Je connais le jeune homme. Il est fort amateur  
 « De ceci, de cela; je l'ai surpris à boire;  
 « Il tire à tout propos l'épée, et s'en fait gloire. »  
 Ou bien encore : « Il joue »; ou bien : « Tous les matins,  
 « Il sort des lieux voués aux amours clandestins. »

D'une voix triomphante.

Que te semble à présent, Reynaldo, de ma ruse?  
 Est-elle bien conçue, ou dis si je m'abuse?  
 La carpe Vérité s'est prise à l'hameçon.

Mensonge ! Que pour toi ce soit une leçon !  
 L'homme habile, mon cher, procède de la sorte,  
 Et c'est tout le secret des succès qu'il remporte.  
 Savoir brouiller le monde ainsi qu'un éveveau ;  
 Le débrouiller après pour soi : voilà le beau !  
 Je reviens à mon plan ; tu n'as qu'à le bien suivre ;  
 Tu connaîtras Laerte et sa façon de vivre.  
 Tu m'as compris, j'espère ?

REYNALDO.

Oui, monseigneur.

POLONIUS.

Adieu,

Et bon voyage.

*Reynaldo s'incline et va pour sortir.*

Écoute encore. En temps et lieu  
 Mets en œuvre avec tact l'intime causerie :  
 Fais jaser l'instrument lui-même, je te prie ;  
 Sache avec soin noter tous les sons qu'il rendra ;  
 Nous verrons ce qu'ainsi mon cher fils t'apprendra.

REYNALDO.

C'est bien compris.

POLONIUS, le congédiant.

Adieu.

*Reynaldo sort.*

*Entre Ophélie donnant tous les signes extérieurs d'une grande émotion.*

POLONIUS, se levant.

Qu'as-tu donc, Ophélie ?

OPHÉLIE, *courant à son père.*

Mon père, mon bon père !

POLONIUS, *effrayé.*

Allons, je t'en supplie,

Explique-toi.

OPHÉLIE, *d'une voix troublée.*

J'étais dans ma chambre, cousant,  
Lorsque le prince Hamlet entre le pas pesant,  
Le pourpoint entr'ouvert, la tête toute nue,  
Les deux bas détachés sans nulle retenue,  
Blanc comme sa chemise, et les genoux tremblants  
S'entre-choquant entre eux ; les yeux étincelants,  
Hagards, comme au sortir d'une horrible aventure :  
Tout le visage enfin en proie à la torture !

POLONIUS, *railleur, mais souriant.*

Fou d'amour, en un mot ?

OPHÉLIE.

Je ne sais, monseigneur,  
Ce qui l'a rendu fou, mais il l'est, j'en ai peur.

POLONIUS.

Poursuis.

OPHÉLIE.

De sa main gauche au poignet il m'a prise ;  
Puis, étendant la droite, au front il me l'a mise,  
Pendant que son regard m'embrassait trait par trait,  
Comme s'il eût voulu dessiner mon portrait.

L  
S  
E  
H

U  
Q  
E  
E  
V  
P  
P  
D

C

F  
I  
S

Longtemps il a gardé cette étrange attitude ,  
 Sans que même il parût voir mon inquiétude ;  
 Ensuite, secouant légèrement mon bras ,  
 Hochant la tête ainsi

Faisant le mouvement.

trois fois de haut en bas ,  
 Il a poussé soudain , vaincu par la souffrance ,  
 Un soupir si cruel , fin de toute espérance ,  
 Que j'ai cru que sa vie allait s'en exhaler  
 Et son âme du corps vers le ciel s'envoler.  
 Enfin , il m'a lâchée . Et , la tête tournée  
 Vers la place où l'effroi me tenait enchaînée ,  
 Il s'est mis vers la porte à marcher , sans avoir  
 Pour se guider besoin apparemment de voir ,  
 Puisque en sortant ses yeux dardaient toujours leur flamme  
 Dans mes yeux , me troublant jusques au fond de l'âme .

POLONIUS, inspiré.

Courons , courons , ma fille , en avertir le roi .

A part.

Pur état d'amoureux , j'en réponds sur ma foi .  
 L'amour n'a jamais pris un caractère intense ,  
 Sans qu'on vît s'y mêler un peu d'extravagance ;  
 Et , d'ailleurs , ici-bas quelle est la passion  
 Qui cause plus de trouble et d'exaltation ?

A sa fille.

Mais n'as-tu pas été peut-être un peu sévère  
 Pour lui , ma fille ?

SCÈNE I, *épouvanté.*

Oh! non. J'ai seulement, mon père,  
Ainsi que vos désirs m'en traçaient le devoir,  
Repoussé toute lettre en cessant de le voir.

POLONIUS, *trionphant.*

Je m'en doutais! Parbleu, maintenant tout s'explique.  
S'il est fou, tes rigueurs en sont la cause unique.  
Je pensais posséder quelque discernement :  
Où diable en cette affaire était mon jugement?  
J'ai cru qu'il se jouait... qu'il voulait ton naufrage...  
Ah! le maudit soupçon!... Le propre de mon âge,  
Enfant, vois-tu, c'est d'être un peu trop méfiant :  
Au tien, tout au contraire, on n'est que trop liant.  
Mais allons chez le roi. Je sens moins d'imprudence  
A lui tout révéler, qu'à garder le silence.

Ils sortent.

## SCÈNE II

Une galerie au château d'Elseneur.

Entrent LE ROI, LA REINE, ET LEUR SUITE.  
ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

LE ROI.

Rosencrantz, Guildenstern, soyez les bienvenus.  
Sur vos deux dévouements depuis longtemps connus,  
Mes amis, nous fondons une chère espérance,  
Et nous avons ici requis votre présence.

Qu  
Qu  
M  
L  
Qu  
O  
Q  
N  
S  
N  
D  
C  
I  
I

Peut-être avez-vous su la transformation  
Qui s'est faite en Hamlet : une exaltation  
Qui va de jour en jour croissant, que rien n'explique,  
Menace sa raison et le mine au physique.  
Le désespoir du fils est-il le seul motif  
Qui puisse avoir causé cet état maladif,  
Ou bien faut-il penser, en voyant sa folie,  
Que quelque autre chagrin à sa douleur s'allie ?  
Nous l'ignorons... A vous, de tout temps demeurés  
Ses compagnons de choix, ses amis préférés,  
Nous venons confier la tâche fraternelle  
De disputer cette âme à sa fureur mortelle.  
Courez donc près de lui. Cherchez avec douceur  
A fouiller jusqu'au fond les replis de son cœur,  
Et si vous découvrez le mal qui le possède,  
Nous joindrons nos efforts pour y porter remède.

LA REINE.

Il a toujours parlé si tendrement de vous,  
Qu'il n'est point, chers messieurs, deux hommes, suivant nous,  
Pour lesquels mon fils ait une amitié plus vive.  
Vous voyez mon chagrin et ce qui le motive :  
Par pitié pour mes pleurs, au nom de mon amour,  
Consentez à fixer ici votre séjour :  
Vous êtes aujourd'hui notre unique espérance.  
Oh ! sauvez-le ! Jamais notre reconnaissance  
Envers vous ne pourra s'acquitter dignement.

ROSENCRANTZ, s'inclinant.

Votre Majesté prie où son commandement  
Suffisait...

GUILDENSTERN.

Disposez de nous deux sans réserve,  
Madame, et que le ciel protège et vous conserve  
Ce fils!

LE ROI.

Bien, Rosencrantz. Cher Guildenstern, merci.

LA REINE.

Du fond de l'âme à vous mille grâces aussi.  
Allez le consoler ce compagnon d'enfance...  
Ah! quel front soucieux, quel aspect de souffrance  
Vous allez lui trouver!

*Se tournant vers la suite.*

Qu'on conduise à l'instant  
Ces messieurs chez le prince.

GUILDENSTERN.

Au dévouement constant  
Que nous lui témoignons, se joint pour Son Altesse  
Dans nos cœurs comme une autre et plus vive tendresse.  
Comptez sur nous, madame.

LA REINE.

Oui, j'y compte ardemment.

*Sortent Guildenstern, Rosencrantz, et une partie de la suite.*

*Entre Polonius.*

POLONIUS, au roi.

Nos deux ambassadeurs nous sont allègrement  
Depuis une heure, sire, arrivés de Norwége.

S  
C  
Je  
N  
Qu  
De

N  
A  
N



LE ROI.

Mon cher Polonius, à toi le privilège  
Des messages flatteurs.

POLONIUS, important.

Mais à vous, en tout lieu,  
Sire, est mon dévotement, comme est mon âme à Dieu.

Confidemment, plus bas.

Ce n'est pas encor là mon unique nouvelle.  
Je vous puis assurer, à moins que ma cervelle  
N'ait plus la faculté de juger sainement,  
Que je sais à quoi tient le bouleversement  
De l'esprit chez Hamlet.

LE ROI.

Se peut-il? Parle vite.

POLONIUS.

Non. D'un premier devoir souffrez que je m'acquitte  
Audience d'abord à vos ambassadeurs;  
Ma découverte ensuite.

LE ROI.

Ah! l'ennui des grandeurs!

Allons, introduis-les.

Polonius sort.

A la reine, avec trouble.

Gertrude! il croit connaître,  
Il l'affirme du moins, la seule raison d'être  
Du désordre mental où ton fils est plongé?

LA REINE, douloureusement.

Hélas! ce point pour nous n'est-il pas tout jugé?  
 Ses désespoirs sont dus à la mort de son père,  
 Ses fureurs, à l'hymen trop hâté de sa mère!

Rentre Polonius, introduisant Voltimand et Cornélius.

LE ROI.

Soyez les bienvenus, chers et dignes amis.  
 Nos liens se sont-ils, grâce à vous, raffermis  
 Avec notre cher frère et voisin de Norwége?  
 Que nous rapportez-vous?

VOLTIMAND.

Sire, tout un cortège  
 De compliments, de vœux, d'assurances de paix.  
 De ses maux et des ans portant le double faix,  
 Le roi ne s'était point ému de ces levées,  
 Qu'au surplus son neveu ne disait motivées  
 Que contre la Pologne. A peine est-il instruit  
 Par nous du but secret que Fortimbras poursuit,  
 Outré de cette audace et d'une perfidie  
 Que son antique honneur condamne et répudie,  
 Le roi fait devant lui venir l'écervelé.  
 Ce dernier sent dès lors son projet dévoilé  
 Et, contraint de subir la volonté royale,  
 Il finit par donner sa parole loyale  
 De respecter les droits de Votre Majesté.  
 Son oncle, tout joyeux de sa docilité,  
 Lui fait le don par an de trois mille couronnes,  
 Et lui laisse l'honneur de guider les colonnes

Qu'en effet la Norwége arme et veut diriger  
Contre les Polonais. Priés de nous charger  
Pour Votre Majesté de ce royal message

Il remet au roi un pli cacheté.

Dans lequel le vieux roi demande le passage  
A travers vos États du corps norwégien,  
Pareil vœu ne pouvant que concourir au bien  
De nos rapports nouveaux, nous osons penser, sire,  
Que, tous vos droits gardés, il convient d'y souscrire.

LE ROI.

C'est aussi notre avis. Néanmoins, nous lirons  
Le message à loisir et nous y répondrons.  
Nous vous félicitons de la manière habile  
Dont vous avez rempli ce mandat difficile.  
Quittez-nous maintenant; mais nous voulons vous voir  
Verre en main et dispos au banquet de ce soir.

Sortent Voltimand et Cornélius, accompagnés du reste de la suite.

POLONIUS, plein d'importance.

Voilà donc une affaire heureusement vidée.  
Discourir maintenant — en eussé-je l'idée —  
Sur les devoirs du prince et les droits du sujet,  
Sur la cause immuable amenant pour effet  
Le jour, la nuit, le temps... ce serait sans prudence  
Perdre le temps, la nuit, le jour. En conséquence,  
Puisque le laconisme est le nerf de l'esprit,  
Et que le bavardage est un travers proscrit,  
Je serai bref...

A la reine, gravement.

**Hamlet est fou!**

Avec finesse.

**Par clairvoyance**

Je dis fou; mais, au fond, vouloir de la démence  
Fixer le caractère et préciser comment  
Elle naît et prend fin, c'est être... fou vraiment.  
Donc, passons.

LA REINE.

**Plus de faits, et moins de rhétorique.**

POLONIUS, confondu.

De rhétorique, moi, madame?... je m'explique :  
Votre fils est bien fou, voilà la vérité.  
Il est vrai, c'est dommage; et sans subtilité  
C'est bien dommage aussi que ce soit vrai.

Se reprenant avec vivacité.

**J'abjure,**

Madame, avec horreur cette inepte figure :  
Pardonnez-moi. Je vais parler plus simplement.  
Hamlet est fou : cherchons avec discernement  
Quelle cause a produit cet effet, ... je veux dire  
Ce méfait, puisqu'ici l'effet peut se décrire  
Comme un cruel méfait de la cause. Suivez  
Ma démonstration et, de grâce, inscrivez  
Sa marche en votre esprit. Je possède une fille,  
Bien mienne aussi longtemps qu'elle est dans ma famille :  
Toujours sage et modeste, et prompte à m'écouter,

Elle vient, ce matin même, de m'apporter,  
Sans l'ouvrir,

*Montrant une lettre.*

ce billet dont j'ai pris connaissance.

Souffrez que je le lise ici sans réticence ;  
Et j'ose me flatter que ma reine et mon roi  
Sur cet écrit viendront à penser comme moi.

*Il lit :*

« A l'aimable Ophélie, à la belle des belles,  
« Ange à qui j'ai juré mes amours éternelles!...  
« Reposez, doux aveux, dans son sein virginal! »

*Parlant.*

Madame, il n'est rien là de bien original :  
« A l'aimable Ophélie, à la belle des belles!... »  
Mots usés, et pourtant douceurs toujours nouvelles...

*LA REINE, émue.*

Se peut-il que mon fils soit l'auteur de ceci ?

*POLONIUS, frappant sur la lettre.*

Oui, madame, et de tout ce que je lis ici.

*Reprenant sa lecture.*

« Doutez qu'au ciel l'étoile ait des rayons de flamme ;  
« Doutez que la vertu soit le flambeau de l'âme ;  
« Doutez que le soleil donne au monde le jour,  
« Mais ne doutez jamais, jamais de mon amour.  
« Je n'ai point le talent des vers, ô mon amie,  
« J'en ignore la règle et l'art qui les relie :  
« Mais à quoi bon vouloir rimer péniblement

« Quand le cœur peut tout dire en ce simple serment :  
 « Je t'aime, oh ! oui, je t'aime, et je jure, Ophélie,  
 « De ne chérir que toi, tant qu'un souffle de vie  
 « Me restera ! »

Parlant.

Signé...

Montrant le billet à la reine.

Voyez plutôt : « HAMLET. »

Secouant la tête.

Qu'en dites-vous, madame ? Est-il assez complet  
 Ce billet que ma fille en son obéissance  
 M'a remis ? Mais déjà j'avais eu connaissance  
 Dans ses moindres détails du roman que voilà.

LE ROI.

Ta fille, quel accueil fait-elle à tout cela ?

POLONIUS, avec gravité.

Que pensez-vous de moi ?

LE ROI, souriant.

Ce que chacun en pense :  
 Que nul, en fait d'honneur, de tact, ne te devance.

POLONIUS, s'inclinant.

Merci. Mais quand j'ai vu cet amoureux essor,  
 — Et je puis attester que je n'avais encor  
 Entendu nul aveu des lèvres de ma fille,  
 Que déjà ce coup d'œil par où, dit-on, je brille  
 M'avait tout révélé — Sire, qu'eussiez-vous dit,

Et la reine avec vous, si, muet, interdit,  
 Réduit au sot emploi d'album ou de pupitre,  
 J'avais complaisamment souffert que le chapitre  
 De ce roman se lût, sans arrêt, jusqu'au bout?  
 Mais vous me connaissez. Expéditif en tout,  
 Sachant, quand il le faut, m'armer d'un front sévère,  
 J'ai dit : « Le prince Hamlet est hors de votre sphère,  
 « Ma fille ; un tel amour ne doit pas exister. »  
 Sans m'obliger deux fois à le lui répéter,  
 Ophélie, en enfant faite à l'obéissance,  
 S'est soumise, et pour mieux éviter la présence  
 Du prince, est demeurée avec soin à l'écart,  
 Toute lettre d'Hamlet, tout envoi de sa part  
 Strictement repoussés. Sans détour oratoire,  
 J'arrive au dénoûment, sur ce, de mon histoire.  
 Aussitôt qu'il a vu son espoir renversé,  
 Voici par quoi le prince a promptement passé :  
 Tristesse, abattement, dégoût, inappétence,  
 Insomnie et délire, et puis enfin... démence !  
 D'où suit que l'amour seul a causé le malheur  
 Qui nous a tous ici plongés dans la douleur.

LE ROI, à la reine.

Un semblable roman vous paraît-il possible ?

LA REINE.

D'après de tels détails, il me semble admissible.

POLONIUS, piqué, au roi.

Quand m'est-il arrivé, je voudrais le savoir,

D'articuler un fait où chacun ne pût voir  
Briller la vérité ?

LE ROI, l'apaisant.

Jamais, je dois le dire.

POLONIUS, avec chaleur, montrant sa tête, puis ses épaules

Ordonnez que ceci tombe de cela, sire,  
S'il en est autrement. Oui, je suis entêté  
Dans ma poursuite ardente après la vérité,  
Et j'irais, quand m'y pousse un intérêt sincère,  
Au besoin la chercher dans les flancs de la terre.

LE ROI.

Mon cher, ta bonne foi ne fait pas question ;  
Mais il faut une preuve à toute assertion :  
Prouve-moi donc la tienne en deux mots, je te prie.

POLONIUS.

C'est facile. Écoutez. Dans cette galerie  
Le prince vient souvent se promener...

LA REINE.

C'est vrai.

POLONIUS.

Eh bien, la fois prochaine où je l'y trouverai,  
Je veux faire à ses yeux apparaître Ophélie ;

Au roi.

Puis, vous et moi, derrière une tapisserie,  
Nous le surveillerons. Si bientôt son amour



A vos regards n'éclate aussi clair que le jour ;  
 Si vous ne convenez, sire, que sa démente  
 Est de ce sentiment l'étroite conséquence,  
 Je m'engage à quitter les conseils de l'État,  
 Pour m'établir fermier... charretier... ou calfat !

LE ROI.

Risquons l'essai.

*Hamlet paraît au fond de la galerie. Il marche, absorbé et pensif, avec un livre à la main.*

LA REINE, avec un cri étouffé.

Mon fils !... De quelle main distraite  
 Il feuillette son livre !

POLONIUS, vivement.

Allons, vite en retraite,  
 Sire, je vous adjure, et vous, madame, aussi :  
 Avec lui qu'on me laisse un moment seul ici.  
 Nous parlerons raison, j'en réponds sur ma vie.

*Le roi et la reine sortent.*

POLONIUS, allant au-devant d'Hamlet, avec force salutations.

Comment va monseigneur ?

HAMLET.

Bien, je vous remercie.

POLONIUS, insinuant.

Vous me reconnaissez, prince ?

HAMLET, glacial.

Parfaitement.

Vous êtes un marchand de poisson.

POLONIUS, reculant.

Nullement.

HAMLET.

Tant pis. Que n'êtes-vous comme l'un d'eux honnête !

POLONIUS.

Honnête ?

HAMLET.

Certes, oui ; mettez-vous donc en tête  
Qu'à choisir sur dix mille on a peine à trouver  
Un parfait honnête homme, et je vais le prouver...

POLONIUS, humblement.

Monseigneur a raison.

HAMLET.

Le soleil, qu'on proclame  
Un puissant dieu pourtant, en baisant de sa flamme  
Le cadavre d'un chien, en fait naître des vers...  
Vous avez une fille ?...

POLONIUS, à part.

Oh ! l'esprit à l'envers !

Au prince.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Alors, imposez-lui défense  
De sortir au soleil. C'est mieux pour l'innocence ;

Et, bien qu'il soit admis que la conception  
A toujours eu du ciel la bénédiction,  
Ne vous y fiez pas. Veillez sur votre fille.

POLONIUS, à part.

Ma fille encore ! Eh, quoi ! c'est ainsi qu'il l'habille?...  
Mais il est évident qu'il ne m'a point remis :  
Un marchand de poisson ! Pour le coup, j'en frémis ;  
Sa cervelle est...

Avec un sourire complaisant.

Mais ça, dans ma jeunesse,  
Au temps où je cédaï à cette douce ivresse,  
L'amour ne m'a-t-il pas dérobé la raison  
Maintes fois, comme à lui?... Pourtant, la guérison  
A suivi...

Au prince, en désignant son livre.

J'interromps une aimable lecture ?

HAMLET.

Des mots, des mots, des mots. Rien de plus, je vous jure.

POLONIUS.

Mais de quoi s'agit-il, cependant, monseigneur ?

HAMLET.

Entre qui ?

POLONIUS.

Dans ce livre.

HAMLET.

Ah ! fort bien. Sur l'honneur,

Je crois que la satire y sent la calomnie.  
 L'auteur ne dit-il pas, en forçant l'ironie,  
 Que chez un homme âgé les cheveux sont tout gris,  
 La figure ridée, et que les yeux flétris  
 Répandent des flots d'ambre, ainsi qu'on voit la gomme  
 Couler d'un vieux prunier ; puis enfin qu'au bonhomme  
 Il reste moins d'esprit encor que de jarret ?  
 Mon Dieu ! peut-être au fond ce satirique arrêt  
 Ne fait-il que répondre à ma propre pensée ;  
 Mais jamais, cher monsieur, je ne l'eusse énoncée  
 En ce langage indigne et sans ménagement.  
 Vous-même, vous auriez mon âge assurément,  
 Si vous pouviez gravir, semblable à l'écrevisse,  
 A reculons la pente où la vieillesse glisse.

POLONIUS, déconcerté, à part.

Il divague, c'est sûr... mais ce qu'il dit est clair.

Au prince.

Il vous faudrait, je crois, monseigneur, changer d'air.

HAMLET, brusquement.

Dans la tombe ?

POLONIUS, affectant de rire.

Ah ! parfait !

A part.

Sur tout, réponse prête.

Tout bon sens n'a donc pas délogé de sa tête ?  
 Après cela, ces fous ! On est fort interdit  
 Parfois de leur raison. Ainsi que je l'ai dit,

Conduisons au plus tôt ma fille en sa présence.

A Hamlet.

Cher prince, permettez qu'en toute déférence  
Je prenne ici congé de vous très-humblement.

HAMLET.

Monsieur, je vous l'accorde avec empressement,  
Et rien ne saurait mieux répondre à mon envie...  
Si ce n'est de me prendre en même temps la vie,

Amèrement.

Oui! la vie! Oui, la vie!

POLONIUS, tout à fait ahuri.

Oh! je pars, monseigneur.

HAMLET, le voyant s'éloigner.

Est-il fastidieux, ce vieux fou raisonneur!

Polonius va pour sortir au moment où entrent Rosencrantz et Guildenstern.

POLONIUS.

Si vous cherchez le prince, il est là. Je vous laisse.

ROSENCRANTZ, à Polonius.

Dieu vous garde, monsieur!

Polonius sort.

GUILDENSTERN, au prince, saluant.

Monseigneur! . .

ROSENCRANTZ, de même.

Votre Altesse!...

HAMLET, les reconnaissant. Avec effusion.

En croirai-je mes yeux? Quoi! c'est vous, chers amis?  
Ici, dans Elsenour, et sans l'avoir promis!

Leur tendant ses deux mains.

Ah! merci. Mais, tous deux, vous allez bien, j'espère?

ROSENCRANTZ.

Autant qu'il est loisible aux enfants de la terre.

GUILDENSTERN.

Nous nous trouvons heureux d'un bonheur modéré,  
Sans éclat importun, sans faste exagéré :  
Nous ne sommes pas, nous, le diamant qu'étale  
La Fortune à son front.

HAMLET.

Ni, je crois, la sandale  
Dont son pied est chaussé?

ROSENCRANTZ.

Nous tenons le milieu  
Entre les deux.

HAMLET.

Je vois la chose, vive Dieu!  
Vous êtes enlacés, messieurs, à sa ceinture.

GUILDENSTERN.

Nos rapports sont amis, mais d'honnête nature.

HAMLET.

Laissez donc. La Fortune honnête? Elle! O vertu!...  
Et le monde, voyons, Rosencrantz, qu'en dis-tu?

ROSENCRANTZ.

Mais on dit qu'il se fait vertueux, le vieux monde.

HAMLET.

Le jugement dernier sur sa tête alors gronde !...  
Non, tu railles. Parlons d'un fait plus personnel.  
Le Destin me paraît envers vous bien cruel :  
Pour quel grief vient-il en prison vous conduire ?

GUILDENSTERN.

En prison, monseigneur ?

HAMLET, tranquillement.

Je n'ai fait que traduire  
Le nom de Danemark.

ROSENCRANTZ.

Mais l'univers aussi  
Est donc une prison ?

HAMLET.

Eh ! qui ne sait ceci ?  
Oui, parbleu ! je ne vois dans sa circonférence  
Que le sombre pourtour d'une prison immense :  
Caveaux, donjons, cachots s'y trouvent à foison ;  
Mais notre Danemark est la pire prison.

ROSENCRANTZ.

Permettez-nous d'avoir un sentiment contraire.

HAMLET.

Libre à vous. Chacun juge en quoi le mal diffère

Du bien, en consultant ses instincts et ses goûts :  
Le Danemark n'est point une prison pour vous ;  
Mais pour moi c'en est une.

ROSENCRANTZ.

Il faut, ne vous déplaie,  
Que votre ambition y soit donc mal à l'aise,  
Pour qu'à l'étroit s'y trouve à ce point votre cœur.

HAMLET.

Tu crois cela, mon cher? Complète est ton erreur.  
Une coque de noix serait tout mon empire,  
En mes rêves que rien ne saurait circonscrire,  
Je me dirais encor roi de l'immensité,

Amèrement.

Si de pensers fiévreux je n'étais point hanté!

GUILDENSTERN.

Ces rêves justement sont l'ambition même :  
C'est de l'ambition la nature suprême  
D'être l'ombre d'un rêve.

HAMLET.

Et le rêve, qu'est-il?  
Une ombre aussi, je pense?

ROSENCRANTZ.

Oui; rien donc de plus subtil :  
Comme l'ambition : elle est l'ombre d'une ombre.

HAMLET.

D'où l'on peut argüer, sans se montrer trop sombre,



Que les gueux sont les corps, et nos ambitieux,  
Tels que rois ou héros, les ombres de ces gueux.  
Mais rentrons à la cour : vraiment, je le confesse,  
L'effort de raisonner répugne à ma paresse.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Nous vous ferons cortège.

HAMLET.

Oh ! vous n'en ferez rien.  
Vous ne soupçonnez point quel cortège est le mien :  
Dans ses rangs Dieu me garde, amis, de vous confondre !..  
Mais voyons : franchement, — voudrez-vous me répondre ?  
Qu'êtes-vous venus faire ici, dans Elseneur ?

ROSENCRANTZ.

Vous voir ; pas autre chose au monde, monseigneur.

HAMLET.

Je dirais bien merci ; mais là, sur ma parole,  
Tous mes remerciements vaudraient moins qu'une obole...  
Vous me l'affirmez donc, c'est de votre plein gré  
Que vous êtes ici ? J'en puis être assuré ?  
Aucun ordre indirect, aucune adroite instance  
Ne vous a fait venir ? Parlez en confiance,  
Voyons, amis, parlez...

GUILDENSTERN, embarrassé.

Que vous dire de plus ?

HAMLET, avec autorité.

Tout. Pour m'en imposer vos soins sont superflus :

On vous a demandés : j'en lis la preuve écrite  
 Sur votre front; l'aveu jaillit plus explicite  
 De vos regards troublés qui ne sauraient mentir.  
 Oui ! ce bon roi... la reine a dû vous avertir.

ROSENCRANTZ, *troublé.*

Mais de quoi, monseigneur ?

HAMLET, *avec feu.*

C'est ce qu'il faut m'apprendre.

Oh ! par notre amitié fraternelle et si tendre,  
 Au nom plus saint encor de ces engagements  
 Que nous avons scellés de nos jeunes serments,  
 Par tous les souvenirs d'un passé que j'invoque,  
 Ne me déguisez rien : parlez sans équivoque.  
 Vous a-t-on fait venir ? Répondez nettement.

ROSENCRANTZ, *bas à Guildenstern.*

Que lui dire ?

HAMLET, *à part, l'œil fixé sur eux.*

Oh ! j'y vois, allez, et clairement.

*Haut.*

Si vous m'aimez, parlez, parlez sans réticence.

GUILDENSTERN.

Eh bien, oui, monseigneur, notre brusque présence  
 Ici fut commandée.

HAMLET.

Alors, je sais pourquoi :  
 Je préviens vos aveux pour qu'à l'égard du roi,

S'il vous a fait jurer d'observer le silence,  
Nul remords ne s'éveille en votre conscience...  
J'ai, depuis quelque temps, perdu toute gaieté :  
Des goûts de ma jeunesse il ne m'est rien resté.  
Sans pouvoir m'expliquer ce changement lugubre,  
Je sens que sur mon âme un vent âpre, insalubre  
A passé, corrompant à ce point mon humeur,  
Que ce chef-d'œuvre issu des mains du Créateur,  
La terre n'est pour moi qu'un promontoire aride,  
Le ciel — ce dais d'azur lumineux et splendide,  
Ce plafond infini, ce toit majestueux  
Semé d'étoiles d'or et rayonnant de feux —  
Qu'un amas de vapeurs et qu'un chaos énorme !...  
Quel ouvrage que l'homme ! Admirable en sa forme !  
Sublime de raison ! Puissant en facultés !  
Dans le geste, imposant, grand par ses volontés !  
Dans ses actes, un ange ! Un dieu par la pensée !  
Du divin Ouvrier l'œuvre idéalisée !  
Et pourtant je ne vois dans cet être géant  
Que le peu de poussière en réserve au néant !  
Non ! je n'aime point l'homme ; et la femme... la femme  
Elle-même ! a perdu tout pouvoir sur mon âme !...  
Vous souriez, je crois ?

ROSENCRANTZ.

Mais non certes de vous,  
Croyez-le : la pensée en est bien loin de nous.

HAMLET.

C'est parce que j'ai dit que je n'aimais point l'homme ?

ROSENCRANTZ.

Le mot m'a fait sourire, oui ; mais c'était, en somme,  
 En songeant que, si l'homme est sans charme à vos yeux,  
 Les malheureux acteurs vus non loin de ces lieux  
 Et qu'on attend ici, devront peu vous séduire.

HAMLET, reprenant sa feinte gaieté.

Qu'ils viennent, au contraire, au plus tôt se produire.  
 Tout honneur à celui qui doit jouer le roi :  
 Ce prince peut compter sur un tribut de moi.  
 Au chevalier errant je destine une lance ;  
 L'amoureux bien payé dira mieux sa souffrance ;  
 Le personnage triste et tout confit en pleurs  
 Recevra dans la main un baume à ses douleurs ;  
 Je soignerai le clown, lui donnant ce qu'il aime,  
 Et rirai d'autant plus qu'il rira mieux lui-même.  
 La princesse, poussée à prendre un libre essor,  
 Fera boiter le vers plus galamment encor.  
 Mais quels sont ces acteurs ?

ROSENCRANTZ.

La même troupe, prince,  
 Que vous avez connue, et qui court la province.

HAMLET.

Elle est donc ambulante à présent ? Qui l'eût dit ?  
 C'est descendre en honneur aussi bien qu'en profit.

ROSENCRANTZ.

Mais ne savez-vous pas la récente ordonnance<sup>1</sup>

<sup>1</sup> L'article 14 des statuts promulgués sous Élisabeth.

Qui refuse aux acteurs un lieu de résidence ?

HAMLET.

Pauvres comédiens <sup>1</sup> ! Sont-ils aussi suivis  
Qu'au temps où de leur jeu nous étions si ravis ?

ROSENCRANTZ.

Bien loin de là vraiment.

HAMLET.

Ah ! tout s'use en ce monde.

ROSENCRANTZ.

En acteurs distingués, pardon, la troupe abonde ;  
Mais ne voilà-t-il pas qu'une bande d'enfants <sup>2</sup>  
S'est tout à coup posée en acteurs triomphants ?  
La mode les adopte et s'en montre idolâtre  
Au point qu'on veut tuer pour eux le vrai théâtre.  
Certains écrivassiers, gagés diffamateurs,  
Par ces enfants ne font qu'insulter les acteurs ;  
Et leur acharnement est tel après leur proie,  
Que jusqu'aux gens d'épée, à qui les plumes d'oie  
Apparemment font peur, se retirent confus  
Et jurent qu'au théâtre ils ne se rendront plus.

HAMLET.

Mais quels sont ces enfants ? A quelle étrange école

<sup>1</sup> Shakespeare, en plaçant dans la bouche d'Hamlet la chalcureuse défense des comédiens, se souvenait qu'il avait été lui-même acteur.

<sup>2</sup> En 1600, les enfants de chœur de la cathédrale de Saint-Paul furent autorisés à jouer la comédie, et obtinrent un succès qui fit le plus grand tort au vrai théâtre.

Ont-ils reçu sitôt le don de la parole?  
 Faux acteurs maintenant, il se pourrait qu'un jour  
 L'occasion les fit vrais acteurs à leur tour :  
 Honte alors à l'auteur qui, pendant leur jeune âge,  
 Leur apprend à huer leur futur héritage !

ROSENGRANTZ.

Le poète et l'acteur sont rarement d'accord,  
 Et le public n'est point dans le débat sans tort :  
 Bien loin qu'il les apaise, il se plait au contraire  
 A voir s'envenimer leur lutte téméraire :  
 Plus d'une pièce eut là tout son succès d'argent.

HAMLET.

Édifiant débat et succès engageant !

GUILDENSTERN

On en a vu sortir mainte tête fêlée.

HAMLET, à Rosengrantz.

Ces enfants sont, ainsi, vainqueurs dans la mêlée ?

ROSENGRANTZ.

« Le Globe et son Hercule <sup>1</sup> » en sont du coup perdus.

HAMLET.

N'en soyez pas, messieurs, après tout confondus :  
 Le monde de tout temps fut fécond en surprises.  
 Tenez. Mon oncle est roi de Danemark. Aux prises,

<sup>1</sup> Allusion au théâtre du « Globe », dont Shakespeare fut assez longtemps le propriétaire-directeur, et dont l'enseigne était :

Du vivant de mon père, avec je ne sais quoi  
De discrédit moral, à peine était-il roi  
Que chacun eût donné pour sa miniature  
Volontiers cent ducats. Est-ce dans la nature?  
A la philosophie alors à l'expliquer.

*Bruit derrière le théâtre.*

GUILDENSTERN.

Écoutez, monseigneur. Ce bruit doit indiquer  
Que nos acteurs sont là.

*HAMLET, leur tendant les deux mains.*

Votre main, je vous prie.

Il devra vous rester de notre causerie  
Un souvenir au moins : c'est celui du bonheur  
Que j'éprouve à vous voir tous deux dans Elsenour.  
Je vais faire un accueil tout plein de courtoisie  
A ces comédiens ; soyez sans jalousie  
Si ma main se répand en bienfaits envers eux :  
Je dois ce témoignage à leur sort malheureux...

*Changeant de ton, et avec amertume.*

Quant à ma mère-tante, à mon noble oncle-père,  
Leur esprit se repaît d'une vaine chimère.

GUILDENSTERN.

En quoi donc ?

*HAMLET, avec une froide ironie.*

Je suis fou... tant que le vent glacé  
Souffle du nord-nord-est : sitôt qu'il est passé,  
Et vienne un vent du sud, je sais, ne leur déplaît,

Distinguer un faucon d'un héron, ... fort à l'aise.

Entre Polonius.

POLONIUS, de loin.

Messieurs, je...

HAMLET, vivement.

Guildestern, écoute !

Se tournant vers Rosencrautz.

Ainsi que toi.

Les plaçant à sa droite et à sa gauche.

Je veux à chaque oreille un auditeur, ma foi.

Polonius s'est arrêté interdit à la porte. Bas, en leur montrant Polonius.

Voyez ce grand bambin, avec ses airs étranges !

Croiriez-vous qu'il n'est point quitte encor de ses langes ?

ROSENCRANTZ, sur le même ton.

Il les aura plutôt retrouvés, je le crois :

Tout vieillard est enfant pour la deuxième fois.

HAMLET, toujours bas.

Il vient pour nos acteurs. Désirez-vous l'entendre ?

Attention !

Haut, à Polonius.

Monsieur, je crois bien, à tout prendre,  
Que c'est lundi matin...

POLONIUS, s'avançant.

Pardon, prince, je viens  
Apporter la nouvelle...



HAMLET.

Une nouvelle? Tiens!

A vous en donner une à mon tour je suis homme.  
Du temps que Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS, épanoui.

Un acteur! Justement, je viens vous avertir  
Qu'il est là des acteurs...

HAMLET.

Quoi, vraiment! Sans mentir?

POLONIUS.

Sur l'honneur!

HAMLET, railleur.

Mais sont-ils, chacun d'eux, sur un âne,  
Comme étaient ceux dont parle un vieux couplet profane?

POLONIUS, enthousiaste.

Les plus parfaits acteurs qui soient dans l'univers!  
Un répertoire aussi, dit-on, des plus divers,  
Comprenant à la fois : chronique, comédie,  
Farce, drame historique, et même tragédie!  
Du théâtre connu tout leur est familier :  
Sénèque n'est plus lourd, Plaute n'est plus grossier  
En passant par leur bouche. Ils savent reproduire  
Avec un art égal les larmes et le rire!

HAMLET, levant les yeux au ciel.

Quel trésor, ô Jephté, grand juge d'Israël,  
N'avais-tu pas reçu des mains de l'Éternel!

POLONIUS, *empressé.*

Quel était ce trésor, monseigneur ?

HAMLET.

Une fille,  
Soutien de sa vieillesse, orgueil de sa famille !

POLONIUS, *à part.*

Allons. Encor ma fille !

HAMLET, *à Polonius.*

Eh bien ! mon vieux Jephthé,  
Me donnez-vous raison ?

POLONIUS, *piqué, à part.*

Jephthé !

*S'inclinant.*

Nom mérité :

Oui, j'ai bien, en effet, une fille que j'aime.

HAMLET, *vivement.*

Cela ne s'ensuit pas.

POLONIUS.

Ma surprise est extrême :  
Que s'ensuit-il, seigneur ?

HAMLET.

Ah ! parbleu, qui le sait ?  
« Dieu fait tout arriver comme cela lui plaît. »  
C'est, du moins, le refrain d'une chanson connue.

Montrant plusieurs comédiens, dont une femme, qui entrent.

Mais j'abrège. Voyez.

Aux acteurs.

A tous la bienvenue ,

Mes maîtres !

A l'un d'eux.

Enchanté de te voir bien portant.

A un autre.

Oh ! oh ! ce vieil ami ! L'air d'un vrai combattant !

Mais tu n'es pas ici pour me chercher querelle ,

J'imagine, mon cher ?

A l'actrice.

Et vous, ma toute belle,

Par Notre-Dame, jeune et coquette toujours !

Montrant ses pieds chaussés de brodequins à hauts talons.

Charmants, ces hauts-talons<sup>1</sup> qui prêtent leur secours

Pour vous hausser au ciel !... Et cette voix mutine ?

Pas de fêlure encore à sa cloche argentine ?...

A tous.

Vous êtes, je l'ai dit, ici les bienvenus :

En fauconniers français, les plus vaillants connus,

Vite, à présent, en chasse !

Au premier acteur auquel il s'est adressé.

Allons, toi, camarade,

Débite le premier quelque belle tirade

Qui nous fasse applaudir ton talent vigoureux.

<sup>1</sup> Chaussures du temps, démesurément hautes, et auxquelles on donnait le nom de *choppines*.

## LE COMÉDIEN.

Laquelle, monseigneur ? J'en serai trop heureux.

## HAMLET.

Voyons. Te souviens-tu d'un drame qu'à la scène  
 On ne donna, je crois, qu'une ou deux fois à peine,  
 Et qui, bien qu'on y vit plus d'un beau mouvement,  
 N'eut pas le don de plaire et tomba lourdement ?  
 On en fit à plaisir une longue critique :  
 Le sujet, pour les uns, était par trop antique ;  
 Pour les autres, l'intrigue un pauvre mets sans sel :  
 « Pastiche sans couleur, sans cachet personnel »,  
 Disaient ceux-ci. Ceux-là ripostaient : « Œuvre honnête,  
 « Si l'on veut, mais sortant d'une bien pauvre tête <sup>1</sup> ! »  
 Pourtant un petit groupe, et je vins m'y ranger,  
 Fut juste pour ce drame, en osant le juger  
 Bien fait, bien préparé dans ses péripéties  
 Et conduit de main ferme en toutes ses parties.  
 Il était un passage, entre autres, que j'aimais,  
 Mon cher, extrêmement quand tu le déclamaï :  
 Dans le récit d'Énée à Didon, ce passage  
 Où de Priam il peint l'assassinat sauvage.  
 En as-tu conservé, dis-moi, le souvenir ?  
 Il semble que ces vers vont tous me revenir...

<sup>1</sup> Les commentateurs sont en désaccord sur la question de savoir si Shakespeare était sincère dans les éloges qu'il fait décerner par Hamlet aux vers déclamés qui vont suivre, et qui, dans ce cas, auraient sans doute fait partie de quelque œuvre dramatique de sa jeunesse, ou bien, si le poète a voulu simplement parodier le style emphatique et boursoufflé des tragédies de son époque. Pope et Dryden penchent pour cette dernière opinion.

Attends... D'abord Pyrrhus en son ignominie :

Déclamant.

« Animé des instincts du tigre d'Hyrkanie,  
 « Ceint d'une armure noire, emblème trop complet  
 « De la nuit que dépasse en noirceur son projet,  
 « A peine hors des flancs du cheval fatidique,  
 « Pyrrhus fait éclater sa rage frénétique.  
 « Il s'élançe, et bientôt, sinistre, repoussant,  
 « Des pieds jusqu'à la tête il est baigné de sang,  
 « Sur sa route il massacre et le fils et le père,  
 « L'enfance et la vieillesse, et la vierge et la mère;  
 « Ilion, qui n'est plus qu'un vaste embrasement,  
 « Assiste agonisante à cet égorgement;  
 « Et Pyrrhus marche encor dans le sang, dans les flammes,  
 « Estimant qu'ils sont vains tous ces meurtres infâmes,  
 « S'il n'y joint un dernier, un plus noir attentat!  
 « Son regard plein de feu, jetant le rouge éclat  
 « De l'escarboucle, au loin va chercher sa victime  
 « Dans l'auguste Priam... »

Parlant au comédien.

Passé au récit du crime :

A ton tour maintenant.

POLONIUS, avec enthousiasme.

Morceau bien enlevé,  
 Monseigneur! Quel débit savamment observé!

LE COMÉDIEN, déclamant.

« Soudain Pyrrhus tressaille et pousse un cri de rage :  
 « Il aperçoit Priam. Le vieux roi, dont ni l'âge,

« Ni les destins cruels n'ont pu dompter le cœur,  
« S'efforce, en évoquant son antique valeur,  
« De repousser les Grecs ; mais sa trop lourde épée,  
« Qui vacille en sa main d'impuissance frappée,  
« Retombe sans effet. Pyrrhus court droit sur lui ;  
« Son glaive en s'abattant aussitôt a relui :  
« Trop furieux, le coup mal dirigé dévie ;  
« Mais le débile aïeul, déjà presque sans vie,  
« Pris dans le tourbillon de ce glaive fumant,  
« Comme déraciné, tombe sans mouvement !  
« De sa chute Iliou saignante, inanimée,  
« A senti le choc : son enceinte enflammée,  
« Ébranlée en entier du faite aux fondements,  
« Croule avec un fracas semblable aux grondements  
« Du tonnerre. Pyrrhus, que dans sa boucherie  
« Rien n'arrêtait, s'émeut ; le fer dont sa furie  
« Pressait les coups, — ce fer sous lequel oscillait  
« La tête de Priam dans sa blancheur de lait —  
« Reste immobile en l'air : son audace abattue,  
« On le dirait changé tout à coup en statue !  
« Mais ainsi qu'on peut voir, quand l'orage est formé,  
« Les nuages stagnants, le ciel inanimé,  
« Les vents hardis sans voix, et la terre inquiète  
« Dans un morne silence attendre la tempête,  
« Puis un éclair subit serpenter dans les cieux  
« Et l'ouragan bondir en élans furieux ;  
« De même, après un temps d'arrêt involontaire,  
« Pyrrhus a retrouvé sa haine et sa colère.  
« Non ! jamais le marteau des cyclopes puissants,  
« Retombant sur l'enclume à coups retentissants

« Pour forger du dieu Mars l'armure impénétrable,  
 « Ne frappa, comme alors de son fer exécrable  
 « Pyrrhus frappa Priam !... Arrière, cache-toi,  
 « Fortune aux yeux bandés, sans justice et sans loi !  
 « Et vous, dieux immortels, assemblés en concile,  
 « Détruisez à jamais sa puissance imbécile ;  
 « De sa roue arrachez les rayons orgueilleux,  
 « Le cercle étincelant, l'or massif des moyeux ;  
 « Précipitez enfin la déesse cruelle  
 « Des sommets de l'Olympe en la nuit éternelle ! »

POLONIUS, *sentencieusement.*

Trop long !

HAMLET, *vivement.*

Faisons-le tondre alors chez le barbier,  
 Comme votre menton.

*A part, au comédien.*

Parbleu ! c'est singulier :  
 Il lui faut une gigue, une chanson obscène,  
 Ou sinon, il s'endort... Allons, reprends la scène.  
 Voici venir Hécube...

LE COMÉDIEN, *déclamant.*

« Ah ! quiconque eût pu voir  
 « A ce moment Hécube, en proie au désespoir,  
 « Affolée... »

HAMLET.

Affolée ?

POLONIUS, obséquieux.

Excellent : « Affolée ! »

LE COMÉDIEN, reprenant.

« Errer seule au hasard, pieds nus, échevelée,  
 « Combattant par ses pleurs les morsures du feu ;  
 « Sur sa tête argentée, un chiffon vil, au lieu  
 « Du diadème ; aux flancs — ces flancs sacrés de reine  
 « Si souvent fécondés, et les voilant à peine, —  
 « Quelque étoffe grossière ; — un tel spectacle, ô ciel !  
 « Oui, quiconque l'eût vu, d'un courroux plein de fiel  
 « Eût maudit le Destin ; et si les dieux eux-mêmes,  
 « A moins qu'ils ne soient sourds à ces douleurs suprêmes,  
 « Avaient pu recueillir le cri désespéré  
 « Qui soudain s'échappa de son cœur ulcéré,  
 « Quand elle eut aperçu la figure sanglante  
 « De son époux, gisant livide, pantelante,  
 « Et Pyrrhus sur ce corps, inénarrable horreur !  
 « Sans relâche exerçant son aveugle fureur !  
 « A coup sûr, un tel cri d'une âme agonisante  
 « Eût fait choir sur la terre une larme cuisante  
 « Des yeux de tous les Dieux !... »

POLONIUS, interrompant, en montrant le comédien.

Voyez ! il a pâli ;

Et son œil maintenant est de larmes rempli :

Assez, de grâce...

HAMLET, avec bonté.

Bien, tu nous diras le reste

Un autre jour.



A Polonius.

Veillez, — j'y tiens, je vous l'atteste —  
 A ce que ces acteurs soient dignement traités :  
 Qu'ils soient comblés de soins et d'égards répétés ;  
 Rendez hommage en eux à ce bel art scénique,  
 Des mœurs de tous les temps la vivante chronique ;  
 Gardez-vous bien surtout de les blesser : pour vous  
 Mieux vaudrait un tombeau sans nom que leur courroux.

POLONIUS.

Leur traitement sera conforme à leur mérite,  
 Oui, prince, j'en répons.

HAMLET.

Morbleu ! je vous invite  
 A faire beaucoup mieux. Eh ! s'il fallait vraiment  
 Que chacun ici-bas reçût le traitement  
 Qu'il mérite, pour qui pourrait donc la Justice  
 Être équitablement indulgente ou propice ?  
 Non ! traitez-les plutôt suivant la dignité  
 De votre propre rang, et leur humilité  
 N'en rendra que plus noble encor votre conduite.  
 J'ai dit. Emmenez-les.

*Polonius sort avec une partie des acteurs. A ceux qui sont restés.*

Mettez-vous à leur suite.

*Arrétant le premier comédien, pendant que sortent les derniers acteurs.*

Reste, toi.

*Le conduisant à l'écart.*

Je voudrais vous voir jouer demain

*Le Meurtre de Gonzague.* Est-ce une pièce en main,  
Mon cher?

LE COMÉDIEN.

Oui, Monseigneur, la pièce est toute prête.

HAMLET, le congédiant.

A demain, dans ce cas ; mais c'est chose secrète.

Le rappelant.

A propos, voudrais-tu dans ce drame insérer  
Quinze ou vingt vers de moi, que je vais préparer  
Sur-le-champ ?

LE COMÉDIEN.

Nous aurons grand plaisir à les dire.

HAMLET.

Bien.

Désignant la porte par laquelle est sorti Polonius.

Suis ce personnage et, si tu peux, sans rire.

Sort le comédien. A Rosencrantz et Guildenstern.

Soyez les bienvenus encor dans Elseneur ;  
Mais adieu jusqu'au soir, chers amis.

ROSENCRANTZ, s'inclinant.

Monseigneur !

Rosencrantz et Guildenstern sortent.

HAMLET, les regardant s'éloigner, avec ironie.

Allez. Je vous connais...

Il est seul. Avec véhémence.

Seul enfin !... Misérable !

Plat valet que je suis !... N'est-il pas incroyable,  
N'est-il pas monstrueux qu'en une fiction  
Ce comédien mette autant de passion,  
Et qu'il sache si bien, guidé par son génie,  
Combiner de son jeu la savante harmonie,  
Qu'il ait les traits défaits, les yeux baignés de pleurs,  
L'âme en feu, comme en proie aux tragiques douleurs,  
La voix entrecoupée, et que, dans sa personne,  
Tout vibre ainsi qu'un luth qui sous la main frissonne ?  
Et tout cela, pour qui ? Pour Hécube ! pour rien !  
Qu'est-ce pour lui qu'Hécube ? Ou, qu'est ce faux Troyen  
Pour Hécube, qu'il vienne ainsi pleurer sur elle ?  
Mais que ferait-il donc si l'angoisse mortelle  
Que j'ai là, l'étreignait ? Certain, il inonderait  
La scène de ses pleurs ; il épouvanterait  
La salle des éclats de sa voix formidable,  
Troublerait l'innocent, rendrait fou le coupable,  
Confondrait l'ignorant, ferait d'émotion  
Expirer qui suivrait trop longtemps l'action.  
Et moi, blême faquin, valet pétri de boue,  
Qui vois ce qu'est l'acteur dans un rôle qu'il joue,  
Je ne sais ni parler ni me redresser, moi,  
Quand j'aurais à venger l'assassinat d'un roi !  
Ne suis-je donc qu'un lâche ? Allons, qui me soufflette ?  
Qui veut impunément me fendre en deux la tête ?  
Qui m'arrache la barbe et m'en fouette le front ?  
Qui m'insulte?... Oh ! je suis patient sous l'affront.....  
J'aurai changé de foie avec la tourterelle ;  
Non ! Ce n'est plus du fiel qu'il secrète et recèle ;  
Sinon, n'eussé-je pas avec mes doigts sanglants



## ACTE TROISIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une grande galerie à Elsenour (la même qu'à l'acte II).

Entrent : le ROI, la REINE, POLONIUS, OPHELIE,  
ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI.

Ainsi vous avez bien constaté sa démence,  
Mais rien ne vous a dit comment a pris naissance  
Ce mal mystérieux, si rapide en son cours  
Qu'il faut y voir, hélas ! un danger pour ses jours.

ROSENCRANTZ.

Chose étrange, il admet son égarement, sire ;  
Mais s'il en sent la cause, il ne la veut point dire.

GUILDENSTERN.

Tous les efforts qu'on fait pour la lui demander,  
Avec un art extrême il sait les éluder ;  
Et son langage est plein d'une amère ironie  
Dès qu'on veut trop à fond toucher à sa folie.

LA REINE.

Quel accueil vous fit-il ?

ROSENCRANTZ.

Un accueil empressé...

GUILDENSTERN, l'interrompant.

Mais avec quelque chose aussi d'un peu forcé.

ROSENCRANTZ.

Sobre de questions, il mit assez d'aisance  
A répondre sur tout.

LA REINE.

Pour tromper sa souffrance,  
Il eût fallu, messieurs, lui parler de plaisirs.

ROSENCRANTZ.

Nous avons pu, madame, exaucer vos désirs.  
Une troupe d'acteurs vient ici de paraître :  
Nous savions leur dessein, et pensant que peut-être  
Ils seraient pour Hamlet une distraction,  
Nous les avons vantés avec intention.  
Votre fils s'est montré joyeux de leur présence :  
Il leur témoigne à tous beaucoup de bienveillance,  
Et semble impatient, à tel point, de les voir  
Qu'ils ont dû s'engager à jouer dès ce soir.

POLONIUS, avec vivacité.

Rien de plus véridique. On nous promet un drame  
Émouvant. Pour vous, Sire, et puis pour vous, madame,  
Le prince m'a chargé d'une invitation...

LE ROI, l'interrompant.

Nous l'acceptons, charmés de son attention.

A Rosencrantz et à Guildenstern.

Il faut l'encourager, messieurs, dans cette envie  
De s'arracher enfin aux ennuis de sa vie :  
A vous deux, dans ce but, avec foi j'ai recours.

ROSENCRANTZ.

Comptez, sire, en effet, sur tout notre concours.

Sortent Rosencrantz et Guildenstern.

LE ROI, à la reine.

Gertrude, à votre tour, retirez-vous, ma chère.  
J'ai fait mander Hamlet : il va venir, j'espère.  
Laissons-le se trouver, comme par un hasard,  
Seul avec Ophélie, et lui parler à part.

Montrant Polonius.

Quant à nous, l'un et l'autre espions légitimes  
Que n'excusent que trop tous nos tourments intimes,  
Nous serons là cachés de manière à pouvoir  
Lire dans son langage ainsi qu'en un miroir,  
Et nous convaincre enfin si l'amour d'Ophélie,  
Comme tu t'en dis sûr, cause seul sa folie.

LA REINE, au roi.

Je m'éloigne.

Tendrement à Ophélie.

Ophélie ! Ah ! je prie ardemment  
Que l'unique raison de son égarement  
Soit son amour pour toi. J'y verrai l'espérance

Que tes vertus, ta grâce et ta douce innocence  
Sauront le ramener en des sentiers plus sûrs  
Et lui donner encor des jours heureux et purs.

OPHÉLIE.

Que de bonté, madame, et combien je vous aime !

La reine sort.

POLONIUS, alerte.

Promène-toi, ma fille, un moment ici même ;  
Pour nous, Sire, il est temps ailleurs de nous porter.

Prenant sur une table un livre qu'il remet à Ophélie.

Prends ce livre : étant seule, il est bon d'affecter  
De ne t'être oubliée ici qu'à la lecture.

Au roi, bas.

J'en gémis ; mais enfin il n'est dans la nature  
Rien de tel qu'un aspect hypocrite et dévot  
Pour tromper, notez bien, je ne dis pas un sot,  
Mais jusqu'au diable même.

LE ROI, avec un sourire contraint.

Où prends-tu ta maxime ?

Sombre, et à part.

Comme le dard pénètre et met à nu mon crime !  
L'abjecte courtisane au visage paré  
Est moins hideuse à voir sous son masque plâtré,  
Que ne l'est mon forfait sous sa fourbe assurance.  
Supplice intolérable !



POLONIUS, tout entier à l'arrivée d'Hamlet, et sans avoir pris garde aux paroles du roi.

Il vient, sire. Prudence!

Le roi et Polonius se dérobent précipitamment derrière une porte. Ophélie se promène en lisant. Entre Hamlet, rêveur, absorbé, et sans voir Ophélie.

HAMLET.

Être, ou bien n'être pas, c'est là la question.  
Quelle est pour un cœur fier la plus noble option?  
Supporter sans fléchir les traits de la fortune?  
Ou bien, quand on l'entend mugir, mer importune,  
Et rouler la menace et la mort dans ses flots,  
S'insurger, et d'un coup rendre vains ses assauts?  
Mourir... dormir, c'est tout! Et ce sommeil termine  
Les tortures de l'âme, et coupe à leur racine  
Les mille maux fatals dont hérite la chair.  
L'homme ne peut donc pas former de vœu plus cher :  
Mourir, dormir!... Dormir? mais pour rêver peut-être?  
Oui, rêver! Et c'est là qu'un doute affreux vient naître :  
Dans l'éternel sommeil quels rêves faisons-nous  
Quand ce corps haïssable en poussière est dissous?...  
Ah! l'instinctif effroi qu'éveille un tel mystère,  
Voilà ce qui nous fait tout souffrir sur la terre!  
Qui voudrait endurer les cruautés du sort,  
L'insolence du riche et le joug du plus fort,  
Les dédains de l'amour, les torts de la justice,  
La morgue du pouvoir et ce rude supplice  
Du mérite indigent méconnu, bafoué,  
S'il suffisait qu'un cœur du poignard fût troué  
Pour qu'il eût à l'instant conquis sa délivrance?

Oui! qui voudrait ainsi vivre avec la souffrance  
 Et porter des fardeaux pires que le trépas,  
 Si, descendant en soi, l'homme ne sentait pas  
 Qu'il règne quelque chose au delà de la tombe,  
 En ces lieux ignorés où va l'être qui tombe,  
 Mais dont nul voyageur n'est encor revenu,  
 Et si, dans la terreur de ce sombre inconnu,  
 Il ne redoutait moins sa terrestre agonie?  
 La conscience alors nous frappant d'atonie,  
 Fait des lâches de nous; la résolution  
 Succombe pâissante à la réflexion;  
 Et notre volonté, si fièrement tendue,  
 Si prête à l'action, s'annihile éperdue!

*Apercevant Ophélie, et prenant le ton railleur.*

Eh quoi! c'est Ophélie! Ange, en vos oraisons,  
 De ne point m'oublier vous avez cent raisons.

*OPHÉLIE, qui a écouté Hamlet avec effroi, s'avançant timidement.*

Monseigneur est-il bien?

HAMLET.

Mais fort bien, noble dame.

*OPHÉLIE lui tendant différents bijoux.*

Je venais, Monseigneur, mon devoir le réclame,  
 Je venais humblement rapporter ces bijoux  
 Qu'en des temps plus heureux j'eus en cadeau de vous :  
 Reprenez-les, de grâce.

HAMLET.

Erreur, belle Ophélie,

Je ne vous ai jamais rien offert.

OPHÉLIE, à part, douloureusement.

Il l'oublie !

A Hamlet.

Veillez me pardonner : vos présents, les voici.  
Tous ces chers souvenirs, je puis le dire ici,  
Empruntaient leur parfum au langage si tendre  
Qui les accompagna. Je n'ai plus qu'à les rendre  
Maintenant que je sens ce parfum envolé.  
Pour un cœur délicat tout don est annulé,  
Quand la main qui le fit, autrefois généreuse,  
Est si dure aujourd'hui.

HAMLET, glacial.

Vous êtes vertueuse...

OPHÉLIE, troublée.

Monseigneur !

HAMLET.

De plus, belle.

OPHÉLIE.

Oh ! que me dites-vous ?

HAMLET.

De veiller sur vous-même avec un soin jaloux  
Pour que votre vertu n'ait jamais pour compagne  
Votre beauté.

OPHÉLIE.

Pourtant la beauté, je crois, gagne

A vi vre, Monseigneur, au sein de la vertu ?

HAMLET.

A d'autres ce dicton trop souvent rebattu.  
Non, ma foi ! la beauté, dont on sait la puissance,  
Transforme la vertu bien plus vite en licence,  
Que la vertu ne peut, dans son austérité,  
Au même niveau qu'elle élever la beauté...  
Je vous aimais jadis ?

OPHÉLIE.

J'en avais la croyance,  
Hélas !

HAMLET.

Ce fut un tort. Sur ma trop dure essence  
La vertu veut en vain greffer sa pureté :  
Le vieux tronc lui résiste en sa rugosité.  
Je ne vous aimais point.

OPHÉLIE.

Plus cruelle est ma peine. •

HAMLET, avec véhémence.

Entre dans un couvent !... Où veux-tu que te mène  
Le beau soin d'engendrer des fous ? Je ne me sens  
Ni pire, ni meilleur que la plupart des gens :  
Dans mon histoire il est pourtant mainte misère,  
Telle qu'il eût été trop heureux que ma mère  
Ne m'eût jamais conçu ! Je suis vindicatif,  
Ambitieux ; l'orgueil me ronge jusqu'au vif :  
D'un signe je pourrais évoquer plus de crimes

Que tout l'enfer n'en compte au fond de ses abîmes !...

*Avec une violence redoublée.*

Hé ! quels motifs ont-ils, des faquins tels que moi,  
De ramper sur la terre ? Ah ! j'en donne ma foi,  
Les hommes sont des gueux, oui, des gueux, Ophélie,  
Et pas un, m'entends-tu, n'est digne qu'on s'y fie.  
Va-t'en dans un couvent !

*Froid et railleur.*

Votre père, à propos,  
Où donc est-il ?

OPHÉLIE.

Chez lui.

HAMLET.

Qu'il s'y tienne en repos  
Et s'y verrouille alors, afin que sa sottise  
Nulle part que chez lui ne le ridiculise.  
Adieu.

*Fausse sortie d'Hamlet.*

OPHÉLIE, levant les yeux au ciel,

Reine des cieux, venez à son secours !

HAMLET, redescendant en scène.

Mais voyons. Prétends-tu te marier toujours ?  
Le plus clair de ta dot est dans ce privilège :  
Que, même blanche et pure autant que glace ou neige,  
La calomnie est là, sûre de te noircir :  
Va-t'en donc au couvent ! Ou bien, si ton désir  
Veut quand même un mari, choisis un imbécile,

Les gens d'esprit sachant trop bien qu'il est facile  
 Aux femmes de changer tout homme en monstre. Adieu.  
 Entre vite au couvent !

*Il fait de nouveau mine de sortir.*

OPHÉLIE.

Vous l'entendez, mon Dieu !  
 Rendez-lui la raison.

HAMLET, revenant auprès d'Ophélie.

Et vos airs, vos peintures,  
 Vos caquets ! Parlons-en, ô nobles créatures !  
 Maintien, regard, visage, en vous je crois d'honneur  
 Que tout est mensonger, aussi bien que le cœur.  
 Puis, quand l'homme gémit de votre extravagance,  
 Vous ne vous excusez que sur votre ignorance.  
 Restons-en là. Je veux, ou je vois tout perdu,  
 Que soit le mariage à chacun défendu :  
 Aux maris... hormis un, j'accorderai leur grâce ;  
 Mais, plus d'autres maris !... Au couvent ! c'est ta place.

*Hamlet sort brusquement,*

OPHÉLIE, seule.

Naufrage irréparable ! Oh ! mort d'un noble esprit !  
 L'ornement de la cour, le soldat, l'érudit,  
 Du Danemark la fleur, la royale espérance,  
 Le miroir du bon ton, la suprême élégance,  
 L'élu de tous les cœurs et la fête des yeux,  
 Tout a péri, vaincu par ce mal furieux !...  
 Quand sa voix si longtemps vint enivrer mon âme,  
 Dieu ! faut-il donc que moi, moi, misérable femme,

J'entende désormais cette haute raison  
 Détonner comme un luth dont est faussé le son,  
 Et que j'aie à pleurer tant de grâce fleurie  
 Au vent de la démence effeuillée et flétrie ?  
 Malheur, malheur à moi qui vis ce qu'autrefois  
 J'ai vu, qui vois, hélas ! ce qu'à présent je vois !

*Reignent le roi et Polonius.*

LE ROI, très-agité, avec un rire amer.

L'amour?... Non, non ! l'amour n'a rien ici que faire.  
 Hamlet ne parle pas un langage ordinaire,  
 Mais les propos qu'il tient ne sont point ceux d'un fou.  
 Un funeste dessein, conçu je ne sais où,  
 Fermente dans sa tête, égare sa pensée,  
 Et clairement le pousse à quelque œuvre insensée ;  
 Il faut y couper court, ce point est résolu,  
 Et je vais à l'instant donner l'ordre absolu  
 Qu'Hamlet soit éloigné, qu'il parte sans remise  
 Pour l'Angleterre. Elle est, au surplus, peu soumise,  
 Négligente à payer le tribut convenu<sup>1</sup> :  
 Il y rétablira notre droit méconnu.  
 Après cela, la mer, l'imprévu du voyage  
 Et les distractions que recherche son âge,  
 Réussiront peut-être à le guérir d'un mal  
 Qui prend de jour en jour un aspect plus fatal,  
 Et par lequel ici son âme est obsédée  
 Jusqu'à l'en rendre fou... Que dis-tu de l'idée ?

POLONIUS.

Fort sage assurément. Mais, malgré tout, je crois,

<sup>1</sup> La suprématie danoise, en Angleterre, subsista jusqu'en 1041.

Et j'oserais jurer, Sire, encore une fois,  
Qu'un amour méconnu cause seul sa démence.

A Ophélie.

Ne parle pas, ma fille; il est sans importance  
De répéter au roi ce que t'a dit Hamlet.  
Nous sommes bien fixés tous deux à ce sujet.

Au roi.

Que votre volonté, Sire, soit accomplie;  
Mais veuillez ordonner d'abord, je vous supplie,  
Que la reine interroge Hamlet sur son chagrin,  
Sitôt que le spectacle aura, ce soir, pris fin.  
Son double privilège et de reine et de mère  
L'autorise à tenir un langage sévère;  
Caché, j'écouterai cet intime entretien:  
Si l'esprit maternel sur le fils ne peut rien,  
Je m'incline; qu'il parte.

LE ROI.

Oui, mais fais diligence:  
La démence des grands est la pire démence.

Ils sortent.



## SCÈNE II

Une grande salle du château d'Elseleur. Un théâtre est dressé dans le fond.

Entrent HAMLET et PLUSIEURS COMÉDIENS.

HAMLET.

Dites la scène entière, ainsi que je l'ai fait  
Devant vous, simplement, sans viser à l'effet :  
Que si vous adoptiez le ton lâche et futile  
Propre à certains acteurs, le crieur de la ville  
Pourrait tout aussi bien se charger de mes vers.  
N'agitez point vos bras sans trêve dans les airs :  
Que votre jeu soit sobre et votre ardeur, latente ;  
Même la passion qu'on veut rendre éclatante  
Doit savoir commander à son emportement  
Et ne cesser jamais de parler noblement.  
Je suis blessé d'entendre un histrion vulgaire,  
La chevelure au vent, et toujours prêt à braire,  
Venir s'époumoner, mettre un rôle en lambeaux,  
Sans souci de son art, ni des vers les plus beaux,  
Cependant que des mains toute une galerie  
Battant à l'unisson, l'acclame avec furie.  
C'est le fouet qu'il faudrait plutôt à ce butor,  
Qui hurle ses fureurs plus haut qu'Hérode encor<sup>1</sup>.  
Évitez ce travers.

<sup>1</sup> Dans les anciens mystères religieux, Hérode personnifiait toujours la violence et la fureur.

## LE PREMIER COMÉDIEN.

C'est toute notre tâche.

## HAMLET.

Que jamais votre effort pourtant ne se relâche ;  
Prenez pour conseiller votre discernement,  
Et marquez vos effets au coin du jugement.  
Que chez vous la parole à l'action unie  
Soient toujours l'une et l'autre en parfaite harmonie :  
Surtout que la Nature , à jamais sous vos yeux,  
Reste votre modèle unique et précieux.  
L'exagération , dès qu'elle prédomine ,  
Ment au but du théâtre , en fausse l'origine ;  
De la vie il veut être avant tout le miroir :  
Il faut que la vertu soit fière de s'y voir ,  
Que l'infamie y trouve en tremblant son image,  
Et que le caractère inhérent à chaque âge  
Y soit peint, y revive avec fidélité.  
Que si dans votre jeu, blessant la vérité,  
Vous venez à plaisir dénaturer un rôle ,  
Vous pourrez bien leurrer l'auditeur bienveillant,  
Vous lui pourrez ravir un applaudissement ;  
Mais le critique est là : contre son sentiment  
Et contre son arrêt même une salle entière  
Ne saurait prévaloir en semblable matière.  
Hélas ! que j'en ai vu de ces pauvres acteurs  
A qui ne manquaient point de complaisants flatteurs,  
Et dont pourtant la voix , le geste et la tournure  
Représentaient si peu l'homme de la nature,  
Qu'on eût dit que, jaloux du chef-d'œuvre de Dieu,

Quelque apprenti gâcheur s'étant mis en son lieu,  
Seul avait pu bâtir en un jour de débauches  
De notre humanité ces risibles ébauches.

LE PREMIER COMÉDIEN, *souriant*.

Nous avons à peu près réformé tout cela.

HAMLET.

Tant mieux. Cette réforme, alors, complétez-la.  
Surtout, que vos bouffons, quand ils feraient moins rire,  
Ne débitent jamais que ce qu'ils ont à dire.  
Leurs indécents lazzi, ces prétendus bons mots,  
Ont peut-être le don d'égayer quelques sots,  
Mais toujours aux dépens de la pièce elle-même,  
Quand ils n'en causent pas le naufrage suprême.

*A tous les comédiens.*

J'ai dit. Et maintenant, allez vous préparer.

*Les comédiens sortent. Entrent Polonius, Rosencrantz et Guildenstern.*

HAMLET, à Polonius.

Mon cher Polonius, pouvons-nous espérer  
Que le roi voudra bien assister au spectacle ?

POLONIUS.

Oui, prince, avec la reine.

HAMLET.

En ce cas, plus d'obstacle.

Prévenez nos acteurs.

*Polonius sort. A Rosencrantz et à Guildenstern.*

Voulez-vous bien l'aider ?

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN, *empressés.*

Sans doute.

*Sortent Rosencrants et Guildenstern.*

HAMLET, *allant à une porte du fond et appelant.*

Horatio !

*Entre Horatio.*

HORATIO.

Vous m'avez fait mander,  
Monseigneur, et j'accours.

HAMLET, *lui prenant les mains avec effusion.*

O parfait honnête homme !  
O vrai sage ! Ces noms sont ceux dont je te nomme,  
Horatio.

HORATIO.

Cher prince !...

HAMLET.

Oh ! ce n'est pas au moins,  
Crois-le, pour te flatter. A quoi bon pareils soins  
Vis-à-vis de qui n'a, comme toi, d'apanage  
Que la gaité, l'esprit, l'honneur et le courage ?  
Flatter la pauvreté ! Fi donc ! Y penses-tu ?  
Tout autant vaudrait-il honorer la vertu.  
Non ! non ! Mais qu'une bouche assouplie aux bassesses  
Aime à lécher la main qui s'acquitte en largesses,  
Voilà qui vaut la peine, ami ; tu le conçois...

*Avec une gravité affectueuse.*

Dès l'instant où mon cœur sut diriger son choix,

Ce cœur, Horatio, ne fut pas en balance :  
Sur l'heure il t'accorda sa juste préférence,  
Admirant l'homme en toi qui sait tout endurer,  
Sans paraître en souffrir, sans même en murmurer,  
Et qui prend la fortune, indulgente ou sévère,  
Avec le calme égal que la raison suggère.  
Oh ! bienheureux celui dont le tempérament  
Se mit ainsi d'accord avec son jugement :  
Il ne sera jamais cette lyre commune  
Qu'à son gré fait vibrer le doigt de la Fortune.  
Je me sentais d'instinct porté d'affection  
Vers qui maîtriserait le mieux la passion :  
En toi j'ai vu cet homme et t'ai donné mon âme...  
Mais c'est assez : voici pourquoi je te réclame :  
Ce soir, dans un moment, je fais représenter  
Un drame auquel le roi m'a promis d'assister.  
La scène d'ouverture, et c'est moi qui l'ai faite,  
Du meurtre de mon père est l'image complète :  
Ce forfait inhumain, je ne l'ai dit qu'à toi ;  
A toi donc d'épier le visage du roi,  
Dès que commencera cette terrible scène.  
Dans son saisissement, si le remords n'amène  
Sur ses lèvres un cri d'épouvante et d'horreur  
Qui de cet attentat le dénonce l'auteur,  
C'est qu'alors je n'ai vu qu'une ombre dérisoire,  
C'est que mon âme alors est maudite et plus noire  
Que l'ancre de Vulcain... Mets un soin scrupuleux  
A l'observer. Pour moi, je riverai mes yeux  
A son front, et, tous deux, nous réglerons ensuite  
Quelle doit être ici désormais ma conduite.

HORATIO.

Bien, Monseigneur. Comptez que, pendant qu'on jouëra,  
De tous ses mouvements nul ne m'échappera,  
J'ose vous l'affirmer.

HAMLET, vivement.

Les voici ! vite en place.  
De notre émotion effaçons toute trace.

*Entrent le roi, la reine, Polonius, Ophélie, Rosencrantz et Guildenstern, suivis d'une cour nombreuse et brillante. La marche danoise accompagne l'entrée du cortège.*

LE ROI.

Allez-vous bien, Hamlet ?

HAMLET, au roi, gaiement.

Fort bien, Sire, vraiment,  
Bien qu'en caméléon, vivant d'air seulement,  
Chose, ainsi que l'Espoir, fort exquise, mais creuse :  
On donne la pâtée un peu plus plantureuse,  
J'imagine, aux chapons ?

LE ROI.

Voilà d'étranges mots ;  
Mais je ne suis pour rien, je pense, en ces propos,  
Mon fils.

HAMLET, négligemment.

Ni moi non plus.

A Polonius.

Vous fûtes du théâtre  
En votre jeune temps, paraît-il, idolâtre,  
Monseigneur ? Même on dit que vous avez joué ?

POLONIUS.

Oui, sans doute, et mon jeu bien souvent fut loué.

HAMLET.

Dans quel genre ?

POLONIUS, se rengorgeant.

Tenez. Où je fus admirable  
C'est dans Jules César. Brutus, ce misérable,  
Me tue au Capitole... En mourant j'étais beau !

HAMLET, tournant sur ses talons.

Une brute, en effet, d'occire un pareil veau !

A Guildenstern et à Rosencrantz.

Et nos acteurs ?

ROSENCRANTZ.

Tout prêts.

Hamlet conduit le roi et la reine aux sièges qu'ils doivent occuper. La cour prend place à une certaine distance. Polonius se tient debout derrière le fauteuil du roi.

LA REINE, à Hamlet, en lui désignant une place auprès d'elle.

Mon fils, faut-il le dire ?

Votre place est ici.

HAMLET, désignant Ophélie.

Cet autre aimant m'attire,  
Ma mère, excusez-moi.

POLONIUS, joyeusement, à l'oreille du roi.

Sire, l'entendez-vous ?

HAMLET, se couchant nonchalamment aux pieds d'Ophélie.

Madame, laissez-moi m'étendre à vos genoux.

OPHÉLIE, comme voulant le relever.

Oh! pas ainsi, de grâce...

HAMLET.

Alors, rien que ma tête

Sur vos genoux ?

OPHÉLIE.

Mon Dieu !...

HAMLET.

Votre pudeur me prête

Quelque idée incongrue ?

OPHÉLIE, simplement.

Oh ! je ne pense rien,

Monseigneur, je vous jure.

HAMLET.

En quoi n'est-il pas bien

Qu'aux pieds de la beauté l'homme rêve et soupire ?

OPHÉLIE, troublée

Que dites-vous là ?

HAMLET, riant.

Rien.

OPHÉLIE, tristement.

Vous ne voulez que rire,

Je le vois.



HAMLET.

Rire ? moi !...

OPHÉLIE.

Sans doute, Monseigneur.

HAMLET, parlant de façon à n'être entendu ni du roi ni de la reine

Au fait ! que suis-je ici, sinon le bateleur  
 Qui doit vous égayer et cherche à vous distraire ?  
 Tenez ! voyez déjà la gaité de ma mère ;  
 Et deux heures, pourtant, ont à peine passé  
 Depuis qu'en ce palais mon père est trépassé.

OPHÉLIE.

Dites deux fois deux mois, pour le moins...

HAMLET, avec un rire amer et à haute voix.

O prodige !

Quoi ! si longtemps ? Alors, en vérité, que dis-je ?  
 Libre au diable en ce cas de se vêtir de noir :  
 Moi ! je veux être en rouge à partir de ce soir...  
 Mort depuis deux longs mois déjà sans qu'on l'oublie !  
 A ce compte un grand homme a donc chance à sa vie  
 De survivre six mois ? Oui, par Notre-Seigneur !  
 Pourvu que d'ériger maint temple il eût l'honneur :  
 Autrement, de l'oubli son nom sera la proie,  
 Tout autant que le nom du colosse de Troie,  
 « Ce cheval aux flancs creux,  
 « Autrefois si fameux »,  
 Comme dit la chanson.

Sur un signe d'Hamlet, les trompettes sonnent. Les draperies de la scène, forment

rideau, se relèvent et s'attachent de côté. Le théâtre représente un grand jardin ombragé. La pantomime commence <sup>1</sup>.

Entrent un roi et une reine, paraissant très-attachés l'un à l'autre. La reine embrasse le roi, s'agenouille devant lui, et lui fait mille protestations de tendresse. Le roi, qui paraît affaibli et souffrant, la relève, et appuie, avec amour, sa tête sur ses épaules. Puis il se fait conduire par elle à un banc, sous les arbres; il s'y étend et ne tarde pas à s'endormir. La reine, après l'avoir longtemps contemplé, s'éloigne lentement, comme en proie à de douloureuses pensées.

A peine est-elle sortie, que survient un personnage qui s'approche avec précaution du roi endormi, et le dépouille doucement de sa couronne, qu'il baise avec transport; puis, tirant un flacon de son sein, il en verse rapidement le contenu dans l'oreille du roi. Le roi se redresse tout d'un coup, s'agite convulsivement, et, après avoir jeté un regard effaré sur son assassin, il tombe mort sur le banc. Le meurtrier replace la couronne sur la tête du roi, arrange les plis de son vêtement comme si son sommeil n'avait point été troublé, et s'éloigne rapidement. La reine revient, trouve le roi mort, et paraît s'abandonner au plus profond désespoir. L'empoisonneur rentre à son tour, suivi de deux autres personnages. A la vue du cadavre du roi, il joint hypocritement ses lamentations à celles de la reine; puis il fait enlever et emporter le corps par les deux personnages. Demeuré seul avec la reine, il se jette à ses pieds, et lui fait la déclaration de son amour. La reine hésite, le repousse, puis elle semble fléchir, et finit par lui abandonner ses deux mains, que le meurtrier couvre de caresses et de baisers.

Ce jeu muet dure quelques instants; puis, la reine se laissant doucement entraîner par le meurtrier, ils sortent.

Pendant toute la durée de la pantomime, le roi s'est montré inquiet, agité, contenant à grand'peine son effroi.

OPHÉLIE, à Hamlet.

Mais cette pantomime,

Qu'est-ce donc ?

HAMLET, haut, fixant le roi.

Une embûche où va tomber le crime.

<sup>1</sup> Du temps de Shakespeare, l'usage était très-répanu de faire mimer une pièce avant d'en donner la représentation dialoguée. Hamlet, en adoptant cette tradition pour la scène qu'il fait jouer devant le roi, a évidemment pour objet de s'emparer doublement de la conscience du coupable. La question que va poser le roi, à la suite de la pantomime, dévoile bien, du reste, le trouble que cette scène mimée a déjà jeté dans son esprit.

OPHÉLIE.

Le sujet de la pièce est-il indiqué là ?

Entre l'acteur chargé de dire le prologue. Il se tient au fond de la scène en attendant qu'Hamlet lui fasse signe de parler.

HAMLET, désignant du doigt l'acteur à Ophélie.

Écoutez ce gaillard ; il vous dira cela :  
De sa vie un acteur n'a jamais su se taire.

OPHÉLIE.

Écoutons donc.

HAMLET.

Et même il est tout prêt, pour plaire,  
A parler tour à tour sur tout ce qu'on voudra.

OPHÉLIE, montrant en souriant l'acteur au fond de la scène.

Sans votre ordre jamais, prince, il ne parlera.

L'ACTEUR, s'avançant sur un signe d'Hamlet, et saluant.

Avant que la pièce commence,  
Nous implorons votre indulgence :  
Comptez sur toute notre ardeur  
Pour conjurer votre froideur.

Il salue de nouveau, et sort.

HAMLET, à Ophélie.

Simple réclame inscrite au fronton de leur drame.

OPHÉLIE.

C'est bien court, en effet.

HAMLET.

Moins qu'un amour de femme.

Entrent en scène le roi et la reine de la pièce. Le roi marche péniblement, et s'appuie sur le bras de la reine.

LE ROI DE LA PIÈCE.

« Trente fois Phébus a sur son char triomphal  
 « Du globe où nous vivons fait le tour intégral ;  
 « Trente fois douze mois Phébé sur cette terre  
 « A versé les flots d'or de sa douce lumière,  
 « Depuis que notre amour parle et vit dans nos cœurs  
 « Et que d'un chaste hymen nous goûtons les douceurs. »

LA REINE DE LA PIÈCE.

« Que trente fois encor chaque astre renouvelle  
 « Les évolutions de sa course annuelle,  
 « Avant que le trépas sépare nos amours !  
 « Mais malgré moi je pleure, et je crains pour vos jours :  
 « Vous êtes si changé, si souffrant, si débile,  
 « Que mon cœur en conçoit une alarme fébrile.  
 « Ne vous effrayez point pourtant de ma terreur ;  
 « La femme est ainsi faite : aime-t-elle ? elle a peur ;  
 « De ces deux sentiments la mesure est la même  
 « En elle : nulle ici, là poussée à l'extrême.  
 « Vous savez mon amour, et combien il est grand :  
 « Pardonnez donc l'effroi qui par moments me prend ;  
 « Lorsque l'amour est fort, un rien seul l'épouvante :  
 « Quand la crainte grandit, c'est que l'amour augmente. »

LE ROI DE LA PIÈCE.

« Chère femme, il faut bien se soumettre au Destin :  
 « Mes forces sont à bout, ma vie est à sa fin,  
 « Et je te vais bientôt quitter, mon adorée ;

« Mais tu pourras encor vivre heureuse , honorée ;

*Avec un sourire triste.*

« Et qui sait si ton cœur dans un nouvel époux

« Plus tard ne trouvera... »

LA REINE DE LA PIÈCE, *avec feu.*

« Dieu ! que me dites-vous ?

« Jamais d'autres liens ne me feront coupable

« De cette trahison indigne et misérable.

« La veuve qui consent à tomber aussi bas ,

« De son premier mari rend suspect le trépas... »

HAMLET, *d'une voix stridente.*

Ah ! ah ! voici l'absinthe !

LA REINE DE LA PIÈCE.

« Quelque louche intérêt, quelque vil avantage

« Seul décide une femme à trahir son veuvage ;

« Et d'un second époux se ranger sous les lois ,

« C'est tuer le premier une seconde fois. »

LE ROI DE LA PIÈCE.

« Telle est bien aujourd'hui ta sincère croyance :

« D'autres pensers un jour en toi prendront naissance.

« Quelque ferme au début que soit la volonté ,

« Brave-t-elle le temps avec impunité ?

« Non ! vert, le fruit résiste encor qu'on le secoue ;

« Mûr, il tombe de l'arbre au souffle qui s'y joue.

« Ah ! que de fois le cœur dans son entraînement

« Prononce de ces vœux auxquels bientôt il ment !

« Ce que la passion ardente nous impose ,

« Dès qu'elle s'affaiblit, est souvent lettre close :  
 « La douleur et la joie ont beau s'évertuer,  
 « C'est par leur propre excès qu'on les voit se tuer ;  
 « Et plus la joie est grande et plus la douleur vraie,  
 « Mieux la gaité s'attriste et le chagrin s'égaie  
 « Au plus léger prétexte. En ce monde toujours  
 « En changeant de fortune on change ses amours :  
 « Aussi, la question est sans cesse opportune :  
 « Est-ce l'amour qui suit le char de la fortune,  
 « Ou bien elle qui court au-devant de l'amour ?  
 « Pourtant, qu'un puissant tombe, et le vide en un jour  
 « Se fait autour de lui ; mais que l'humble s'élève,  
 « D'innombrables amis l'assailliront sans trêve :  
 « D'où je dois, j'en ai peur, estimer qu'après tout,  
 « L'amour pour se donner veut la Fortune au bout.  
 « L'amitié n'est point autre : à l'homme heureux fidèle,  
 « A cet homme elle enjoint de n'espérer rien d'elle,  
 « S'il devient malheureux et qu'il l'ose invoquer.  
 « Tout ceci n'a qu'un but, celui de t'indiquer  
 « Que l'homme et le Destin marchent en sens contraire :  
 « L'homme combat et tend vers ce qu'il voudrait faire ;  
 « Le Destin se saisit de tous ses vains projets  
 « Pour les subordonner à ses propres décrets.  
 « Aussi, quand tu prétends, pauvre femme éplorée,  
 « Que ton veuvage aura de tes jours la durée,  
 « Je dois supposer, moi, qu'à ton premier mari  
 « Tu ne songeras plus dès qu'il aura péri. »

LA REINE DE LA PIÈCE, avec exaltation.

« Oh ! qu'on me voie errer sans abri sur la terre ;

« Que le ciel me retire à jamais sa lumière ;  
 « Qu'une terreur constante assombrisse mes jours  
 « Et que mes maux en vain attendent un secours ;  
 « Pour moi qu'il ne soit plus d'espérance ou de joie,  
 « Que mon âme sans cesse aux remords soit en proie,  
 « Et que, maudite enfin ici-bas comme au ciel,  
 « Je subisse aux enfers un supplice éternel,  
 « Si je me fais un jour de veuve épouse encore ! »

HAMLET, ironiquement, haut à Ophélie.

Après de tels serments,  
 Comme elle va tenir à ses engagements !...

LE ROI DE LA PIÈCE.

« Eh bien ! oui, je te crois, et de plus je t'adore...  
 « Mais je me sens bien las et m'épuise à causer...  
 « Ma tête s'alourdit... Laisse-moi reposer  
 « Et faire sur ce banc ma sieste journalière. »

La reine le conduit au banc qu'il désigne. Il s'y étend, et s'endort bientôt.

LA REINE DE LA PIÈCE, après être demeurée pensive à le contempler.

« Dors longtemps du sommeil qui ferme ta paupière ;  
 « Et puisse le malheur, comme un spectre hideux,  
 « Ne se mettre jamais debout entre nous deux ! »

Elle sort, laissant le roi endormi.

HAMLET, brusquement, et de loin, à sa mère.

Ma mère, votre avis sur le début du drame ?

LA REINE, avec un sourire contraint.

Trop de serments pour moi de la part de la dame.

HAMLET.

Mais elle les tiendra, pouvez-vous en douter?

LE ROI, très-pâle et très-ému.

Dans ce que nous allons à présent écouter,  
Dites-le-nous, Hamlet, n'est-il aucune offense,  
Aucune infraction aux lois de la décence ?  
Tout est-il bien moral?

HAMLET.

Parfaitement moral.

Ce que vous y pourrez, Sire, trouver de mal  
C'est un peu de poison, mais... il n'est que pour rire.

LE ROI.

Cette pièce a pour nom ?

HAMLET.

Eh ! j'allais vous le dire :  
« La Souricière », Sire, au figuré, pardieu !  
Il s'agit là d'un meurtre, et Vienne en est le lieu...

*S'animant, et parlant par saccades.*

Le duc a nom Gonzague... On appelle sa femme  
Baptista... L'aventure est tout à fait infâme...  
Vous allez voir... Mais quoi ! vous pâlissez?... Pour nous,  
— Je parle de moi, Sire, aussi bien que de vous —  
Qu'importe ce forfait, quand notre conscience  
A le droit d'attester tout haut son innocence ?  
Laissons les vieux chevaux qu'écorche leur métier  
Geindre et ruer... Chez nous l'épiderme est entier.

*Entre, sur le théâtre, Lucianus, l'air sombre et farouche.*



HAMLET, le désignant du doigt.

Voici Lucianus, neveu du roi, le drôle !

OPHÉLIE, à Hamlet.

Vous remplacez très-bien le chœur.

HAMLET.

Oui, c'est mon rôle.

Je sais mieux faire encor : je pourrais aisément  
Dire à quoi vous pensez, charmante, en ce moment

OPHÉLIE.

Vous êtes bien piquant.

HAMLET.

Ma pointe est émoussée,  
Dès l'instant que par vous une plainte est poussée.

OPHÉLIE, souriant.

Ah ! vous voici galant.

HAMLET.

Presque autant qu'un mari.

A l'acteur qui est en scène, et prend des airs farouches

Veux-tu bien laisser là ce visage ahuri,  
Et réciter tout court les vers que tu dois dire  
Sans ces contorsions qui ne prétextent qu'à rire :  
Parle, allons, meurtrier !... Tiens ! j'entends le corbeau  
Qui croasse « vengeance ! » en flairant un tombeau !

LUCIANUS, d'un ton tragique.

« Bras dispos, poison sûr, occasion propice,

« Tout avec moi conspire et me sert de complice !...  
 « Il est seul ! Nul regard ne m'épie... Aucun bruit !

Tirant un flacon de son sein.

« O plante redoutable arrachée à minuit !  
 « Poison qu'aucun venin n'égale en violence !  
 « Toi, dont Hécate même a réglé la puissance,  
 « Fais ton œuvre de mort ! Arrête en un instant  
 « Les battements derniers de ce cœur palpitant. »

Il verse le contenu du flacon dans l'oreille du roi endormi. Celui-ci se redresse convulsivement, se débat un moment dans l'agonie de la mort, et retombe sans vie sur son banc.

Pendant que parlait Lucianus, Hamlet s'est glissé en rampant jusqu'à sa mère et au roi. Il se relève à demi, le regard ardemment fixé sur eux, la main tendue vers le théâtre.

HAMLET, d'une voix tonnante, coupée par la passion.

Il l'empoisonne !... Il va lui voler sa couronne !  
 Le pauvre roi !... Gonzague est le nom qu'on lui donne...  
 L'histoire est véridique... Un livre italien  
 En parle tout au long... Attendez ! il faut bien  
 Que vous voyiez comment ce meurtrier sans âme  
 — Gonzague assassiné — va lui ravir sa femme !...

OPHÉLIE, se levant effrayée.

Le roi se lève !

En effet, le roi est debout, livide, en proie à la plus vive terreur.

HAMLET, bondissant sur ses pieds, et se dressant en face du roi, à le toucher.  
 avec un rire terrible.

Ah ! ah ! quoi ! pour un feu follet,

Sire ?

La reine et toute l'assistance se sont également levées.

LA REINE, *bas et rapidement au roi.*

Mais cachez donc ce visage inquiet.

POLONIUS, *impérieusement aux deux acteurs demeurés interdits sur le théâtre.*

Cessez ; éteignez tout ; rabattez ces portières.

*Les deux rideaux de côté de la scène retombent et se referment. Les lumières du second théâtre s'éteignent. Une obscurité relative euvahit le vrai théâtre.*

LE ROI, *au comble de l'épouvante, et retrouvant enfin la parole.*

Des lumières, ô ciel ! apportez des lumières !...

Sortons, sortons d'ici !

*Le roi s'élance au dehors, suivi de la reine et de toute la cour.*

QUELQUES VOIX, *en s'éloignant.*

Des flambeaux ! des flambeaux !

*Tous sont sortis en désordre, moins Hamlet et Horatio.*

HAMLET, *marchant à grands pas, avec une gaieté nerveuse et forcée.*

Connais-tu la chanson dont voici des lambeaux ?

« Que le daim blessé fuie et pleure,

« Le cerf épargné, lui, se livre à ses ébats :

« Tel pleure, tel rit, suivant l'heure ;

« L'humanité n'a point d'autre lot ici-bas. »

Mon cher, je puis narguer désormais la Fortune.

Que m'importe, en effet, sa haine ou sa rancune ?

La scène aura pour moi des succès singuliers :

Du jour où, plume au feutre et grands nœuds aux souliers,

Je voudrai m'enrôler dans quelque compagnie,

Je prétends m'ériger en acteur de génie.

HORATIO, *flattant sa fantaisie.*

Aux profits, demi-part ?

HAMLET.

HAMLET.

Non, part entière, ou rien<sup>1</sup>.

Eh quoi ! Damon chéri, ne le vois-tu pas bien ?

Cet empire sublime

Où Jupiter régnait

Est tombé par un crime

Aux mains d'un vil benêt.

HORATIO, sur le même ton d'enjouement.

Vous rimeriez aussi.

HAMLET, se rapprochant vivement d'Horatio et lui saisissant la main.

Je te gage un royaume

Sur la réalité de notre cher fantôme !...

Mon bon Horatio, rien ne t'a-t-il frappé ?

HORATIO.

Rien ne m'a, Monseigneur, au contraire, échappé.

HAMLET.

As-tu vu sur son front cette pâleur livide,

Quand le poison en vint à son œuvre homicide ?

HORATIO.

Certes !

Entrent Rosencrantz et Guildenstern.

HAMLET, en les voyant, reprenant ses allures fantasques.

De la musique ! Allons ! des flageolets<sup>2</sup> !

<sup>1</sup> Allusion à une coutume du temps. Les acteurs jouaient alors invariablement en société. Les premiers sujets avaient une part entière, les acteurs secondaires une demi-part dans les profits.

<sup>2</sup> « The recorders. » Le « recorder » n'était point, comme on l'a souvent traduit, une flûte, mais bien un petit flageolet, dont l'embouchure avait la forme d'un bec d'oiseau.

Si le roi répudie  
Ainsi la tragédie,  
Pour lui cherchons ailleurs des plaisirs plus complets.

GUILDENSTERN, gravement.

J'aurais deux ou trois mots, Monseigneur, à vous dire.

HAMLET.

Mille, si cela peut mieux encor vous sourire.

GUILDENSTERN.

Notre maître, le roi...

HAMLET.

Le roi ? comment va-t-il ?

GUILDENSTERN.

Il est dans un état qui n'est point sans péril :  
Un trouble impétueux, je ne puis vous le taire...

HAMLET.

Causé par le vin ?

GUILDENSTERN.

Non, prince. Par la colère.

HAMLET.

Il eût été prudent à vous de requérir  
Un médecin. Ces gens font métier de guérir.  
Pour moi, si je traitais Sa Majesté Royale,  
Vous verriez pire encor que l'humeur qu'elle exhale.

GUILDENSTERN.

Mettez, mon cher seigneur, de grâce, en vos discours

Un peu plus de logique, avec moins de détours.

HAMLET.

M'y voici prêt. Eh bien ?

GUILDENSTERN.

C'est votre auguste mère,  
Monseigneur, qui, plongée en une peine amère,  
M'envoie auprès de vous.

HAMLET, avec une politesse ironique.

Soyez le bienvenu.

GUILDENSTERN.

En vérité ce ton, à dessein contenu,  
N'est pas de bon aloi; daignez à mon message  
Faire, je vous en prie, une réponse sage;  
Et de la reine enfin apprenez le désir,  
Ou bien renvoyez-nous, si c'est votre plaisir.

HAMLET.

Mais, monsieur, je ne puis...

GUILDENSTERN.

Que ne peut Votre Altesse ?

HAMLET, froidement railleur.

Quand pâtit mon cerveau, répondre avec sagesse.  
Que si vous voulez bien vous montrer endurant  
Envers mon pauvre esprit fantasque, incohérent,  
Et souffrir qu'il s'exprime ainsi qu'il peut le faire,  
Je suis prêt à me rendre aux ordres de ma mère.

Mais assez de ceci. Vous me faisiez l'honneur  
De dire que la reine...

ROSENCRANTZ.

Est triste, Monseigneur,  
Et suit avec effroi votre étrange conduite.

HAMLET.

O fils dénaturé! Mère excellente!

*Froidement à Rosencrantz.*

Ensuite?

ROSENCRANTZ.

Elle a, d'après cela, le besoin de vous voir  
Dans ses appartements quelques instants ce soir.

HAMLET.

C'est bien, monsieur, j'irai. N'est-elle pas la reine?...  
Ce seul motif au moins près de moi vous amène?

ROSENCRANTZ, d'un ton pénétré.

A votre affection j'ai perdu tous mes droits,  
Je le crains.

HAMLET, indifféremment, étendant les deux mains.

Mon Dieu, non, comme voilà dix doigts.

ROSENCRANTZ.

Dites-moi, dans ce cas, d'où vient votre souffrance?  
C'est fermer toute issue à votre délivrance  
Que de cacher vos maux aux regards d'un ami.

HAMLET.

Vous le voulez?... Eh bien ! je ne suis qu'à demi  
Satisfait de mon sort.

ROSENCRANTZ.

Eh ! cela peut-il être,  
Vous que le Danemark attend pour royal maître ?

HAMLET.

Mais comme en attendant l'herbe pousse, je crois  
Que mieux vaut tout de suite être au nombre des rois.

Trois ou quatre musiciens entrent et paraissent attendre les instructions d'Hamlet.  
Hamlet va droit à l'un d'eux, et lui prend un flageolet des mains.

Voyons ce flageolet.

A Rosencrantz et à Guildenstern, qui lui font signe de s'observer.

Que veut dire ce signe ?  
Vous craignez de ma part quelque sottise insigne ?

GUILDENSTERN, la main sur le cœur.

Si mon zèle est trop grand, accusez en cela  
L'excès de dévouement que pour vous je sens là.

HAMLET.

Je saisis le rapport assez mal, mais n'importe.

Lui tendant le flageolet.

Jouez-moi de ceci.

GUILDENSTERN.

Qui ? moi ! De quelle sorte ?  
Je ne sais vraiment pas.



HAMLET.

Vous vous faites prier ;

Voyons.

GUILDENSTERN.

Mais, Monseigneur...

HAMLET.

Dois-je vous supplier ?

GUILDENSTERN.

J'ignore absolument comment il faut s'y prendre.

HAMLET.

Essayez donc au moins : je tiens à vous entendre.  
C'est tout aussi facile, allez, que de mentir.

*Lui mettant le flageolet dans les mains.*

Tenez : voici les trous ; vous pouvez les sentir ;  
Posez les doigts dessus ; mettez ici la bouche ;  
Et l'instrument, pour peu qu'un souffle égal le touche,  
Va produire des sons harmonieux et doux.

GUILDENSTERN, regardant piteusement le flageolet.

Jamais je ne pourrai rien tirer de ces trous :  
Je n'ai point ce talent.

HAMLET, reprenant le flageolet.

Je vois avec surprise  
Alors jusqu'à quel point votre esprit me méprise.  
Comment ! vous prétendez jouer de moi : mon cœur  
Sous vos doigts deviendrait un instrument jaseur ;

Vous feriez résonner les cordes de mon âme  
 De la plus basse note au sommet de la gamme ;  
 Et ce tube de bois toujours prêt à chanter  
 Pour peu que lèvres et mains s'y viennent ajuster,  
 Vous n'en sauriez extraire un son?... Vraiment j'admire  
 Le sentiment exquis, mon cher, qui vous inspire,  
 Quand vous vous figurez pouvoir jouer de moi  
 Beaucoup plus aisément que de ceci, ma foi !  
 Mais après tout, passons. En quelque mince estime  
 Que me tienne aujourd'hui votre pensée intime,  
 Vous pouvez m'essayer, allez, comme instrument,  
 Mais en jouer, non pas ! je le dis hardiment.

*Il leur tourne le dos, remet le flageolet aux mains du musicien, et va au-devant  
 de Polonius qui entre.*

Ah ! vous voici, monsieur.

POLONIUS.

Monseigneur, votre mère  
 Désire vous parler : vous pouvez, je l'espère,  
 Lui faire ce plaisir.

HAMLET.

Sans doute.

*Le prenant sous le bras et le menant à une fenêtre.*

Qu'il est beau,  
 Voyez donc ce nuage !... On dirait un chameau.

POLONIUS, *contemplant.*

Un chameau ? Mais c'est vrai. Son image parfaite !

HAMLET.

Eh bien ! non. A présent je vois une belette.

POLONIUS, regardant de nouveau.

D'une belette, oui-da, c'est l'absolu portrait.

HAMLET.

C'est singulier vraiment ; mais ce nuage est fait  
Tout comme une baleine.

POLONIUS, dans l'admiration.

Oh ! la belle baleine !

HAMLET, redescendant en scène. A part.

Et tout cela sans rire et d'une seule baleine !  
Il est encor plus fou, ma foi, que je ne suis.

Congédiant Polonius.

J'irai trouver ma mère. A l'instant je vous suis.

POLONIUS.

Je cours l'en informer.

Polonius sort.

HAMLET, à tous.

Que chacun se retire.

Il serre la main à Horatio seul, et il congédie du geste Guildenstern, Rosencrantz  
et les musiciens. Tous sortent.

HAMLET, seul.

J'irai trouver ma mère !... Oh ! c'est fort simple à dire...

Il tombe dans une sombre rêverie. Il en sort bientôt,  
en proie à une violente surexcitation.

C'est l'heure où la magie est debout dans la nuit ;  
 C'est l'heure où les tombeaux s'entre-bâillent sans bruit ;  
 L'heure où l'enfer s'agite et répand sur le monde  
 Les maux contagieux nés à son souffle immonde !...  
 Ma vengeance est enfin mûre au degré qu'il faut :  
 Je boirais maintenant jusqu'à du sang tout chaud,  
 Et suis prêt à frapper le coup que je médite,  
 Dût le jour se voiler devant l'œuvre maudite !  
 Donc, chez ma mère, soit !...

*Il fait résolûment quelques pas, comme pour sortir, puis il s'arrête,  
 et cédant à l'attendrissement :*

Non ! mon cœur, contiens-toi ;  
 Quand la nature parle, obéis à sa loi :  
 Que l'âme d'un Néron, que sa rage assassine  
 N'envahisse jamais cette fière poitrine !  
 Un poignard dans la voix, mais sans arme à la main,  
 Soyons un juge austère en demeurant humain :  
 Que ma bouche et mon cœur, ligüés en apparence,  
 De la parole à l'acte observent la distance ;  
 Et que plus mon courroux s'exhale menaçant,  
 Plus je sente mon bras à frapper impuissant.

*Il sort.*

## SCÈNE III

La chambre du roi à Elseneur.

Entrent LE ROI, ROSENCRANTZ et GUILDENSTERN.

LE ROI.

Non ! je ne l'aime point ; et de plus je redoute  
Sa démente où je vois un péril sur ma route.  
Tenez-vous donc tout prêts. Votre commission  
Est signée, et j'entends que sans rémission  
Il parte avec vous deux demain pour l'Angleterre :  
Notre raison nous dit qu'il serait téméraire  
De laisser plus longtemps le royaume exposé  
Aux actes dangereux de ce jeune insensé.

GUILDENSTERN.

Quand tout un peuple en vous met son espoir suprême,  
Sire, vous lui devez de veiller sur vous-même :  
Hamlet doit donc partir.

ROSENCRANTZ.

Il n'est pas un de nous  
Qui du malheur ne cherche à conjurer les coups :  
A plus forte raison alors, Sire, est-il juste  
De veiller nuit et jour sur une vie auguste,  
Indispensable à tous. Le décès d'un bon roi  
N'est point la mort d'un seul : le vertige et l'effroi  
Qu'il jette dans la foule y font mainte victime,

Comme on voit tomber ceux qui longent un abîme.  
 Telle une roue immense, aux rayons infinis  
 Et faits d'êtres vivants, emboîtés, réunis :  
 Vient-elle à s'écrouler ? En sa chute bruyante,  
 Elle entraîne aussitôt cette plèbe grouillante,  
 Qui, sentant son appui lui manquer tout à coup,  
 Tombe éparse, brisée et mourante du coup.  
 Jamais un roi n'arrive au bord du fatal gouffre  
 Sans que son peuple entier soit en péril et souffre.

LE ROI.

Allez, préparez-vous : le danger est pressant ;  
 Il s'agit d'enchaîner un démon menaçant  
 Qui va d'un pas trop libre.

ROSENCRANTZ.

Oui ; c'est ce qu'il faut faire ;  
 Nous vous aiderons, Sire.

*Rosencrantz et Guildenstern sortent. Entre Polonius affairé.*

POLONIUS.

Il se rend chez sa mère,  
 Et moi, de mon côté, comme il est convenu,  
 Je vole m'y cacher avant qu'il soit venu.  
 Sa Majesté, qu'anime une juste colère,  
 Prétend lui faire entendre un langage sévère ;  
 Mais, vous me l'avez dit et dit fort sagement,  
 Une mère est sujette à l'attendrissement ;  
 Son oreille à son fils s'ouvre avec complaisance.  
 La mienne n'aura point cette lâche indulgence,

Et saura bien peser tout ce qu'il aura dit.  
 Vous aurez mon rapport avant d'entrer au lit.

LE ROI, sombre, absorbé.

Merci, Polonius.

Il le congédie. Polonius sort. Demeuré seul, le roi s'approche à pas chancelants d'un prie-Dieu, et s'y appuie, défaillant.

Oui ! mon crime fermente,  
 Et l'âpre odeur de sang qui s'en dégage, augmente,  
 Infectant jusqu'au ciel ! La malédiction  
 Qui, dès Caïn, frappa mon horrible action,  
 Celle du fratricide, est scellée à mon âme !  
 Je ne peux pas prier : mon instinct le réclame,  
 Mais mon crime aussitôt brisant ma volonté,  
 Entre les deux courants je flotte épouvanté !...

Avec désespoir.

Que le sang fraternel sur cette main paraisse,  
 Si hideuse que soit la marque qu'il y laisse,  
 O Dieu bon ! Dieu sauveur ! n'est-il pas dans les cieux  
 Assez de pleurs bénis, miséricordieux,  
 Pour rendre à cette main la blancheur de la neige ?  
 Quel est de la pitié le divin privilège,  
 Si ce n'est d'approcher le crime sans horreur ?  
 Et la prière, à quoi tend-elle en sa ferveur,  
 Sinon à détourner les périls de la lutte,  
 Ou, si le pécheur tombe, à racheter la chute ?

Se redressant dans un élan d'espérance.

Mon pardon ! je pourrais encor le conquérir !...

Retombant dans l'abattement.

Oh ! oui ; mais la prière ? en quels termes l'offrir ?

« Seigneur, pardonnez-moi ce meurtre abominable !... »  
 Il la repoussera, puisque ma main coupable  
 Retient avidement les fruits de l'attentat :  
 La femme de mon frère, et ce puissant État.  
 Le pardon s'obtient-il sans réparer l'offense ?...

*Secouant la tête avec désespoir.*

Non ! qu'en ce monde abject, en proie à la licence,  
 On pousse trop souvent, avec l'or dans la main,  
 La justice à sortir hors de son droit chemin ;  
 Que la loi soit surprise, en un marché cynique,  
 A toucher du plaideur un salaire impudique,  
 C'est ainsi. Mais là-haut, point de duplicité :  
 On y juge une vie en son intégrité ;  
 Nos péchés au grand jour montrent leurs faces blêmes  
 Et déposent, bon gré malgré, contre nous-mêmes...  
 Quel moyen reste donc ?... Un seul ! le repentir  
 Par qui peut tout forfait au pardon aboutir...  
 Mais que vaut ce moyen pour cette âme rebelle  
 Qu'au repentir en vain la conscience appelle ?

*Avec un redoublement d'effroi.*

Oh ! dilemme effroyable ! O cœur plus ténébreux  
 Que la mort ! O pauvre âme, en efforts douloureux  
 S'épuisant à jeter le fardeau qu'elle traîne,  
 Tandis que chaque effort rive encor mieux sa chaîne !...  
 Messagers de la grâce, anges du ciel, à moi !

*Tombant à genoux auprès du prie-Dieu.*

A terre, fiers genoux ! Front hautain, courbe-toi !  
 Fléchissez, nerfs d'acier à la trempe inflexible !



Sois humble et soumis, roi ! comme un enfant paisible :  
Ton salut est peut-être à ce prix !...

*Il s'affaisse sur le prie-Dieu, comme évanoui. Entre Hamlet.*

HAMLET, reculant de surprise en apercevant le roi.

Dieu ! le roi !...

Il prie !... Oh ! c'est l'instant, et sa vie est à moi !

*Il tire son épée et fait, menaçant, un ou deux pas vers le roi. Soudain il s'arrête, et, comme frappé d'une réflexion subite.*

Mais il va droit au ciel !... Est-ce alors la vengeance ?

Est-ce accomplir mon œuvre en sa juste exigence ?

Quoi ! quand par lui mon père est mort assassiné,

J'enverrais dans le ciel ce mécréant damné !

Moi, le fils, l'héritier de l'auguste victime,

J'irais récompenser et non punir le crime !...

Il a surpris mon père : il l'a brutalement

Frappé quand ses péchés, loin de tout sacrement,

Éclatants s'étaient comme en mai la nature ;

Et qui sait, hormis Dieu, quelle était la souillure

Attachée à son front en ce fatal moment,

Et combien doit durer son horrible tourment ?...

Est-ce donc me venger que de tuer l'infâme

Quand pour lui la prière, en entrant dans son âme

Et la purifiant, la rend prête au départ ?

Dans ta justice, ô Dieu ! lui fais-tu cette part ?...

*Remettant son épée au fourreau.*

Non ! choisis, mon épée, un instant plus propice :

Attends que, pris de vin, il tombe et s'assoupisse

Dans les draps pollués d'un lit incestueux,

Ou qu'il joue, et qu'il jure, écumant, monstrueux,  
 N'ayant plus à compter sur la céleste grâce ;  
 Frappe alors sans pitié ; culbute-le sur place,  
 Ses deux talons en l'air ruant contre le ciel ;  
 Et que, limon pétri dans le sang et le fiel,  
 Il retourne aux enfers !... Mais ma mère m'appelle...

*Tendant un bras menaçant vers le roi.*

Va, ce n'est qu'un répit : ta sentence est mortelle

*Hamlet sort. Le roi revient peu à peu de son affaissement ; il se lève, et fait quelques pas en chancelant ; puis, avec désespoir.*

LE ROI.

Les mots seuls vont là-haut, la pensée est en bas,  
 Et les mots sans pensée au ciel n'arrivent pas !

*Il sort.*

## SCÈNE IV

*La chambre de la Reine. On y voit suspendus les portraits en pied de ses deux maris, le roi défunt et le roi régnant.*

Entrent LA REINE et POLONIUS.

POLONIUS.

Il vient. Ne manquez point de le gronder, Madame ;  
 Sa conduite fantasque au moins veut votre blâme :  
 Dites-lui que le roi, même imploré par vous,  
 A peine à se laisser fléchir dans son courroux ;  
 Que... que... mais je me tais. Montrez-vous très-sévère,  
 C'est le point capital.

HAMLET, du dehors.

Êtes-vous là, ma mère?

LA REINE, vivement à Polonius.

Le voici. Cachez-vous. Reposez-vous sur moi :  
Je ne lui tairai point la colère du roi...

*Polonius se jette derrière une tapisserie. La reine va ouvrir.  
Entre Hamlet, grave et sévère.*

HAMLET.

Vous m'avez fait venir. Me voici. Qu'ai-je à faire?

LA REINE.

Vous avez offensé gravement votre père,  
Mon fils.

HAMLET.

Vous offensez mon père gravement,  
Ma mère.

LA REINE.

Ce langage est d'un fou, sûrement?

HAMLET, avec autorité.

Et le vôtre est celui d'une coupable femme.

LA REINE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Qu'avez-vous dit vous-même, Madame?

LA REINE.

A qui parlez-vous donc? Vous l'oubliez, je crois.

HAMLET, avec passion.

Je ne puis oublier, non, par la sainte croix,  
Que vous êtes la reine, et la femme du frère  
De votre époux ; de plus, vous êtes bien ma mère,  
Et je dis : Plût à Dieu qu'il en fût autrement !

LA REINE.

Ah ! c'est trop d'insolence et trop d'égarement ;  
Je m'éloigne et remets le soin de vous entendre  
A ceux que j'enverrai.

HAMLET, saisissant la reine par le bras, et la contraignant de s'asseoir.

Madame, veuillez prendre  
Ce siège et rester là. Vous ne sortirez point  
Avant que j'aie atteint mon but de point en point,  
En vous forçant à voir dans un miroir fidèle  
Les sombres profondeurs que votre âme recèle.

LA REINE, se levant épouvantée.

Que vas-tu faire ? Oh ! Dieu ! je crois le deviner...

Se débattant aux mains d'Hamlet.

Au secours ! au secours ! il veut m'assassiner !

POLONIUS, derrière la tapisserie.

Au meurtre !

HAMLET.

Il a lâché les mains de la reine, tiré vivement son épée, et, se précipiant vers le rideau,  
qui lui cache Polonius.

Qu'est-ce ? Un rat ? un ducat qu'il y passe !

Plongeant son épée dans la tapisserie.

Mort !

POLONIUS, derrière la tapisserie.

**Je meurs !**

LA REINE, se jetant sur Hamlet.

**Qu'as-tu fait ?**

HAMLET, la repoussant.

**Je le vais bien voir. Place !**

Au moment de soulever la tapisserie, il se retourne vers la reine, et, d'une voix stridente.

**Est-ce le roi ?**

Il tire violemment le rideau, et recule épouvanté à la vue du cadavre de Polonius.

LA REINE, éperdue.

**Vois, vois ta sanglante action !**

HAMLET, sombre.

Oui, sanglante et vouée à l'exécration ;  
Attentat presque égal à celui, bonne mère,  
De tuer un roi, puis d'en épouser le frère !

LA REINE, retombant épuisée sur son siège.

**Tuer un roi ?**

HAMLET.

**Mais oui, j'ai dit le mot vraiment.**

S'adressant au cadavre de Polonius.

Insensé ! voilà donc le fatal dénoûment  
Où devaient aboutir tes ineptes paroles  
Et ta niaise ardeur aux intrigues frivoles !  
Adieu ! je t'avais pris pour un plus grand que toi.

Subis de ton destin l'inexorable loi :  
Tu le sais à présent où conduit trop de zèle.

*Il jette son épée. A sa mère qui, chancelante, essaye de se lever.*

Restez assise. Trêve à tout esprit rebelle.  
Ne tordez point vos mains : sous une autre douleur  
Attendez que plutôt je torde votre cœur :  
Oui, je mettrai l'angoisse en ce cœur misérable,  
A moins qu'en le doublant d'un bronze impénétrable,  
L'habitude du crime et de l'impunité  
N'en ait anéanti la sensibilité.

LA REINE.

Qu'ai-je fait pour qu'ainsi ta langue me flagelle,  
Et prolonge à plaisir son injure cruelle ?

HAMLET, avec véhémence.

Un acte monstrueux, tombeau de la pudeur,  
Qui de la vertu fait un masque d'imposteur ;  
Qui du front de l'amour prend la fleur innocente  
Et de l'ulcère y met la marque avilissante ;  
Qui dans le mariage est la mort de l'honneur,  
En change les serments en serments de joueur,  
Ote au corps du contrat son essence et son âme,  
Et remplace un saint nœud par un lien infâme ;  
Un acte enfin si noir que le ciel en gémit  
Et qu'à ce seul aspect le monde entier frémit,  
La consternation peinte sur le visage,  
Pensant du dernier jour voir le hideux présage !

LA REINE.

Que prétend m'annoncer cet exorde effrayant ?  
De quoi m'accuse ici ton regard foudroyant ?

HAMLET, la forçant de se lever et la conduisant devant les deux portraits en pied qui décorent l'appartement.

Contemplez ces portraits : ce sont ceux de deux frères.  
 Énumérez chez l'un que de grâces altières !  
 Les boucles d'Apollon ! le front du roi des dieux !  
 L'aspect guerrier de Mars, son œil impérieux !  
 L'élégance de port du messager céleste,  
 Quand son pied s'est posé sur quelque pic agreste !  
 Un assemblage enfin des dons les plus exquis  
 Où d'apposer son sceau chaque dieu fut requis,  
 Afin qu'en lui la terre eût l'idéal de l'homme !...  
 Vous savez quel il fut et comment on le nomme :

Montrant le portrait.

C'était là votre époux !

Montrant le second portrait.

Cet autre, à son côté,  
 C'est votre époux : épi que la nielle a gâté,  
 Son contact homicide a fait périr son frère !

Avec fureur.

Où donc étaient vos yeux ? Quel est-il ce mystère  
 Qui vous fit désertier un sommet radieux  
 Pour courir vous plonger dans un marais fangeux ?  
 Oui, quels yeux aviez-vous ? Il serait dérisoire  
 D'imputer votre crime à l'amour. Comment croire  
 Que les ardeurs du sang soient chez vous de saison,  
 Croire que le désir prime encor la raison  
 A votre âge ? Et pourtant, quel être raisonnable  
 Eût jamais pu trahir, oh ! fait abominable !  
 Ce mari pour cet autre ?... En votre abaissement,  
 Il faut bien qu'il vous soit resté le sentiment,

Ce sentiment qui seul fait et guide notre être,  
 Mais qu'il doit être inerte et près de disparaître !  
 La démence elle-même en son égarement  
 Eût su, montrant encor quelque discernement,  
 Dans son choix n'être pas à ce point insensée !  
 Quel démon vous a donc de la sorte abusée,  
 Et quel bandeau funeste abattu sur vos yeux  
 Vous a caché l'horreur de votre acte odieux ?...  
 De conscience enfin fussiez-vous dépourvue,  
 Que les yeux sans le tact, le toucher sans la vue,  
 L'oreille sans les mains, ou le seul odorat,  
 A supposer que seul en vous ce sens durât,  
 Vous devait épargner cette chute cynique !...  
 Où donc est ta rougeur, ô pudeur impudique ?  
 Insatiable enfer ! si tu peux allumer  
 De tels feux dans un sang que l'âge eût dû calmer,  
 Ah ! que, comme une cire, aux ardeurs de ta flamme  
 De la jeunesse alors se décompose l'âme :  
 Qu'au gré des passions libre à jamais d'agir,  
 Elle brise tout frein, sans trembler ni rougir,  
 Puisqu'on lui montre en feu jusqu'à la glace même  
 Et la pudeur aux bras de la luxure blême !...

LA REINE, tombant à genoux.

N'en dis point davantage, Hamlet !... Oui, mon regard,  
 En plongeant dans mon cœur, y découvre trop tard  
 Qu'il est tout gangrené, noir de taches profondes  
 Dont rien ne peut laver les souillures immondes.

HAMLET, avec exaltation.

Se complaire aux sueurs d'un lit incestueux !



Croupir dans le fumier d'un amour monstrueux !...

LA REINE, se traînant à ses pieds.

Assez ! grâce ! pitié ! Chaque mot qui t'échappe  
Comme un poignard aigu, mon fils, au cœur me frappe !

HAMLET, au comble de l'exaspération.

Un assassin ! un gueux ! un sinistre truand,  
Aussi lâchement bas que mon père était grand !  
Un bouffon qui par terre avisait la couronne,  
Et croyant, le voleur, n'être vu de personne,  
La glissa dans sa poche et se fit ainsi roi !...

LA REINE, éperdue, les mains jointes.

Assez !

Entre le spectre, majestueux et triste. Il ne sera visible que pour Hamlet.

HAMLET, même ton.

Roi de chiffons et d'oripeaux !...

Il voit le spectre, et tressaillant de terreur.

À moi,

Anges du ciel ! à moi ! Couvrez-moi de votre aile !

Au spectre, après un violent effort sur lui-même.

Oh ! quelle cause ici, chère ombre, te rappelle ?

LA REINE, se levant éperdue en entendant les dernières paroles d'Hamlet.

Mon fils, mon fils est fou !

HAMLET, au spectre.

Viens-tu me reprocher  
Que mes pas incertains ne font que trébucher ?

Viens-tu dire à ton fils que longtemps recueillie  
 La passion s'éteint; qu'elle est inaccomplie  
 L'œuvre de ta vengeance, et qu'inexécutés  
 Jusqu'ici sont encor tes ordres redoutés?  
 Oh! parle!

## LE SPECTRE.

Oui, tu faiblis; ta volonté s'émousse,  
 Alors qu'à me venger un saint devoir te pousse...

*Regardant la reine avec attendrissement.*

Mais ta mère, ô mon fils, vois quelle est sa stupeur!  
 Il faut t'interposer entre elle et sa douleur :  
 Plus le corps est débile, ainsi que chez la femme,  
 Plus déchirants toujours sont les combats de l'âme.  
 Parle-lui, mon Hamlet.

HAMLET, avec effort.

Madame, qu'avez-vous?

LA REINE, au comble de l'épouvante.

J'assiste épouvantée à tes désordres fous.  
 Ton regard, quel objet poursuit-il dans le vide?...  
 Ta bouche, quels propos tient-elle à l'air fluide?...  
 Ton âme entière sort par tes yeux égarés!  
 Tels qu'on voit dans la nuit bondir tout effarés  
 Des soldats que surprend une alerte subite,  
 Tes cheveux où la vie, on le dirait, palpite,  
 Se sont dressés tout droits! O mon fils bien-aimé!  
 Sur le courroux bouillant en ton cœur enflammé  
 Verse à flots le pardon : tant de bien s'en exhale!...

Avec un redoublement d'effroi.

Que vois-tu donc ?

HAMLET, égaré.

Lui ! lui ! Regardez s'il est pâle !  
O ciel ! rien qu'à le voir, à l'entendre, un rocher  
D'une sainte pitié se laisserait toucher !...

Au spectre.

Oh ! détourne tes yeux, ou mon âme attendrie  
En faiblesse verrait se changer sa furie,  
Et j'oublirais peut-être, en pleurant tes douleurs,  
Que l'acte qui m'attend veut du sang, non des pleurs !

LA REINE.

Mais à qui parles-tu ?

HAMLET, stupéfait.

Rien ne vous est visible ?

LA REINE.

Rien : tout ici pourtant est à mes yeux sensible.

HAMLET.

Quoi ! n'auriez-vous non plus rien entendu ?

LA REINE.

Non, rien,

Hormis nos voix.

HAMLET, éperdu et montrant le spectre qui s'éloigne.

Tenez ! là ! là ! Regardez bien !...  
Sombre et silencieux, il part !... C'est lui : mon père !

Vêtu comme il l'était de son vivant, ma mère!...  
Le voici vers la porte!... Il en franchit le seuil!

*Le spectre sort.*

Disparu!

*LA REINE, avec compassion.*

Vision, mon fils, d'une âme en deuil!  
Du seul délire est né ton rêve imaginaire.

HAMLET.

Du délire?

*Étendant son bras.*

Mon pouls bat comme à l'ordinaire :  
Dans ses pulsations, sentez, il est réglé  
Comme le vôtre; aussi, quand je vous ai parlé,  
N'ai-je pas dit un mot qui trahit la démence.  
En voulez-vous ençor tenter l'expérience?  
Eh bien! de point en point je vais recommencer.  
Posez vos questions; puis veuillez prononcer  
Si dans ce que je dis la démence respire,  
Et si se répéter si bien c'est du délire...

*Solennellement.*

Mère! au nom de la grâce, au nom du Dieu vivant,  
N'allez point vous leurrer du calcul décevant  
Que c'est ma déraison, non votre horrible faute,  
Qui parle; illusion qu'il est bon qu'on vous ôte  
Et qui ne servirait de l'endroit infecté  
Qu'à déguiser l'aspect, tandis que l'âcreté  
Du venin au dedans croîtrait inaperçue.  
Oh! déchirez la trame autour de vous tissée :

Confessez-vous au ciel ; abjurez un passé  
 Qui sans le repentir ne peut être effacé ;  
 Et, rendue au devoir, renaissiez tout entière  
 Aux vertus dont, hélas ! vous avez fait litière...

*S'inclinant avec ironie.*

Mais, Madame, pardon, puisqu'il est entendu,  
 D'après les lois d'un monde au sens moral perdu,  
 Qu'il faut pour ramener à la vertu le vice,  
 Lui demander d'abord pardon du bon office.

LA REINE, suppliante.

Hamlet, tu m'as brisé le cœur en deux. Pitié !

HAMLET.

Alors, rejetez-en la honteuse moitié,  
 Et vivez avec l'autre, apaisée et plus pure !  
 Bonne nuit !

*Il s'éloigne brusquement ; puis, revenant sur ses pas.*

Mais, surtout, surtout, je vous adjure,  
 N'entrez point cette nuit au lit de votre époux.  
 Si ce n'est par vertu, trouvez du moins en vous  
 La pudeur d'en vouloir déployer l'apparence :  
 A défaut de l'honneur, vivez dans la décence.  
 L'habitude nous rive à de puissants ressorts  
 Qu'on ne saurait briser sans de virils efforts ;  
 Infâme, dans la fange elle aime à rester fange ;  
 Mais elle sait aussi de démon se faire ange,  
 Quand elle a pour la lutte armé si bien nos cœurs  
 Qu'ils volent au combat sûrs d'en sortir vainqueurs.

Abstenez-vous ce soir : la prochaine abstinence  
 Vous sera plus facile , et puis par sa fréquence  
 L'effort qui vous coûta ne vous semblera rien ;  
 Et, le démon dompté, vous serez tout au bien.  
 Bonne nuit ! Si jamais vous sentez que votre âme  
 Voudrait être bénie et du ciel le réclame,  
 A mon tour je pourrai près de vous revenir,  
 Pour vous prier, ma mère, alors de me bénir.

*Montrant le corps de Polonius.*

Mon repentir est grand quant à ce bon apôtre ;  
 Mais les cieus ont voulu nous punir l'un par l'autre ,  
 Puisqu'ils m'ont aujourd'hui choisi pour l'instrument  
 Involontaire, hélas ! de leur ressentiment.  
 Je me charge du corps et me tiens responsable  
 Des suites de ce meurtre à jamais regrettable.  
 Bonsoir... Je suis cruel, rien que pour être humain...  
 Un premier mal est fait : le pire est pour demain.

*LA REINE, se tordant les mains.*

Que dois-je faire, ô ciel ?

*HAMLET, la contemplant avec stupeur, et d'une voix terrible et égarée.*

Parbleu ! tout le contraire  
 De ce qu'ici j'ai dû vous conseiller de faire.  
 Ainsi, courez au lit du monarque aviné ;  
 Pâmez-vous dans les bras de l'inceste damné ;  
 Vous serez la souris avec laquelle il joue :  
 A sa lèvre fétide en livrant votre joue ,  
 Pour prix de sa caresse il faut lui révéler,  
 — Ce que notre entretien vient de vous dévoiler —  
 Que ma démence est feinte et chez moi sert de ruse.

N'y manquez pas au moins, vous seriez sans excuse.  
Quelle reine, étant mère, hésiterait vraiment,  
Bonne, prudente, sage, à saisir ce moment  
Pour confier tout bas son secret redoutable  
A ce reptile humain, à ce roi haïssable?  
Aucune. En dépit donc des cris de la raison,  
Grimpez allègrement au toit de la maison,  
Emportant avec vous toute la gent ailée  
Dans la cage ; ouvrez-la, donnez-leur la volée :  
Puis imitez le singe, et comme lui, le fou !  
Glissez-vous dans la cage et rompez-vous le cou.

LA REINE.

Aussi vrai que la voix atteste en nous la vie,  
Cette vie, oh ! pourrait m'être vingt fois ravie  
Sans que je disse un mot de ce triste entretien.

HAMLET.

Je pars pour l'Angleterre, et vous le savez bien.

LA REINE.

Je l'oubliais. Hélas ! oui, c'est chose arrêtée.

HAMLET.

Il existe une lettre aussi, bien cachetée,  
Confiée aux bons soins des deux tendres amis,  
Serpents tout prêts à mordre, à ma garde commis.  
Leur mission se nomme un guet-apens infâme :  
Je les attends à l'œuvre. Il est doux, sur mon âme,  
D'attaquer le mineur dans ses ouvrages d'art,  
Pour le faire sauter par son propre pétard :

J'aurai bien du malheur si ma mine, amorcée  
En contre-bas du point où la leur est placée,  
Ne les lance tous deux dans la lune ; et vraiment  
Ce plan de contre-mine est tout à fait charmant.

Montrant Polonius.

Commençons par cet homme : il faut que je le traîne  
Et le place avec soin dans la chambre prochaine.  
Vous, mère, bonne nuit !... J'admire en vérité  
Le silence discret, la froide dignité  
Du conseiller si vain et si bavard naguère...

Se dirigeant vers le corps de Polonius.

Allons, finissons-en !

Invitant de la main la reine à sortir.

Bonsoir encor, ma mère !

La reine sort lentement, ses deux bras suppliants tendus vers Hamlet. Celui-ci se penche et soulève le corps de Polonius, comme pour l'emporter. Le rideau tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



## ACTE QUATRIÈME

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Une salle du château d'Elseneur.

Entrent **LE ROI**, **LA REINE** en larmes, **ROSENCRANTZ**  
et **GUILDENSTERN**.

**LE ROI**, à la reine.

Vos larmes, vos soupirs sans doute ont leur raison ;  
Prétendre la celer serait hors de saison :  
Expliquez-vous sans feinte ; oui, je veux tout connaître.  
Que devient votre fils ? Ne va-t-il point paraître ?

**LA REINE**, à Rosencrantz et à Guildenstern.

Veuillez vous éloigner, messieurs, pour un moment.

*Rosencrantz et Guildenstern sortent. Éclatant en sanglots.*

Qu'ai-je vu cette nuit, ah ! Monseigneur !

**LE ROI**, alarmé.

Comment ?

Qu'a donc Hamlet, Gertrude ?

LA REINE.

Il a que sa démente,  
C'est le vent et la mer luttant de violence.  
Il était avec moi dans mon appartement :  
Soudain, pris d'un accès de fol emportement  
En entendant parler sous la tapisserie,  
Il tire vivement son épée et s'écrie :  
« Un rat ! un rat ! » Et puis, se fendant au hasard,  
Sans voir, il a tué notre excellent vieillard !

LE ROI.

Grand Dieu ! que m'apprends-tu ? Catastrophe effroyable !  
T'es-tu dit que, moi là, j'avais un sort semblable ?  
Dans sa liberté vois que de dangers pour tous,  
Pour le premier venu, tout autant que pour nous !  
Oh ! comment excuser cet acte sanguinaire ?  
On dira que je fus imprudent, téméraire,  
De n'avoir pas enjoint qu'on mît sous le verrou,  
Pour l'empêcher de nuire, un si dangereux fou ;  
Et que vais-je alléguer, sinon que ma tendresse  
Est l'unique raison d'une telle faiblesse ?  
J'ai fait comme cet homme atteint d'un mal honteux  
Qui, dans son désespoir d'un état si piteux,  
Laisse ronger sa chair et s'échapper sa vie,  
Plutôt que d'avouer d'où vient son agonie !...  
Et qu'a-t-il fait ensuite ?

LA REINE.

Il est allé chercher

Un lieu sûr où le corps se pût vite cacher.  
 Mais, comme l'or qu'enferme un amas de scorie,  
 Sa sensibilité, tranchant sur sa folie,  
 Demeure intacte et pure : il pleure amèrement  
 L'acte fatal par lui commis insciemment.

LE ROI.

Oh ! Gertrude, sortons !... Sitôt que les campagnes  
 Verront les feux du jour descendre des montagnes,  
 Veillons à l'embarquer, à presser son départ.  
 Dieu sait ce qu'il faudra que nous dépensions d'art,  
 De conciliation, d'autorité peut-être,  
 Pour dissiper l'horreur qui d'un tel fait doit naître.

Appelant.

Guildestern ! Rosencrantz !

Entrent Rosencrantz et Guildestern.

Messieurs, un grand malheur  
 M'oblige à me servir de vous dans ma douleur.  
 Polonius n'est plus. Hamlet en sa démence  
 L'a frappé ; mais, gardant l'instinct de la prudence,  
 Du boudoir de sa mère il a traîné le corps  
 En quelque endroit secret : unissez vos efforts  
 Pour trouver le cadavre au lieu qui le recèle,  
 Et faites-le porter sans bruit dans la chapelle.  
 Envers Hamlet lui-même agissez doucement :  
 Il est surtout à plaindre en cet événement.  
 Hâtez-vous, je vous prie.

Sortent Rosencrantz et Guildestern.

Et maintenant, Gertrude.  
 Avisons à régler tous deux notre attitude.

Je voudrais appeler nos plus zélés amis,  
 Et leur dire à la fois et le crime commis  
 Et la punition de ce fou sanguinaire,  
 Que dès demain mon ordre exile en Angleterre.  
 La calomnie, alors, dont le trait empesté  
 Vole à travers le monde avec la sûreté  
 Du boulet qui s'enfonce en sifflant dans la cible,  
 Ne frappant désormais que l'éther insensible,  
 Respectera nos noms... Mais sortons. Ah ! mon cœur  
 Est plein à déborder de trouble et de terreur.

Ils sortent.

## SCÈNE II

Un autre appartement du château.

Entre HAMLET.

HAMLET.

Il est mis en lieu sûr.

On heurte à la porte.

UNE VOIX, du dehors.

Prince ! prince !

HAMLET.

On m'appelle ?

Eh ! parbleu, j'attendais leur visite nouvelle.

Il va ouvrir. Entrent Rosencrantz et Guildenstern.

ROSENCRANTZ.

En quel lieu, Monseigneur, l'avez-vous enfermé ?

HAMLET.

La poussière a repris ce qu'elle avait formé.

ROSENCRANTZ.

La raillerie ici, Monseigneur, est cruelle :  
Nous venons pour porter le corps dans la chapelle.

HAMLET, ironiquement.

Vous le croyez ?

ROSENCRANTZ.

Quoi donc ?

HAMLET.

Que, quand votre secret,  
Vous le gardez si bien, j'irai, sot indiscret,  
Vous dévoiler le mien ? Et puis, voyons, j'y songe,  
Le fils d'un roi peut-il écouter une éponge ?

ROSENCRANTZ.

Eh quoi ! suis-je une éponge ?

HAMLET.

En toute vérité,  
Une éponge, et qui pompe avec avidité  
Les grâces, les bienfaits et la faveur royale.  
Mais aussi, pour les rois, est-il rien qui l'égale ?  
Elle est pour eux ce qu'est pour le singe le fruit  
Qu'en un coin de sa bouche il recèle sans bruit  
Pour le croquer plus tard. Un roi veut-il reprendre  
Vos larcins ? Aisément il se les fera rendre :

Il presse son éponge, et vous redevenez  
Tout aussitôt à sec.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, vous tenez  
Un langage impossible à comprendre.

HAMLET.

A votre aise :  
Certaines vérités jamais, ne vous déplaise,  
Ne sauront se loger dans l'oreille d'un sot.

ROSENCRANTZ, décontenancé.

C'est assez, Monseigneur; dites-nous d'un seul mot  
Où le corps est caché. Puis, le roi vous demande.

HAMLET.

Ah! le roi tient au corps; mais le corps, j'apprends,  
Ne tient guère à cet être...

GUILDENSTERN.

A cet être?

HAMLET, avec un mépris écrasant.

De rien.

Mais allons le trouver. Roi-renard, tiens-toi bien!

Ils sortent.

SCÈNE III

La salle d'État du château.

Entre LE ROI, AVEC QUELQUES PERSONNES DE SA SUITE.

LE ROI, rêveur et à part.

Je le fais rechercher, ainsi que sa victime.  
 Sa liberté, ses jours paîraient seuls un tel crime ;  
 Mais comment appliquer la loi dans sa rigueur ?  
 Le peuple l'idolâtre et serait son vengeur,  
 Ce peuple que l'instinct, non la raison, dirige,  
 Et que le châtement, plus que le crime, afflige.  
 Donc, pour que sans révolte ait lieu son prompt départ,  
 Il faut qu'il soit compris comme étant de sa part  
 Une décision ancienne et volontaire :  
 Adoptons ce moyen ; c'est le seul salulaire.

Entre Rosencrantz. Le roi va vivement à lui.

Quelle nouvelle ?

ROSENCRANTZ.

Sire, il persiste à cacher  
 L'endroit où gît le corps, et nous dit de chercher.

LE ROI.

Mais lui-même ?

ROSENCRANTZ, désignant la porte par laquelle il vient d'entrer.

Il est là, placé sous bonne escorte,  
 En attendant qu'il plaise...

LE ROI, l'interrompant.

Ouvrez-lui cette porte

Et faites-le paraître.

ROSENCRANTZ, ouvrant la porte à deux battants.

Amenez Monseigneur.

Entre Hamlet, conduit par Guildenstern.

LE ROI, sévèrement.

Qu'avez-vous fait de lui? Parlez sur votre honneur.

HAMLET, tranquillement.

Sire, il est d'un banquet...

LE ROI.

D'un banquet?...

HAMLET.

Bien étrange,

Puisqu'il n'y mange point et que c'est lui qu'on mange.  
 Tout un congrès de vers sur lui s'est acharné ;  
 Et, comme on sait, le ver est le monarque-né  
 Des festins plantureux. L'homme a pour nourriture  
 Tous les êtres vivants que fournit la nature :  
 Nous ne nous engraissons que pour l'engraisser, lui  
 Qui nous aura demain, si ce n'est aujourd'hui.  
 Au surplus, un roi gras comme un mendiant maigre  
 Sont deux mets variés que ce mangeur allègre  
 Ronge indistinctement.

LE ROI, à part.

Oh! le démon d'enfer!



HAMLET.

Un homme peut ainsi pécher avec un ver  
Qui s'est repu d'un roi; puis manger d'aventure  
Le poisson qui trouva dans ce ver sa pâture.

LE ROI.

Qu'entendez-vous par là?

HAMLET.

Par ce raisonnement,  
On arrive, je crois, à montrer clairement  
L'étonnante façon dont un roi magnifique  
Passe par les boyaux d'un manant famélique.

LE ROI, contenant difficilement sa colère.

C'est fort bien; mais le corps, vous devez le savoir,  
Où le chercher?

HAMLET.

Au ciel; donc envoyez-y voir.  
De votre messenger si la démarche est vaine,  
Dans l'endroit opposé prenez alors la peine  
De le chercher vous-même. Au bout d'un mois entier  
S'il n'est pas retrouvé, ma foi, sous l'escalier,  
Près de la galerie, une odeur un peu forte  
Vous servira de guide.

LE ROI, bas à deux ou trois personnes de sa suite.

Il est là. Qu'on s'y porte.

HAMLET, aux mêmes.

Oh! ne vous pressez point : il vous attendra bien.

Ces personnes sortent

LE ROI, se rapprochant d'Hamlet avec une douceur étudiée.

Prolonger ce débat ne servirait à rien.  
 Votre santé, mon fils, si tristement atteinte,  
 Et le sang malheureux dont votre main est teinte,  
 Veulent que vous partiez : je dois donc à regret  
 Vous éloigner de nous. Un navire est tout prêt,  
 Les vents sont bons ; de plus,

Se tournant vers Rosencrantz et Guildenstern.

ces chers amis, j'espère,  
 Voudront bien avec vous se rendre en Angleterre.

HAMLET, railleur.

En Angleterre, eh ?

LE ROI.

Oui.

HAMLET.

C'est bien cela.

LE ROI.

Comment !

Étiez-vous informé de cet arrangement ?

HAMLET.

Je hante un chérubin et sais tout de la sorte.  
 Va donc pour l'Angleterre ! En somme, que m'importe ?

Parlant à la cantonade et saluant ironiquement.

Adieu, ma tendre mère !

LE ROI.

Et ne direz-vous rien  
A ce père, ô mon fils, qui vous chérit si bien ?

HAMLET.

Femme et mari ne font, ainsi que mère et père,  
Qu'une chair. J'ai donc bien tout dit en disant mère.

*Avec véhémence.*

En Angleterre ? Soit !

*Il sort avec fracas.*

LE ROI, *avec vivacité, à Rosencrantz et à Guildenstern.*

Suivez-le pas à pas ;  
Menez-le vite à bord et ne le lâchez pas.  
Dès ce soir je vous veux en mer, coûte que coûte.  
Vous avez vos pouvoirs : tout est en règle. En route,  
Et hâtez-vous. Adieu.

*Il les pousse vers la porte. Ils sortent.*

Maintenant c'est à toi,  
A toi, monarque anglais, de me prouver ta foi.  
Veux-tu rendre à jamais mon alliance sûre,  
Et que se ferme enfin la béante blessure  
Que te fit dans le flanc le glaive du Danois ?  
Obéis à mes vœux ainsi que tu le dois :  
Tu verras aussitôt aux coups de ma puissance  
Succéder les effets de ma reconnaissance.  
Je t'ai fixé d'Hamlet l'inexorable sort :  
C'est sa mort qu'il me faut, souviens-t'en, oui, sa mort !  
Obéis, Angleterre ! Hamlet est une flamme

Qui me brûle le sang, qui me ravage l'âme :  
 Tu tiens ma guérison, et pour me voir guérir,  
 Tu n'as qu'à m'annoncer que tu l'as fait périr !

Il sort.

## SCÈNE IV

Un point des frontières du Danemark.

Entre FORTIMBRAS, à la tête de ses troupes.

FORTIMBRAS, à un de ses officiers.

Avant d'aller plus loin, capitaine, il est sage  
 Qu'au roi de Danemark vous portiez mon hommage.  
 Demandez de nouveau son acquiescement  
 A ce que nous passions en armes librement  
 A travers ses États. Dites que, s'il l'ordonne,  
 Devant lui je suis prêt à me rendre en personne.  
 Allez, et promptement revenez près de nous :  
 Je vous attends au lieu marqué pour rendez-vous.

LE CAPITAINE.

Bien, Monseigneur.

FORTIMBRAS, à ses soldats.

Soldats ! c'est une terre amie :  
 Que votre discipline encor mieux affermie  
 Soit sans cesse en exemple offerte à ces États.  
 Marchons.

Il sort, suivi de son armée. Au moment où le capitaine va pour sortir du côté opposé,  
 entrent Hamlet, Rosencrantz et Guildenstern.

HAMLET, arrêtant le capitaine, et regardant s'éloigner Fortimbras  
et les siens.

Pardon, monsieur, à qui sont ces soldats ?

LE CAPITAINE.

Monsieur, à la Norwége.

HAMLET.

Où vont-ils, je vous prie ?

LE CAPITAINE.

En Pologne.

HAMLET.

Et quel chef a cette infanterie ?

LE CAPITAINE.

Le neveu du vieux roi, le prince Fortimbras.

HAMLET.

Excusez-moi, monsieur, mais vont-ils de ce pas  
Au cœur de la Pologne, ou bien sur sa frontière ?

LE CAPITAINE.

Voulez-vous que j'y mette une franchise entière ?  
Eh bien ! tout notre but est de nous emparer  
D'un lambeau de terrain dont, j'ose le jurer,  
Le nom seul fait le prix. Pour moi point d'avantage  
A donner cinq ducats, cinq, d'un pareil fermage ;  
Et, quel que soit celui des combattants qui l'ait,  
Je défends qu'il en tire un parti plus complet

Mais, monsieur, la Pologne en ce cas serait dupe  
De vous le disputer.

LE CAPITAINE.

Erreur. Elle l'occupe.

HAMLET, rêveur et se parlant à lui-même.

Ainsi pour un fétu, dans ce jeu de soldats,  
Deux mille hommes peut-être et cent mille ducats  
Seront sacrifiés. La paix et l'abondance  
Sur les États ont donc la fatale influence  
De faire en eux germer des abcès purulents  
Qui, crevant tout à coup, coulent à flots sanglants ?

A l'officier, en le saluant.

Tous mes remerciements, capitaine.

LE CAPITAINE.

A votre aise,

Monsieur.

Le capitaine salue et sort.

ROSENCRANTZ.

Nous attendons, Monseigneur, qu'il vous plaise  
De partir.

HAMLET, de plus en plus rêveur.

Je vous suis, messieurs. Passez devant.

Sortent Rosencrantz et Guildenstern.

Tout contre moi se tourne en reproche vivant  
Et vient éperonner ma vengeance rétive.

Qu'est l'homme, en vérité, si sa prérogative  
Consiste uniquement à dormir, à manger ?  
Une brute, et c'est tout. Donc, il faut bien songer  
Que Celui qui nous fit doués d'intelligence,  
Celui qui dans nos cœurs mettant la conscience  
En a réglé l'emploi, ne nous a point dotés  
De cette raison haute avec ses facultés,  
Pour la laisser croupir en notre âme, inactive.  
Et pourtant me voici, — soit révolte instinctive,  
Soit scrupule venu d'un doute encor profond,  
Mais scrupule où je compte, en allant jusqu'au fond,  
Trois quarts de lâcheté pour un quart de sagesse, —  
Me voici, ne sachant que redire sans cesse :  
« Eh bien ! qu'attends-tu donc ? Pourquoi tant hésiter  
« Devant une action qu'il faut exécuter ?  
« Tes serments, tes devoirs, l'énormité du crime  
« Souffrent-ils qu'à ce point tu sois pusillanime ?... »  
Et que d'exemples, ciel ! faits pour me stimuler !  
Tout d'abord cette troupe en train de défilier :  
Un prince la commande, à peine homme par l'âge,  
Mais dont l'ambition sert si bien le courage  
Qu'il affronte en riant l'invisible avenir :  
Tout entier à l'objet qu'il brûle d'obtenir,  
Il court, il va jouer sa fortune et sa vie,  
Sans souci de les perdre... Et quelle est son envie ?  
Une coquille d'œuf !... Ainsi, pour être grand,  
Ce n'est point la grandeur du fait qu'on entreprend  
Qui s'impose avant tout : un simple brin de paille  
Suffit pour illustrer tel qui livre bataille,  
Dès que l'honneur l'exige. Alors que suis-je, moi,

Ah ! quelque méfiant que se montre le crime ,  
En croyant l'éviter , il court droit à l'abîme !

Rentre Horatio , avec Ophélie . Elle est folâtre , bruyante ;  
le feu de la folie brille en son regard .

OPHÉLIE .

Mais où se cache donc la belle majesté  
Du Danemark ?

LA REINE , à part .

Mon Dieu ! quel état agité !

A Ophélie .

Qu'avez-vous donc , ma fille ?

OPHÉLIE . Elle chante .

Ton amoureux , dis-moi , pardon ,  
Comment tu le signales ?  
Est-ce par ses sandales ,  
Par son chapeau , par son bourdon ?

LA REINE .

Ah ! ma pauvre Ophélie ,  
Quelle est cette chanson ?

OPHÉLIE , avec pétulance .

Écoutez , je vous prie .

Elle chante sur un rythme plaintif .

Hélas ! hélas ! au cimetière  
J'ai le mien , moi , qui dort :  
L'herbe est au pied du mort ,  
Et sous sa tête est une pierre .

Elle sanglote .

Oh ! oh !



LA REINE, la prenant dans ses bras.

Chère Ophélie, allons.

OPHÉLIE, se dégageant des bras de la reine.

Attention !

Elle chante.

Blanc comme neige, son linceul...

Entre le roi, qui s'arrête, tout saisi, à la vue d'Ophélie.

LA REINE, montrant Ophélie.

Hélas ! voyez-la, Sire : ah ! quelle affliction !

OPHÉLIE, reprenant sa chanson.

Brillait de fleurs sans nombre :

Mais il est, lui, dans l'ombre,

Hélas ! sans amour et tout seul !

LE ROI.

Comment vous trouvez-vous, ma gentille Ophélie ?

OPHÉLIE.

Mais admirablement, je vous en remercie...

La chouette est, dit-on, fille d'un boulanger<sup>1</sup> ;

Le croyez-vous ? Pour moi, cela donne à songer :

En effet, ce qu'on est, on le sait bien peut-être,

Mais nous ne savons point ce que nous pourrons être...

Dieu soit à votre table !

LE ROI, à la reine.

Un dicton paternel.

<sup>1</sup> Suivant une ancienne légende, Notre-Seigneur demanda un jour du pain à une boulangère : celle-ci ne lui en ayant offert qu'un morceau dérisoire, il la changea en chouette.

OPHÉLIE.

N'allez pas de ceci faire un thème éternel :  
 Mais qu'est-ce, dira-t-on, que cela signifie ?  
 Alors vous répondrez :

Elle chante.

« Mon amoureux, c'est la Saint-Valentin <sup>1</sup>.  
 « Tous les garçons sont debout ce matin :  
 « Allons, ouvrez à votre Valentine,  
 « Qui vous attend, fraîche, accorte et mutine. »

Vite il passa ses habits des beaux jours ;  
 Puis il ouvrit à ses chères amours :  
 Elle entra là plus chaste encor que belle :  
 Elle en sortit... O mon Dieu ! qu'avait-elle ?

LE ROI, flattant sa fantaisie.

Eh ! quoi donc, Ophélie ?

OPHÉLIE.

Patience : attendez la fin de la chanson.

Elle chante.

« Mon doux Jésus ! ô sainte charité ! »  
 Lui disait-elle : « Ah ! quelle iniquité !  
 « Tous les garçons font-ils donc de la sorte,  
 « Quand, par malheur, on a franchi leur porte ? »

Et puis encor, sans pouvoir s'apaiser :  
 « N'aviez-vous pas promis de m'épouser ? »  
 Et lui riant : « J'en conviens, ma charmante,  
 « Mais il fallait me garder mieux l'amante. »

<sup>1</sup> Les fiançailles des amoureux avaient lieu autrefois, en Angleterre, presque toujours le 14 février, jour de la Saint-Valentin. Nos vieux poètes du quinzième siècle ont chanté ce galant usage ; il est tombé en désuétude chez nous, mais les Anglais continuent à fêter la Saint-Valentin.

LE ROI, à la reine.

Depuis quand ce naufrage où sombra sa raison ?

OPHÉLIE, qui a entendu, avec un retour fugitif de raison,  
et en prenant avec câlinerie la main du roi.

Ce n'est rien... J'irai mieux, laissez-m'en l'espérance...

On ne se doute pas de semblable souffrance :

Comment ne pas pleurer en songeant qu'on l'a mis

Dans cette froide terre?... Et puis, par ses amis,

Laerte saura tout. Quel chagrin, pauvre frère!...

S'éloignant tout à coup du roi, et, de nouveau, avec le ton et le geste de la folie.

Merci de vos conseils, monsieur, dans cette affaire...

Ma voiture, à présent!... Je vais vous dire adieu...

Saluant cérémonieusement l'assistance.

Mesdames, bonne nuit; oh! bonne nuit!

Elle sort brusquement.

LE ROI, à Horatio.

Pour Dieu!

Suivez-la donc, monsieur, et veillez bien sur elle.

Horatio sort.

Elle est blessée au cœur, et l'atteinte est mortelle.

La perte de son père est le fatal poison

Qui vient sous la douleur de tuer sa raison.

O Gertrude! Gertrude! on voit trop sur la terre

Que le malheur, loin d'être un coureur solitaire,

Ne fond sur nous jamais qu'en bataillon serré :

Avant tout, c'est la mort d'un ami vénéré;

Puis, l'exil de ton fils, — sa fureur insensée

Explique toutefois la rigueur exercée ; —  
 Maintenant, c'est le peuple, excité contre nous,  
 Qui de Polonius s'enquiert avec courroux ,  
 Trouvant, non sans raison, trop vite ensevelie  
 Sa dépouille mortelle; après, vient Ophélie  
 Pour qui tout est perdu, car sans le jugement,  
 L'être humain est la brute en son abaissement,  
 Ou n'est que de lui-même une effigie inerte ;  
 Pour dernier coup du sort enfin, voici Laerte  
 Qui, revenu de France ici secrètement,  
 S'abandonne sans frein à son ressentiment,  
 Se repaît des propos que tient la calomnie,  
 Et va se joindre à ceux qui, dans leur félonie,  
 Nous accusent tout haut d'avoir participé  
 A la mort de son père. Ainsi je suis frappé  
 De partout à la fois, attaque meurtrière  
 Qui doit fatalement causer ma perte entière !

*Un grand tumulte se fait entendre derrière le théâtre.*

LA REINE.

Quel est ce bruit, mon Dieu ?

LE ROI, *frappé d'épouvante.*

Holà! quelqu'un ici!

Mes suisses! que font-ils ?

*Allant avec colère au capitaine des gardes, qui entre en ce moment, l'épée à la main,  
 les vêtements en désordre.*

Ah! monsieur, vous voici!

LE CAPITAINE DES GARDES.

Fuyez, Sire, fuyez. L'Océan dans sa rage

Ne vient pas menaçant tout broyer sur la plage  
 A coups plus désastreux , que Laerte, porté  
 Sur le flot de l'émeute, ici n'a culbuté  
 Vos soldats et leurs chefs. Sa trahison infâme  
 A trouvé pour complice un peuple qui l'acclame  
 Et l'entoure en poussant ces cris comme à plaisir :  
 « Nommons Laerte roi ! c'est lui qu'il faut choisir ! »  
 Et le bonnet, le geste et la voix tout ensemble  
 Accompagnent ce chœur dont votre palais tremble :  
 « Vive Laerte roi ! Vive Laerte roi ! »  
 J'ai dit, Sire ; excusez mon trouble et mon effroi.

*Le tumulte extérieur va croissant et se rapprochant.*

LA REINE, se réfugiant auprès du roi.

Oh ! Sire, entendez-vous aboyer sur la place  
 Ces chiens danois lancés sur une fausse trace ?

LE ROI, se jetant en arrière avec effroi.

Ils enfoncent la porte.

*Les portes sont violemment ouvertes. Entre Laerte, l'épée à la main,  
 et suivi d'une foule de Danois en armes.*

LAERTE.

Enfin donc, le voilà,  
 Ce roi !

Aux Danois.

Laissez-nous seuls.

LES DANOIS.

Non ! non ! nous restons là.

LAERTE.

Éloignez-vous, de grâce, amis ; laissez-moi faire.

LES DANOIS, se consultant des yeux et de la main.

Au fait, il a raison. Sortons ; c'est son affaire.

LAERTE.

Merci ; gardez la porte.

Les Danois se retirent. Marchant droit au roi, et sur un ton de menace.

A présent, roi félon,

Rends-moi mon père.

LA REINE.

Eh quoi ! parler sur un tel ton,

Laerte ! Plus de calme.

LAERTE, hors de lui.

Oui, n'est-ce pas, madame ?

Pour que mon sang indigne aussitôt me proclame  
Un bâtard ! Pour qu'il jette à mon père l'affront !  
Pour qu'au front de ma mère, à cet honnête front  
Qui n'a rougi jamais, il imprime une tache  
D'infamie et de honte !...

La reine se précipite entre le roi et Laerte, dont elle saisit vivement le bras.

Laerte laisse tomber son épée.

LE ROI, avec un calme affecté.

Avez-vous pris à tâche,

Laerte, d'aggraver votre rébellion

Par ces bruyants éclats d'amère passion ?...

Oh ! lâchez-le, madame, et pour notre personne

Ne craignez nul danger. Un rempart environne  
 La majesté des rois. La trahison peut bien  
 Lui livrer des assauts, mais non l'atteindre en rien.  
 Laerte, d'où vient donc cet acte de démente?...  
 Qu'il parle en paix, Gertrude, et dise ce qu'il pense.

LAERTE, toujours menaçant.

Qu'est devenu mon père ?

LE ROI, gravement.

Il est mort.

LA REINE, vivement.

Mais le roi  
 N'est pour rien, je le jure, en ce malheur.

LE ROI.

Tais-toi :

Laisse à ses questions une libre carrière.

LAERTE, avec un redoublement de violence.

Eh bien, quand est-il mort, et de quelle manière ?  
 Point d'équivoque ici ! Vous n'êtes plus le roi !  
 Aux enfers l'allégeance ! au noir démon ma foi !  
 Religion, néant ! Oui, dans ce monde infâme,  
 Peu m'importe la vie, et dans l'autre mon âme !  
 Advienne que pourra ! J'ai mon père à venger,  
 Et c'est le seul objet auquel je veux songer.

LE ROI, froidement.

Qui donc y met obstacle ?

LAERTE.

Oh ! nul n'a la puissance,  
Fût-ce le monde entier, d'arrêter ma vengeance ;  
Et quant à mes moyens, s'il faut les définir,

*Élevant le bras d'une façon menaçante.*

Ce bras seul, tel qu'il est, suffit pour en finir.

LE ROI.

C'est bien ; mais s'ensuit-il que le devoir austère  
Que peut vous imposer la mort de votre père  
Doive armer votre bras d'une aveugle fureur ?  
Est-il bien de confondre en une égale horreur  
Ceux pour qui sa fin est une peine cuisante,  
Ceux à qui sa mort cause une joie indécente ?

LAERTE.

Je n'en veux , il est clair , qu'à ses seuls ennemis.

LE ROI.

C'est parler comme il faut. Qu'il me soit donc permis  
De vous les découvrir.

*LAERTE, poursuivant, sans écouter.*

Quant à ceux dont mon père  
Jusqu'à son dernier souffle eut l'amitié sincère,  
Comme le pélican, je les voudrais nourrir  
De mon sang le plus pur, en dussé-je mourir.

*LE ROI, avec enthousiasme.*

Je reconnais enfin le noble gentilhomme  
Et le Laerte vrai que si haut on renomme !



Va , crois-le , de tes maux bien loin d'être l'auteur ,  
 Je veux m'en faire ici l'ardent consolateur :  
 Ton esprit revenu de son erreur première  
 Le verra , comme aux yeux se fait voir la lumière .

LES DANOIS , derrière le théâtre .

Oui ! qu'elle entre ! qu'elle entre !

LAERTE , allant vers la porte .

Eh ! qu'ont-ils de nouveau ?

Il recule éperdu , à la vue d'Ophélie qui entre coiffée , d'une manière fantasque , de brins d'herbes et de fleurs , dont elle a également une gerbe à la main ; puis , après l'avoir contemplée , éclatant avec désespoir et se frappant violemment le front .

Feux d'enfer que j'ai là , desséchez mon cerveau !  
 O pleurs sept fois salés , de ma vue obscurcie  
 Achevez de bannir la lumière et la vie !

Prenant impétueusement sa sœur dans ses bras .

Mais va ! dans la balance où je mets leurs forfaits ,  
 Le plus pesant pour eux des maux qu'ils nous ont faits ,  
 Le plus cher à payer , ce sera ta folie ,  
 O ma rose de mai , ma sœur , mon Ophélie !...

Avec une nouvelle explosion de douleur .

Est-ce donc Dieu qui fauche ainsi comme au hasard  
 La raison de l'enfant et les jours du vieillard ?...  
 Elle aimait trop peut-être ?... Et ces amours extrêmes  
 Emportent avec eux une part de nous-mêmes...

OPHÉLIE , sans reconnaître son frère , et chantant d'une voix plaintive .

On l'avait , tête nue , étendu dans sa bière ;  
 Et pour toujours , hélas ! hélas ! hélas !  
 On gémissait : des pleurs mouillaient chaque paupière...

S'arrêtant ; puis gaiement à Laerte.

Bonjour, mon tourtereau.

LAERTE.

Quand tu me parlerais  
 Dans ta pleine raison, quand tu m'adjurerais  
 De ne point désertier le soin de ta vengeance,  
 Tu m'enflammerais moins que ne fait ta démence.

OPHÉLIE, toujours à Laerte.

Allons, il faut chanter :

Chantant.

A bas ! à bas ! oui, qu'on le jette à bas !

Parlant.

Le refrain que voilà  
 S'adresse à l'intendant qui, perfide, vola  
 La fille de son maître.

LAERTE.

Oh ! qui saurait nous dire  
 Quel sentiment se cache au fond de son délire ?

OPHÉLIE, prenant dans son bouquet pour offrir à Laerte.

Voici du romarin<sup>1</sup> ; c'est comme souvenir :  
 Vous savez qu'on en donne aux gens qui vont s'unir.  
 Prenez cette pensée, emblème des pensées.

LAERTE, prenant les fleurs.

Pensée et souvenance ! En ces fleurs enlacées

<sup>1</sup> Dans le langage des fleurs, le romarin signifie en effet *souvenir* ; aussi était-il autrefois d'usage d'en porter aux noces et aux funérailles.

Quel doux enseignement, pauvre enfant!... La raison  
Peut donc à la folie emprunter sa leçon?

OPHÉLIE, au roi.

Pour vous, c'est du fenouil<sup>1</sup> et cette fleur sanguine.

A la reine.

Vous, voici de la rue<sup>2</sup>, une plante chagrine,  
Qui sied bien à nous deux : on lui donne le nom  
D'*herbe de grâce* aussi ; non plus pour vous, oh ! non,  
Rien que pour moi... Prenez ce lot de pâquerettes...  
Je voulais vous offrir enfin des violettes,  
Mais toutes ont péri lorsque mon père est mort...  
Il est mort comme un saint, mon père!... Ah! l'heureux sort!

Elle chante.

En quelque lieu que je te voie,  
Petit robin<sup>3</sup>, tu fais ma joie.

LAERTE.

Souffrance, sentiment; passion, enfer même,  
Tout en elle est un charme et la grâce suprême.

OPHÉLIE, elle chante.

Ne reviendra-t-il plus,  
Sainte Vierge, ô Jésus ?  
Non ! sa mort est certaine :

<sup>1</sup> Symbole de la flatterie.

<sup>2</sup> Les Anglais ont fait de la rue, dont le nom se rapproche du mot *ruth* (compassion), le symbole du chagrin.

<sup>3</sup> Le nom que les Anglais donnent au rouge-gorge, petit oiseau qu'une vieille légende populaire rend, en Angleterre, l'objet d'une protection toute particulière.

Tes pleurs sont superflus ;  
Va mourir de ta peine.

Sa barbe était neigeuse,  
Et sa tête soyeuse.  
Prends le deuil paternel,  
En priant, malheureuse,  
Qu'il aille dans le ciel !

*Parlant.*

Comme avec tout chrétien, que Dieu soit avec vous !  
Moi, je vais maintenant le prier pour nous tous.

*Elle sort, suivie de la reine. Sur un signe du roi, le capitaine des gardes se retire.*

*LAERTE, avec un sanglot, et en levant les yeux au ciel.*

Mon Dieu ! vous l'entendez !

*LE ROI, se rapprochant de Laerte, et d'un ton pénétré.*

Oui, ma part est immense  
Dans votre affliction : le nier c'est l'offense  
La plus grave à mon cœur. Seuls entre vous et moi,  
Que vos plus sûrs amis viennent juger le roi :  
S'ils trouvent ma conduite imprudente ou blâmable,  
Si de quelque façon je leur semble coupable,  
Je vous livre aussitôt, j'en fais ici serment,  
Ma couronne et ma vie en dédommagement ;  
Mais s'ils font à vos yeux briller mon innocence,  
Résignez-vous alors à quelque patience.....

*Saisissant la main de Laerte, et avec une explosion de haine.*

Sachez-le, je fais mien votre ressentiment :  
Voulez-vous l'assouvir ? je vous dirai comment.

LAERTE.

Oh ! certes. Mais la mort soudaine de mon père ,  
 Son inhumation la nuit avec mystère ,  
 — Sans qu'on vit seulement sur ce noble cercueil  
 Un trophée, un blason, un symbole de deuil, —  
 Comme des voix du ciel, exigent qu'une enquête  
 Sur ces points ténébreux sans plus tarder soit faite.

LE ROI.

C'est dit, et que le glaive ainsi sache où frapper :  
 A vos yeux, quant à moi, je vais me disculper.

*Ils sortent.*

## SCÈNE VI

L'appartement d'Horatio.

Entrent HORATIO et UN SERVITEUR.

HORATIO.

Quels sont les étrangers qui, dis-tu, me demandent ?

LE SERVITEUR.

Deux matelots, monsieur. Ces braves gens prétendent  
 Avoir à votre adresse un pli fort important.

HORATIO.

Qu'ils entrent.

*Le serviteur sort.*

Une lettre ! Et de qui ? Si, pourtant,

Elle venait d'Hamlet !...

Entrent deux matelots, conduits par le serviteur.

PREMIER MATELOT.

Seigneur, que Dieu vous garde !

HORATIO.

Que le ciel te le rende !

PREMIER MATELOT, indifféremment.

Oh ! cela le regarde.

Tirant une lettre de son sein.

Nous venons de la part du jeune ambassadeur  
Parti pour l'Angleterre, et si Votre Grandeur  
Se nomme Horatio, cette lettre...

HORATIO, souriant et lui prenant vivement la lettre des mains.

Est pour elle.

Il se retire à l'écart, et lit.

« Horatio, fais-moi la grâce, ami fidèle,  
« Dès que te parviendront ces quelques mots de moi,  
« De conduire à l'instant mes messagers au roi,  
« Et ne sois pas surpris qu'ils aient à lui remettre  
« De ma part,— oui, mon cher, de ma part,— une lettre.  
« Voici le fait. A peine en mer depuis deux jours  
« J'ai vu de mon voyage interrompre le cours  
« Par un damné corsaire. Il nous donne la chasse,  
« Il nous gagne en vitesse : à nous d'user d'audace.  
« Sitôt que les vaisseaux se trouvent bord à bord,  
« Nous lançons le grappin dans un suprême effort

« Et, d'un bond, le premier je saute à l'abordage :  
« Mais le grappin se rompt, l'ennemi se dégage,  
« Notre vaisseau s'éloigne et je suis prisonnier...  
« Je fus, ma foi, l'objet d'un traitement princier ;  
« Ils savaient, ces forbans, que la prise était bonne :  
« Aussi, le prix est lourd auquel on me rançonne.  
« Qu'en dira le bon roi ? J'ai dû l'en prévenir ;  
« Ma lettre est à ces fins : fais-la-lui donc tenir.  
« Pour toi, viens me rejoindre ; arrive à tire-d'aile  
« Et comme si la mort te chassait devant elle.  
« Prépare ton oreille et raffermis ton cœur :  
« Je te rendrai muet de surprise et d'horreur,  
« Sans que je juge utile encor de tout te dire.  
« Suis mes braves marins chargés de te conduire  
« Tout droit auprès de moi. Quant à ces chers amis,  
« Rosencrantz, Guildenstern, à qui j'étais remis,  
« Ils voguent doucement tous deux vers l'Angleterre :  
« Par exemple, sur eux je n'ai rien à te taire.  
« Viens vite, je t'attends. Tout mon cœur est à toi,  
« Hamlet. »

Allant vivement aux deux marins.

Venez, venez, que je vous mène au roi ;  
Et, votre mission aussitôt terminée,  
Courons trouver celui qui vous l'avait donnée.

## SCÈNE VII

Le cabinet du roi.

Entrent le ROI et LAERTE.

LE ROI.

Eh bien, puis-je espérer que votre jugement  
Consacrera mes droits à votre attachement ?  
N'apercevez-vous pas, et de toute évidence,  
Que le fer criminel qui trancha l'existence  
De votre noble père, en voulait à mes jours ?

LAERTE.

J'en conviens. Et pourtant il demeure toujours  
Au fond de cette affaire un point inexplicable :  
Pour quelle raison, Sire, un acte aussi coupable  
A-t-il pu près de vous trouver l'impunité,  
Quand la justice, autant que votre sûreté,  
Voulait qu'on le frappât d'une peine exemplaire ?

LE ROI.

Deux raisons, qui pourront ne pas vous satisfaire,  
Mais toutes deux pour moi d'un intérêt majeur,  
Ont dû fatalement désarmer ma rigueur.  
La reine dans son fils a mis toute sa vie :  
Faiblesse qu'on m'impute, ou bonheur qu'on m'envie,  
Je dois le confesser, j'ai fait d'elle, à mon tour,  
Dans mon culte exclusif l'objet d'un tel amour,



Que, comme l'astre au ciel ne se meut qu'en sa sphère,  
Hors d'elle je ne peux ni penser, ni rien faire.  
Quant à l'autre raison qui m'a fait hésiter  
Sur l'enquête publique et puis la rejeter,  
C'est l'adoration qu'Hamlet au peuple inspire.  
Même instruit de son crime, et quoi qu'on pût lui dire,  
S'il l'eût vu menacé du moindre châtiment,  
Ce peuple, l'arrachant à mon ressentiment,  
Eût bientôt transformé ses chaînes en reliques,  
Comme un bois devient pierre en des eaux pétrifiques.  
C'est ainsi que ma flèche, en son vol trop léger,  
Loin d'atteindre celui dont je veux vous venger,  
Refoulée en arrière en ce désordre extrême,  
Fût sur moi revenue et m'eût blessé moi-même.

LAERTE.

Soit; mais, en attendant, mon noble père est mort!  
Mais encor de ma sœur il faut pleurer le sort,  
Ma sœur! dont je puis dire à qui se la rappelle,  
Que la perfection se résumait en elle!  
Oh! je les vengerai!

LE ROI.

Ne laissez pas aller  
Votre âme au désespoir : je veux la consoler.  
Ah! si vous m'avez cru fait d'une étoffe telle  
Qu'en souriant j'accepte une injure mortelle  
Et me laisse tirer la barbe impunément,  
En estimant la chose un simple amusement,  
Vous verrez votre erreur... A plus tard davantage...

Nous aimions votre père, et par droit d'héritage  
Notre amour est à vous : jugez d'après cela...

*Entre un serviteur.*

Quel incident t'amène, et que portes-tu là ?

LE SERVITEUR.

Deux lettres, Monseigneur, que l'on dit très-pressées  
Et qui viennent du prince. Elles sont adressées,  
L'une à la reine et l'autre à Votre Majesté.

LE ROI, troublé, et bas à Laerte.

Quoi ! des lettres d'Hamlet ! J'avoue en vérité  
Que le fait me confond.

*Prenant les lettres des mains du serviteur.*

Qui te les a remises ?

LE SERVITEUR.

Claudio, monseigneur ; et lui, les avait prises  
Des mains de deux marins venus expressément  
Pour les porter ici.

LE ROI, le congédiant.

Retiens-les un moment.

*Le serviteur sort. Décachetant une des lettres.*

Cette lettre qu'ici j'étais bien loin d'attendre,  
Je l'ouvre devant vous, et vous allez l'entendre.

*Lisant la lettre.*

« Haut et puissant seigneur, me voici revenu  
« Dans notre Danemark, mais... absolument nu.

« Dès demain je désire humblement comparaître,  
 « Si du moins il le veut, devant mon royal maître,  
 « Heureux de lui conter par quel singulier tour  
 « Du destin, je me trouve aussitôt de retour.  
 « Hamlet. »

Parlant, très-troublé.

Que me dit-il ? quelle est cette aventure ?  
 Sont-ils là tous ? ou bien n'est-ce qu'une imposture ?  
 Et cette lettre...

LAERTE.

Est-elle, en tous cas, de sa main ?

LE ROI, examinant de nouveau la lettre.

Oh ! oui, je chercherais à m'abuser en vain.

Relisant en silence la lettre, puis.

« Nu » ... Nu ? Le mot s'y trouve... Un post-scriptum ajoute :  
 « Seul » ... Je n'y comprends rien. Ni vous non plus, sans doute ?

LAERTE.

En effet, Monseigneur. Mais qu'il vienne ! Je sens  
 Renaître en moi la vie et s'animer mes sens,  
 En pensant que demain, à cette même place,  
 Je pourrai lui jeter son forfait à la face.

LE ROI.

Si vous pensez ainsi, cher Laerte, — et comment  
 Pourriez-vous, après tout, me parler autrement ? —  
 Écoutez mes conseils : je puis vous être utile.

LAERTE.

J'y consens, Monseigneur, mais point de paix futile.

LE ROI, *sinistre, et plein de haine.*

Il me faut une paix, de toi-même avec toi ;  
 D'autre, je n'en veux point, sur mon honneur de roi !...  
 Si son retour est vrai, s'il prétend se soustraire  
 A l'exil qu'il allait subir en Angleterre,  
 Je n'y mets plus d'obstacle... Un autre plan est mûr  
 Qui devra l'entraîner à sa perte à coup sûr ;  
 Et je veux que sa mort paraisse naturelle  
 A ce point de tromper la douleur maternelle.

LAERTE.

Tout dessein me convient, si j'en suis l'instrument.

LE ROI.

Bien, Laerte !... A propos, ici dernièrement  
 Un noble voyageur qui vous connut en France,  
 Vantait votre talent, ou mieux votre science  
 Dans un art renommé. Son ton admiratif  
 Parut froisser Hamlet et le piquer au vif :  
 J'en saisis la raison. C'était la jalousie  
 Qui le mordait au cœur et lui soufflait l'envie :  
 Il s'était cru, mon cher, sans rival dans un art,  
 Le moindre de vos dons, je vous le dis sans fard.

LAERTE, *souriant, malgré lui.*

De quel art parlez-vous ?

LE ROI.

Cela vous intéresse ?

Il compte parmi ceux qui font que la jeunesse  
 Est aimable et brillante. Eh ! qui donc n'aime à voir  
 Ses élans, sa gaité, son indomptable espoir,  
 Sa légèreté même unie au vrai courage,  
 Tout ce qui fait enfin l'ornement du jeune âge,  
 Jusqu'à ses beaux habits, — quoiqu'au mien, la santé  
 Exige la fourrure et la sobriété?...  
 Or donc, quelque deux mois passés, un gentilhomme  
 Nous vint de Normandie... attendez, on le nomme...

*Cherchant, puis avec un geste d'oubli.*

Bah ! qu'importe... J'ai vu beaucoup de ces Français  
 Se tenir à cheval avec un grand succès ;  
 Mais celui-ci vraiment, en cavalier magique,  
 Prenait racine en selle : il était magnifique  
 Quand il caracolait sur son noble animal ;  
 On eût dit qu'il formait corps avec le cheval,  
 Tant à le manier il déployait d'adresse :  
 Le souvenir m'en charme encor, je le confesse.

LAERTE.

Un Normand, dites-vous ?

LE ROI.

Un Normand.

LAERTE, avec conviction.

C'est Lamond.

LE ROI.

Justement.

Où ne devraient jamais s'asseoir les criminels.  
 Mais, Laerte, écoutez l'avis que je vous donne :  
 Tenez-vous enfermé, ne recevez personne ;  
 Moi, j'aurai soin qu'Hamlet vous sache revenu,  
 Et qu'avant peu de temps quelqu'un l'ait prévenu  
 Du cas que ce Français fait de vous à l'escrime :  
 Avec son amour-propre et l'orgueil qui l'anime,  
 Son plus ardent désir sera de s'assurer.  
 Du talent qui vous fait à ce point admirer.  
 Nous vous mettons alors tous les deux face à face ;  
 On s'entretient d'escrime ; un assaut est sur place  
 Entre vous convenu : chacun fait ses paris ;  
 Pour la grande rencontre un jour prochain est pris,  
 Et.....

*Regardant soigneusement autour de lui, pour se convaincre que nul n'écoute ;  
 puis d'un ton d'ironie et de haine amère.*

Vous le connaissez. Sa belle âme rêveuse  
 Se piqua toujours d'être ouverte et généreuse :  
 On peut donc garantir qu'Hamlet dédaignera  
 D'examiner les fers qu'on lui présentera ;  
 Le sien à lui remis, vous prendrez pour le vôtre,  
 Vous, non pas un fleuret moucheté, ... mais un autre...

*Éclatant.*

Tu me comprends, Laerte : un coup bien dirigé,  
 Le frappant droit au cœur, et ton père est vengé.

LAERTE, exaspéré.

Oui, par l'enfer à qui je vais livrer mon âme !  
 Mais, mieux encor, j'entends empoisonner ma lame :  
 Justement je possède un poison véhément

Que j'ai d'un empirique acheté récemment ;  
 Il suffit d'en toucher la pointe d'une épée,  
 Et mortelle est la lame en ce poison trempée,  
 Quand elle ne ferait que traverser la peau...  
 Hamlet ! vil assassin, pour toi c'est le tombeau,  
 Si peu que je t'atteigne !

LE ROI.

Admirable mesure,  
 Puisque tout peut finir d'une seule blessure...  
 Mais si le coup manquait ? Si ton fer dans son flanc  
 Ne savait point trouver accès jusqu'à son sang ?  
 Ce projet échouant, il faut donc par prudence  
 En concerter un autre ici même et d'avance :  
 Voyons... voyons .. J'y suis. Nos applaudissements  
 Attisant la fureur de vos engagements,  
 Hamlet sera bientôt ruisselant, hors d'haleine :  
 Une coupe apprêtée et qu'il prendra sans peine  
 Lui sera par mes soins offerte à ce moment...  
 Qu'il y trempe sa lèvre une fois seulement :  
 Alors braverait-il ta lame empoisonnée,  
 Nous n'en aurons pas moins tranché sa destinée !...  
 Mais taisons-nous ! On vient. Sachons nous contenir.

*Entre la reine, en proie à une profonde émotion.*

La reine !...

*En voyant son état d'agitation.*

En quel état vous vois-je ici venir,  
 Gertrude ?

LA REINE, pleurant.

Ah ! quel malheur ! Je me sens foudroyée !

O Laerte!... mon Dieu!... votre sœur s'est noyée!

LAERTE, avec un cri terrible.

Noyée! Ophélie! Où?

LA REINE.

Sur le bord d'un ruisseau,  
Un saule tout penché mire au cristal de l'eau  
Son long feuillage gris. C'est ce lieu solitaire  
Dont la douce Ophélie aimait l'ombreux mystère,  
Qui le dernier l'a vue, attentive à tresser  
Une guirlande étrange où venaient s'enlacer  
L'ortie et la pensée avec la marguerite,  
La renoncule, et puis de ces fleurs qu'accrédite  
Auprès de nos bergers leur parfum âcre et fort,  
Et que j'entends souvent nommer *doigts d'homme mort*.  
Sa guirlande achevée, elle veut la suspendre  
Aux branches du vieux saule; et, croyant mieux s'y prendre,  
Elle monte, rieuse, au plus prochain rameau,  
Que son poids doucement fait ployer jusqu'à l'eau.  
Soudain la branche cède, entraînant avec elle  
Le champêtre trophée et l'enfant chaste et belle :  
Son vêtement gonflé la soutient un instant ;  
Et, nouvelle sirène, elle flotte en chantant  
Des fragments de ballade appris en son enfance,  
Insensible au danger, oubliant sa souffrance,  
Et se laissant bercer, comme si Dieu vraiment  
L'avait créée au sein du liquide élément...  
Mais, hélas! tout cela fut de courte durée,  
Et sa robe, aussitôt que l'eau l'eut pénétrée,



S'alourdit, l'entraîna... Son chant mélodieux  
Avait cessé sur terre et remontait aux cieux !

LAERTE, avec désespoir.

Noyée ! ô ciel ! noyée !

LA REINE.

Oui, noyée, et bien morte !

LAERTE, égaré.

Pauvre sœur !... assez d'eau, n'est-ce pas, de la sorte,  
Et tu n'as pas besoin qu'on y mêle des pleurs ?  
Je retiendrai les miens...

Il sanglote.

Non ! non ! Dans nos douleurs  
La nature a ses droits, quoi que l'orgueil en pense,  
Mais mes yeux essuyés, songeons à la vengeance,  
Et plus de femme en moi !... Sire, adieu ! Je mourrais,  
Si promptement d'ici je ne me retirais :  
Malgré les flots de pleurs qui pour l'instant le noient,  
Dans mon sein je ressens mille feux qui flamboient !

Il sort, avec un geste d'emportement et de menace.

LE ROI, effrayé.

Suivons-le. Je venais d'apaiser ses fureurs ;  
Mais ce malheur nouveau ravive mes terreurs.

Ils sortent.



## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

Le cimetière d'Elseneur.

Entrent DEUX FOSSOYEURS, dont l'un tient une bêche à la main. Ils s'arrêtent devant une tombe fraîchement creusée.

PREMIER FOSSOYEUR.

Penses-tu que l'on doive une fosse chrétienne  
A celle qui se noie et meurt comme une chienne ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR, montrant la fosse.

Va, travaille. En chrétienne il faut bien l'enterrer,  
Puisque le coroner<sup>1</sup> vient de le déclarer.

PREMIER FOSSOYEUR.

Halte-là ! Comment donc ceci peut-il se faire,  
Si le verdict ne dit : « Noyée involontaire » ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Bah ! le verdict le dit.

<sup>1</sup> Le coroner est le magistrat chargé, en Angleterre, de présider aux enquêtes sur les morts violentes.

## PREMIER FOSSOYEUR.

Quand on se jette à l'eau,  
 Je dis, moi, qu'on ne meurt que *se offendendo*<sup>1</sup>,  
 Et je puis le prouver de façon très-logique.  
 Écoute bien. Le fait de se noyer implique,  
 Quand il est volontaire, une triple action :  
 Le dessein, les apprêts et l'exécution.  
 Sa mort eut-elle, ou non, ce triple caractère ?  
 Elle l'eut. Dès lors donc, sa mort fut volontaire.

## DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Ah ! mais, voyons, permets...

PREMIER FOSSOYEUR, poursuivant, sans écouter, sa démonstration.

Je dis plus : voici l'eau ;  
 L'homme y va, résolu d'y trouver un tombeau ;  
 Il se noie. Il est clair qu'il en est bien la cause.  
 Ah ! si l'eau vient à l'homme, alors c'est autre chose ;  
 Il a beau se noyer, un seul fait est certain :  
 L'homme n'a pas lui-même abrégé son destin.

## DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Et c'est la loi, cela<sup>2</sup> ?

## PREMIER FOSSOYEUR

Mais, je me l'imagine ;

<sup>1</sup> *Se offendendo* (en se suicidant). Expression juridique de l'époque.

<sup>2</sup> Shakespeare, pour mieux tourner en ridicule la jurisprudence de son temps, met presque textuellement dans la bouche du fossoyeur les commentaires de Plowden, publiés en 1578, sur le suicide de sir James Hale.

Le coroner, au fait, n'a pas d'autre doctrine.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Veux-tu savoir, au fond, quelle est la vérité ?  
Eh bien ! la morte était femme de qualité,  
Et c'est pour ce motif qu'on l'enterre en chrétienne.

PREMIER FOSSOYEUR.

Ah ! parbleu ! ta pensée est tout juste la mienne :  
Conçoit-on, s'il te plaît, ces satanés seigneurs,  
Qu'ils aient de leur vivant droit à tous les honneurs,  
Et qu'ils puissent encor se noyer ou se pendre  
Sans qu'à leur fin l'Église ait un mot à reprendre ?  
Elle en passe un peu moins aux chrétiens roturiers.

Frappant sa bêche de la main.

Mais va, ma bonne bêche ! Après tout, jardiniers,  
Terrassiers, fossoyeurs sont la vieille grandesse,  
Et c'est d'Adam que vient leur titre de noblesse.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Comment ! Adam était gentilhomme <sup>1</sup> ?

PREMIER FOSSOYEUR.

En tout cas,

Il porta le premier une arme.

<sup>1</sup> Raillerie dirigée contre les discussions généalogiques qui passionnaient la cour d'Élisabeth. Gerard Leigh, écrivain de cette époque, disait dans son livre : *Accedence of armourie*, publié en 1591, que :  
« le second fils d'Adam, du nom d'Abel, fut un gentilhomme, de sorte  
« que la noblesse et la roture dataient, en réalité, de l'origine du  
« monde. »

DEUXIÈME FOSSOYEUR, haussant les épaules.

Ne ris pas.

PREMIER FOSSOYEUR.

En doutes-tu, païen ? Que nous dit l'Écriture ?  
Ceci : « qu'Adam bêchait. » Or, à moins d'imposture,  
Comment eût-il bêché, s'il n'était pas armé?...  
Et maintenant, voyons, réponds à point nommé  
A cette question, à moins, — je l'apprehende, —  
Que tu ne sois...

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

C'est bon. Fais-la donc, ta demande.

PREMIER FOSSOYEUR.

Quel est l'individu qui bâtit de façon  
Que son œuvre survit à celle du maçon,  
Du constructeur naval et, comme bien tu penses,  
Du simple menuisier ?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Le faiseur de potences :  
La potence survit à cent mille occupants.

PREMIER FOSSOYEUR.

Pas mal, cette réponse. Oui, pour les sacripants  
Ta potence fait bien ; et comme tu dois être  
Assurément du nombre, en osant reconnaître  
Qu'à ton avis elle a plus de solidité  
Que l'Église... au gibet ! Tu l'as bien mérité.  
Mais cherche encore, allons.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Qu'est-ce que tu désires ?

Tu m'as dit, n'est-ce pas ? constructeur de navires,  
Maçon et menuisier, qui bâtit mieux qu'eux trois ?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est bien cela. Réponds.

DEUXIÈME FOSSOYEUR, après avoir réfléchi.

Eh ! parbleu ! je le vois,

C'est... c'est...

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est ?... conclus donc.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Au diable, je l'ignore.

*Entrent Hamlet et Horatio. Ils s'arrêtent à quelque distance des fossoyeurs,  
qu'ils se mettent à observer.*

PREMIER FOSSOYEUR.

Inutile, en ce cas, de houspiller encore  
Ta méchante cervelle. Un vieil âne rétif  
Sous le bâton jamais n'a pris un trot plus vif.  
Tiens, si la question t'est plus tard reproduite,  
Sache au moins cette fois riposter tout de suite  
Que c'est le fossoyeur :

*Montrant sa bêche.*

Avec cet instrument

Il bâtit pour le jour du dernier jugement.  
Maintenant, va chercher quelques pintes de bière.

Sort le deuxième fossoyeur. Le premier fossoyeur est descendu dans la fosse ;  
il chante, en bêchant.

Quand j'étais jeune, ah ! que j'aimais, j'aimais,  
Et que les jours fuyaient à tire d'aile !  
« Bah ! la jeunesse est, disais-je, éternelle,  
« Et mes amours ne finiront jamais ! »

HAMLET, à Horatio.

Le drôle n'a donc pas la notion première  
De ce qu'il fait ? Chanter, en creusant des tombeaux !

HORATIO.

L'habitude, qui sait ? rend plaisants ces travaux !

HAMLET, amèrement.

La main devient calleuse à tout grossier ouvrage ;  
Le cœur sèche en faisant des maux l'apprentissage :  
C'est juste.

PREMIER FOSSOYEUR, chantant.

Mais non ! Les ans sont venus me surprendre.  
La mort m'étreint dans ses embrassements :  
La terre sourde à mes gémissements  
Attend sa proie et pour ne plus la rendre.

En bêchant, il fait sauter un crâne sur le talus de la fosse.

HAMLET, faisant voir le crâne à Horatio.

Cette tête avait aussi sa voix  
Qu'on entendait jadis parler et chanter. Vois,  
Vois ce rustre indécent, comme il la roule à terre !  
Le crâne de Caïn, meurtrier de son frère,  
N'eût pas eu dans ses mains un plus vil traitement.  
Ce que cet âne ainsi jette brutalement



Fut peut-être, qui sait? la caboche profonde  
De quelque homme d'État qui, dominant le monde,  
S'est cru de force un jour à lutter avec Dieu ;  
Pourquoi pas ?

HORATIO.

C'est possible.

HAMLET.

Ou bien encor, pardieu !

Le chef d'un courtisan dont la gloire suprême  
Était de dire à point : « Ah! prince, que l'on aime  
« A vous voir aussi bien ! » Ou le crâne banal  
De monseigneur un tel qui vantait le cheval  
De tel autre seigneur, pour mieux le lui soustraire ;  
Pourquoi pas ?

HORATIO, *riant*.

En effet : prouvez donc le contraire.

HAMLET.

Oui, sans doute. Aujourd'hui c'est au tout-puissant ver  
Qu'appartient cette tête ! Elle n'a plus de chair ;  
Le pied d'un fossoyeur a broyé sa mâchoire.....  
Métamorphose étrange et qu'à peine on peut croire :  
Cependant, quel spectacle et quels enseignements  
Dans ce sublime ensemble et ces ajustements  
De nos os, dont enfin on fait un jeu de quilles !  
Quand j'y pense, je sens dans les miens mille aiguilles.

PREMIER FOSSOYEUR, *chantant*.

Prenons la bêche et puis un blanc linceul !  
Allons ! allons ! Et que tout se dénoue ,

Creusez-moi vite un grand trou dans la boue :  
C'est ce qu'il faut, et qu'on m'y laisse seul !

Il fait sauter avec sa bêche une seconde tête de mort.

HAMLET.

Encore une, le drôle ! Ah ! celle-ci, ma foi,  
Appartenait peut-être à quelque homme de loi.  
Mais où sont à présent ses talents, sa science,  
Tous ses brillants moyens d'attaque et de défense ?  
Comment ! il peut souffrir que ce rustre grossier  
Lui meurtrisse la tête ainsi sous son soulier,  
Sans lui faire un procès pour cause de sévices ?  
Qui sait ce que cet homme, en des moments propices,  
Dans sa vie aura fait de traités ou d'achats  
En immeubles, biens-fonds, prêts, emprunts et contrats ?  
De ce puissant cerveau qui conçut par fournées  
Tant d'opérations savamment combinées,  
Que reste-t-il ? Ce crâne où la boue a coulé !  
Et de tout son domaine, à grands frais assemblé,  
Un coin de terre étroit dont la longueur dépasse  
A peine deux contrats extraits de sa liasse !  
Ce méchant coffre enfin dont tu vois les morceaux  
De ses titres n'eût pu contenir les monceaux :  
On y mit tout entier le grand propriétaire !

HORATIO.

Effrayant dénoûment, monseigneur, mais que faire ?

HAMLET, brusquement.

Le parchemin ? c'est bien de la peau de mouton ?

HORATIO.

Oui. L'on en fait aussi de peau de veau, dit-on.

HAMLET.

Veaux et moutons alors sont tous les imbéciles  
Qui fondent leur orgueil sur ces titres fragiles.  
Parlons au fossoyeur.

*Il s'approche, avec Horatio, de la fosse.*

Pour qui creuses-tu là

Cette tombe ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Pour moi.

*Chantant.*

Creusez-moi vite un grand trou dans la boue ;  
C'est ce qu'il faut, et qu'on m'y laisse seul.

HAMLET.

Pour toi ? Comment cela ?

A moins qu'étant dedans, tu n'y fondes sans doute  
Un titre à ce tombeau ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Vous faites fausse route :  
Je prétends l'occuper sans me mettre dedans <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jeu de mots, que nous nous sommes efforcé de rendre intelligible, tout en le traduisant aussi exactement que possible dans sa trivialité. Nous en trouverons un second un peu plus bas. L'auditoire, au temps de Shakespeare, voulait et goûtait singulièrement ces plaisanteries assaisonnées au gros sel, qui pour nous sont des taches dans l'œuvre immortelle du poète.

HAMLET.

HAMLET.

Qui crois-tu donc payer de ces mots impudents ?

*Montrant la fosse.*

Un mort, non un vivant, viendra là, je suppose ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Je gémis de vous voir si mal prendre la chose ;  
Mais je dis, dussiez-vous me taxer de retors,  
Que me mettre dedans, c'est manquer de dehors.

HAMLET.

Et quel homme attends-tu ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Moi ? Je n'attends point d'homme.

HAMLET.

Ah !... Quelle femme alors ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Homme ni femme, en somme.

HAMLET.

Qu'enterreras-tu donc ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Bah ! quelqu'un qui fut bien  
Femme de son vivant, mais qui, morte, n'est rien.  
Paix, du reste, à son âme !

HAMLET, à Horatio.

Écoute un peu ce drôle,

De quel ton gouailleur il débite son rôle.  
J'observe, Horatio, depuis quelque trois ans,  
Que le siècle a marché : l'orteil des paysans  
Est si près du talon des nobles, qu'il le presse  
Et l'écorche.

Au fossoyeur.

Dis-moi si depuis ta jeunesse  
Ce métier est le tien ?

PREMIER FOSSOYEUR.

J'ai commencé le jour  
Où feu notre grand roi, qui vit dans notre amour,  
A vaincu Fortimbras.

HAMLET.

Et ce haut fait remonte?...

PREMIER FOSSOYEUR.

Comment, vous l'ignorez ? N'avez-vous pas de honte !  
Mais quel est l'être ici qui ne sache, en effet,  
Que ce fut le jour même où naquit son Hamlet,  
Ce jeune écervelé, ce fou qu'en grand mystère  
On a fait tout à coup partir pour l'Angleterre ?

HAMLET.

Pourquoi pour ce pays, et non pour n'importe où ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Mais cela se comprend, puisque notre homme est fou :  
Il se peut que là-bas son bon sens lui revienne ;

S'il n'en est pas ainsi, bah ! qu'à cela ne tienne ;  
Le mal sera minime.

HAMLET.

Et comment ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Aujourd'hui,  
Bon Dieu ! tous vos Anglais sont aussi fous que lui.

HAMLET.

Comment devint-il fou ?

PREMIER FOSSOYEUR.

De fort étrange sorte.

HAMLET.

Mais enfin ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Un beau jour sa raison prit la porte.

HAMLET.

Sous l'empire de quoi<sup>1</sup> ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Sous l'empire... pardieu !  
Du roi qui règne ici, par la grâce de Dieu...

<sup>1</sup> Hamlet dit : *Upon what ground* ; mot dont la signification est double : « Sur quel terrain ? », ou bien : « A propos de quoi ? », « Sous l'empire de quoi ? » Le fossoyeur, dont la verve facétieuse est intarissable, joue sur les mots, et répond par une équivoque.

Pour moi, puisqu'il vous faut une réponse claire,  
Comme enfant, ou comme homme, on gagne son salaire  
Ici depuis trente ans.

HAMLET.

Bien. Quel temps à pourrir  
Met un corps?

PREMIER FOSSOYEUR.

C'est selon. L'homme qui va mourir,  
S'il n'est déjà pourri, — c'est que la pourriture,  
Voyez-vous, est fréquente avant la sépulture, —  
A chance de durer huit ou neuf ans, par là ;  
Un tanneur, lui, va bien neuf ans.

HAMLET.

Pourquoi cela ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Affaire de métier. Il a la peau tannée  
A tel point qu'elle peut résister mainte année  
Aux attaques de l'eau qui, je le dis sans peur,  
De tout corps dans la fosse est le grand destructeur.

*Ramassant l'un des deux crânes qu'il a déterrés.*

Tenez! voyez ce crâne : il a du caractère ;  
Voilà bien vingt-trois ans qu'on l'a mis dans la terre.

HAMLET.

A qui donc était-il ?

PREMIER FOSSOYEUR.

A qui ? Qu'en pensez-vous ?

HAMLET.

Comment le deviner ?

PREMIER FOSSOYEUR.

Au plus bouffon des fous !

Ne m'a-t-il pas un jour, au sortir d'une fête,  
Vidé tout un flacon de vieux rhin sur la tête !  
Le crâne que voici, je vous l'atteste, moi,  
Était celui d'Yorick<sup>1</sup>, le fou du défunt roi.

HAMLET, prenant vivement le crâne des mains du fossoyeur.

Quoi ! la tête d'Yorick !

PREMIER FOSSOYEUR.

J'en réponds que c'est elle.

HAMLET, après une contemplation muette de quelques instants.

Hélas ! ce pauvre Yorick ! Ah ! je me le rappelle  
Encore, Horatio. Chez cet être vaillant  
Quelle verve infinie et quel esprit brillant !  
Il m'a pris mille fois, enfant, dans mes gambades,  
M'emportant en ses bras avec force embrassades ;  
Et sa vue à présent me cause un tel émoi  
Que je me sens saisi de dégoût et d'effroi :  
Ses lèvres s'ouvraient là que ma bouche a baisées !...

Moment de silence. Le fossoyeur sort de la fosse.

Mon pauvre Yorick ! où sont tes flèches aiguisées,  
Tes chansons, ton esprit aux éclairs si joyeux,

<sup>1</sup> Nous faisons Yorick de deux syllabes, conformément à la prononciation anglaise.



Le rire que ta verve excitait en tous lieux ?  
Quoi ! plus de jeu mimique en toi qui contrefasse  
Le rictus effrayant de ta propre grimace ?  
Bouche béante et close !... Ah ! va donc maintenant  
Visiter la Beauté dans son boudoir trônant ;  
Dis-lui, de quelque fard qu'elle peigne sa joue,  
De quelque œil qu'on admire, en quelque nom qu'on loue  
Son éclat mensonger, que tout finit ainsi !  
Certes, tu la feras bien rire avec ceci...  
Horatio, dis-moi ?

HORATIO.

Que puis-je pour vous plaire ?

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre eût cet aspect en terre ?

HORATIO.

Hélas !

HAMLET.

Et cette odeur ? Pouah !

*Il jette le crâne.*

Enseveli,

Ce pauvre corps humain, comme il est avili !  
Quand je viens à songer que la noble poussière  
D'Alexandre le Grand fut, d'un tonneau de bière,  
D'aventure employée à former le tampon !

HORATIO, *incrédule.*

Mais la preuve, cher prince, où la trouverait-on ?

HAMLET.

Oh ! je vais démontrer que sans peine on peut suivre  
 Ses restes jusque-là. Quand il cessa de vivre,  
 On l'inhuma. Son corps devint fatalement  
 Poussière ; et la poussière, on la peut aisément  
 Pétrir pour en tirer comme une terre glaise :  
 Ne vois-tu pas dès lors, ami, ne t'en déplaie,  
 Qu'une dépouille auguste a fort bien pu servir  
 De bonde à mon tonneau ? D'honneur, c'est à ravir :  
 Ce puissant César mort et devenu poussière,  
 Dont on fait un tampon qui bouche une lumière ;  
 Ce roi, maître du monde, et qui s'en croyait sûr,  
 Qu'en argile on emploie à calfeutrer un mur !...  
 Mais chut ! Éloignons-nous. J'aperçois un cortège.

*Entrent processionnellement, par le fond du théâtre, un petit nombre de prêtres précédant en silence la bière d'Ophélie. Suivent Laerte, les pleureuses d'office et des jeunes filles qui portent des paniers pleins de fleurs effeuillées. Puis viennent le roi, la reine et leur suite. A l'entrée du corps dans le cimetière, une cloche voisine sonne le glas des morts.*

HAMLET, reprend ; à Horatio.

J'y vois la cour, la reine et le roi, privilège  
 Peu commun : pour qui donc ces funèbres honneurs ?...  
 Mais l'Église est ici bien sobre de splendeurs :  
 Nul appareil du culte... Elle agit de la sorte  
 Seulement dans le cas où la personne morte  
 A péri de sa main... Quelqu'un de qualité,  
 Pourtant ; dans son cortège il a la royauté !...  
 Cachons-nous... nous allons tout voir et tout entendre.

*Hamlet et Horatio se dérobent derrière une tombe. Le cortège est arrivé au bord de la fosse, où l'attend le fossoyeur, bêche en mains. On dépose la bière d'Ophélie à terre ; l'assistance l'entoure.*

LAERTE, à l'un des prêtres.

De votre ministère ici que dois-je attendre ?

HAMLET, avec un mouvement de surprise, bas à Horatio.

Laerte !... Un noble cœur, comme j'en connais peu !  
Attention !

LAERTE, avec une colère contenue, au prêtre.

Veillez répondre, au nom de Dieu !

LE PRÊTRE, gravement.

L'Église a déjà fait, mon fils, dans sa faiblesse,  
Plus qu'elle n'aurait dû pour cette pécheresse.  
Sa fin était suspecte. Or, sans l'ordre du roi,  
Suivant de nos canons l'inexorable loi,  
La morte était portée en terre non bénite,  
Enfouie aussitôt sans prière ni rite,  
Et cailloux et tessons devaient être jetés  
Sur ses restes mortels, du Seigneur détestés !  
Au lieu d'un pareil sort, comme au tombeau des vierges,  
On a permis les fleurs, les cloches et les cierges,  
Et le corps dormira dans un terrain sacré :  
C'est beaucoup.

LAERTE, se contenant toujours.

Mais c'est tout ? Est-ce bien avéré ?

LE PRÊTRE.

Au chant du *Requiem* la déposer en terre,  
Ce serait profaner le rite mortuaire :  
Dieu ne saurait lui-même accorder un pardon

Dont seule l'âme en paix a le céleste don.

• LAERTE, avec un sanglot, aux porteurs de la bière.

Mettez-la dans sa tombe ; et qu'elle soit peuplée,  
Cette terre où descend sa chair immaculée,  
De violettes !...

Se tournant avec violence vers le prêtre.

Toi, prêtre indigne et brutal !  
Ma sœur, j'en ai la foi, dans le chœur virginal  
Des anges du Seigneur occupera sa place,  
Quand en ses feux l'enfer verra blêmir ta face.  
Va-t'en !

HAMLET, avec un cri étouffé.

C'est Ophélie !

Moment solennel de silence. Les prêtres se sont éloignés. La bière est descendue dans la fosse. La reine s'avance chancelante jusqu'au bord.

LA REINE.

Oh ! mon Dieu !

Elle jette des fleurs dans la fosse.

Fleurs sur fleur !...

Qui m'eût jamais prédit cet horrible malheur,  
Quand je te destinais à mon Hamlet pour femme ?  
O ma fille ! que Dieu prenne en son sein ton âme !  
Ces fleurs, que je gardais pour ton lit nuptial,  
Hélas ! je les apporte à ton lit sépulcral !

Elle jette ses dernières fleurs dans la fosse, et s'agenouille en pleurant.

LAERTE, fou de douleur et d'emportement.

Damnation sur toi, dans ma haine éternelle !

Damnation sur toi, dont l'œuvre criminelle  
A détruit sa raison.

*An fossoyeur occupé à combler la fosse.*

Non ! non ! n'achève pas !  
Oh ! qu'une fois encor je la presse en mes bras !

*Il saute dans la fosse, se jette à corps perdu sur le cercueil d'Ophélie; puis,  
se redressant, égaré.*

Enterrez, enterrez le vivant et la morte !  
Édifiez sur eux un mont géant qui porte  
Un sommet dépassant en élévation  
L'Olympe au front d'azur ou le vieux Pélion !

*HAMLET, qui, depuis un instant, se débattait aux bras d'Horatio,  
s'élançant éperdu.*

Qui donc élève ici cette voix désolée,  
Et par ses cris arrête en leur marche réglée  
Les astres, auditeurs saisis d'étonnement ?  
Place ! Hamlet le Danois commande en ce moment :  
Le voici !

*Il saute dans la fosse.*

*LAERTE, le saisissant à la gorge.*

Je te tiens ! que l'enfer ait ton âme !

*HAMLET, luttant pour se dégager.*

Le vœu que tu fais là, sais-tu qu'il est infâme ?...  
Lâche-moi, lâche-moi ! Sans être violent  
Ni haineux, j'ai le corps, tu le vois, tout tremblant,  
Et chez moi, ce symptôme, il est bon de le craindre !  
Prends garde à toi, te dis-je ! Oh ! finis de m'étreindre !...

*Horatio et plusieurs des assistants se sont jetés entre Hamlet et Laerte.*

LE ROI, épouventé.

Séparez-les !

LA REINE, se tordant les mains de désespoir.

Hamlet ! mon fils !

TOUS.

Assez ! assez !

HORATIO.

De grâce, Monseigneur, respectez-vous : cessez !

On réussit à séparer les deux adversaires et à les faire sortir de la fosse.

HAMLET, frémissant, et cherchant à se dégager des bras de ceux qui le contiennent.

Non ! laissez-moi lutter pour l'objet qui m'opresse  
Jusqu'à ce que mes yeux s'éteignent de détresse !

LA REINE.

O mon fils, quel objet ?

HAMLET.

Dieu ! comme je l'aimais !  
Vingt mille frères, non ! ne parferaient jamais,  
En additionnant tous leurs amours ensemble,  
Mon seul amour, à moi !

A Laerte, avec fureur.

Voyons qui des deux tremble,  
Quelque acte que pour elle il faille exécuter ?

LE ROI, bas à Laerte.

Il est fou, cher Laerte.

LA REINE, au même.

Oh! veuillez l'écouter

Paisiblement.

HAMLET, au même.

A tout ce que tu veux, j'adhère :  
 Est-ce pleurer? te battre? ou faire un jeûne austère?  
 Te déchirer le corps? boire l'Yssel entier<sup>1</sup>?  
 Manger un caïman? je le fais le premier!  
 Ou ne sais-tu que geindre? et toutes tes bravades,  
 Sont-ce sur un tombeau de grotesques gambades?  
 Enterre-toi tout vif, je m'enterre avec toi;  
 Et quant à bavarder de montagnes, ma foi!  
 Qu'un mont sur nos deux corps après un mont s'entasse  
 Et qu'à côté l'Ossa semble un point dans l'espace!  
 Mais si tu dois rugir, je vais rugir aussi.

LA REINE, à l'assistance.

Sa folie est, hélas! au fond de tout ceci;  
 Mais au bout d'un instant cet emportement tombe :  
 Puis, patient et doux ainsi que la colombe  
 Veillant sur ses petits nouvellement éclos,  
 On le voit tout à coup rentrer dans le repos.

HAMLET. Pendant que parlait sa mère, il s'est promené de long en large, et peu  
 à peu son agitation s'est calmée. Revenant vers Laerte et lui tendant la main.

Laerte, votre main. Aucune cause au monde  
 Ne me devrait valoir cette haine profonde :  
 Le destin a tout fait si nous souffrons ainsi.

<sup>1</sup> Un bras du Rhin, qui tombe dans le Zuiderzée.

S'éloignant de Laerte qui ne répond rien.

Mais Hercule perdrait son temps lui-même ici :  
Il faut qu'un chat miaule et que le chien aboie.

Il sort avec impétuosité.

LE ROI, à Horatio.

Courez, et près de lui que sans cesse on vous voie !

Horatio sort.

A Laerte, à part.

Demeurons alliés encor plus fermement,  
Et dès demain poussons l'affaire au dénoûment.

A la reine.

Votre fils a besoin de bien grands soins, Gertrude,  
Et j'appelle sur lui votre sollicitude.

A part.

Il faut à cette fosse un monument vivant !  
Puis viendra le repos... Mais d'abord, en avant !

Tous sortent, à l'exception du fossoyeur qui s'apprête à combler la fosse.

## SCÈNE II

Une grande salle au château d'Elseueur.

Entrent HAMLET ET HORATIO.

HAMLET.

C'est assez sur ce point. Je reprends mon histoire :  
Les premiers incidents en sont dans ta mémoire,  
Je suppose.



HORATIO.

A coup sûr. Poursuivez, Monseigneur.

HAMLET.

Tout un combat, mon cher, se livrait dans mon cœur.  
Je ne pouvais dormir, et j'étais moins à l'aise  
Que le mutin au pied duquel un boulet pèse.  
Pourtant, non-seulement je ne faiblissais point  
Mais encor je croissais en audace à ce point,  
Que j'étais prêt à tout. Puis, vois-tu, quand je pense  
Que si souvent le bien naît de notre imprudence,  
Tandis que nos desseins les plus sûrs tournent mal,  
Je conclus de ce fait qui paraît anormal  
Que Dieu donne, lui seul, forme à nos destinées,  
Si bien que nous pensions les avoir façonnées.

HORATIO.

Rien n'est aussi certain.

HAMLET.

Donc, au moment voulu,  
Je sortis de ma chambre, et, d'un pas résolu,  
Malgré l'obscurité, j'atteignis leur cabine.  
Ils dormaient. Déployant une ruse féline,  
Je pus leur enlever leur dépêche sans bruit :  
Je revins sur mes pas, protégé par la nuit,  
Et m'enfermai chez moi. Là, point de vains scrupules,  
Ni d'hésitations, dans ce cas, ridicules :  
Je fis tomber les sceaux du message royal...  
Horatio ! C'était un chef-d'œuvre infernal

De cruauté, de ruse et de scélératesse !  
 Oui, la lettre ordonnait de façon fort expresse,  
 — En disant, il est vrai, le Danemark perdu,  
 Et l'Angleterre aussi, mon cher, bien entendu,  
 S'ils laissaient plus longtemps vivre un pareil vampire, —  
 Qu'aussitôt au foyer du britannique empire,  
 On me tranchât le cou sans tarder un moment,  
 Fût-ce pour aiguiser l'homicide instrument !

HORATIO.

Que me dites-vous là, prince ?

HAMLET, tirant un papier de son sein et le lui tendant.

Voici la lettre :

Lis-la tout à loisir et sans en rien omettre.  
 Mais comment m'en tirai-je ?

HORATIO.

On s'y perd, Monseigneur.

HAMLET.

Au fait du guet-apens, je n'eus point, par bonheur,  
 Bien longtemps à chercher un projet dans ma tête :  
 En m'asseyant déjà mon idée était prête.  
 Je rédigeai sur l'heure un message nouveau,  
 Écrit tout en bâtarde alignée au cordeau :  
 Tu le sais, je possède une belle écriture  
 Que je jugeais pour moi presque une flétrissure,  
 Au temps où je croyais que tout homme d'État  
 Devait se faire honneur d'écrire comme un chat ;  
 Mais il faut convenir que, pour mon œuvre à faire,

Ce don me fut au moins d'un secours nécessaire.  
Et que crois-tu, dis-moi, qu'à l'instant j'écrivis ?

HORATIO.

Je n'en sais vraiment rien, aussi vrai que je vis.

HAMLET.

Ma lettre était du roi pour le roi d'Angleterre.  
Le bon prince invitait son féal tributaire :  
« S'il formulait le vœu qu'une étroite amitié  
« Les unît tout à fait, et non plus à moitié ;  
« Qu'à la paix ne fût point brusquement arrachée  
« La couronne d'épis sur son front attachée ;  
« Que... » — Je coupe ici court à mes considérants,  
Mais ils m'étaient venus, crois-le bien, par torrents. —  
L'invitait, ai-je dit ? ordonnait, il faut dire,  
Que le monarque anglais, dès qu'il aurait pu lire  
Le message danois, en saisît les porteurs,  
D'un grand complot d'État reconnu pour fauteurs,  
Et qu'il fit procéder, sans aucune autre enquête  
Ni le secours d'un prêtre, à leur trancher la tête.

HORATIO.

Ah ! grand Dieu ! mais comment scellâtes-vous ce pli ?

HAMLET.

Avec l'aide du ciel cela fut accompli.  
Je portais dans ma bourse un cachet de mon père,  
Lequel du sceau danois n'est qu'un autre exemplaire.  
Je pris soin de plier ma lettre exactement  
Dans la forme qu'avait le premier document :

J'apposai les cachets et j'inscrivis l'adresse ;  
 Puis , je courus glisser la lettre avec adresse  
 A sa place , et revins tranquille et rassuré,  
 Sans que rien ne se vit de l'échange opéré.  
 Le lendemain eut lieu la rencontre nautique  
 Dont je t'ai fait ailleurs le récit pathétique ;  
 Tout ce qui s'ensuivit, tu le connais enfin.

HORATIO.

Rosencrantz, Guildenstern ! voilà donc leur destin !

HAMLET.

Ma conscience est calme , et nul ne doit les plaindre :  
 N'avais-je pas eu d'eux un moment tout à craindre ?  
 Leur perte, ils l'ont voulue, et je suis sans remords :  
 Car ils l'ont mérité , les traîtres ! s'ils sont morts.  
 Les fous n'auront jamais que des coups en partage ,  
 Jetés entre deux fers acharnés au carnage.

HORATIO.

Ah ! quel roi !

HAMLET.

Tu l'as dit. Il faut donc que je sois  
 Le seul haut justicier de ce pire des rois.  
 Il a tué mon père ; il a souillé ma mère ;  
 Traîtreusement volé mon droit héréditaire ;  
 Attenté , comme un lâche et dans l'ombre , à mes jours ;  
 Et de pareils forfaits je souffrirais le cours ?  
 Non ! non ! laisser ce chancre à son œuvre exécrable ,  
 Ce serait me montrer plus que lui misérable.

HORATIO.

Mais bientôt il saura l'imprévu dénouement  
De son drame avorté ?

HAMLET.

Sans doute. Heureusement,  
J'ai pour moi l'intervalle ; et que pèse une vie ?  
Le temps de compter un... et la voilà ravie !...  
Mais j'en conviens, je suis sincèrement peiné  
Dans un moment d'oubli de m'être abandonné  
A tant d'emportement vis-à-vis de Laerte.  
Sa douleur de la mienne est si bien sœur, que certe  
Un sentiment profond de respect, de pitié  
Envers lui vient doubler mon ancienne amitié ;  
Mais que veux-tu ? Témoin de son extravagance,  
Je fus pris de vertige et mis comme en démente.

HORATIO.

Silence, Monseigneur. Voici quelqu'un, je crois.

*Entre Osric, jeune seigneur, extravagamment vêtu à la dernière mode,  
et rempli d'afféterie.*

OSRIC, se découvrant à son entrée, et saluant de loin, avec une cérémonie  
pleine de recherche.

Monseigneur, je venais en fidèle Danois  
Saluer un retour, qui me...

HAMLET, froidement.

Je vous rends grâce,  
Monsieur.

S'éloignant, bas à Horatio.

Horatio, connais-tu cette face ?

HORATIO.

Non, Monseigneur.

HAMLET.

Tant mieux. Je t'en fais compliment :

Un tel homme n'est pas à voir intimement.  
 Il possède, il est vrai, de fort beaux apanages ;  
 L'animal a de plus dans ses gras pâturages  
 Bien d'autres animaux dont il est le seigneur ;  
 A sa table le roi l'accueille avec honneur ;  
 Mais, en somme, ce n'est qu'un paon qui fait la roue,  
 Superbement juché sur un grand tas de boue.

OSRIC, poursuivant Hamlet, chapeau en mains, et ne cessant pas de saluer.

Si Votre Altesse avait un instant de loisir,  
 Je me ferais ici le plus charmant plaisir  
 De lui parler du roi, dont j'apporte un message.

HAMLET, se retournant vers lui.

Parlez, je suis à vous. Mais faites donc usage  
 De ce chapeau, monsieur : il est pour se couvrir.

OSRIC.

Grand merci. La chaleur m'incommode à souffrir.

HAMLET, vivement.

Il fait très-froid. Le vent du plein nord nous arrive.

OSRIC, *troublé.*

Oui... La sensation du froid est assez vive.

HAMLET.

Maintenant, la chaleur m'éprouve extrêmement :  
C'est un effet, monsieur, de mon tempérament.

OSRIC, *rouge, et s'éventant avec son chapeau.*

Sans doute... Monseigneur... il fait chaud... On suffoque !  
Je... Mais... c'est singulier, je souffle comme un phoque !

*Se remettant peu à peu.*

Oui, Monseigneur, voici ce que Sa Majesté  
Vient de faire à l'instant en sa toute bonté :  
Elle a tenu sur vous un pari d'importance,  
Et je vais vous conter dans quelle circonstance.

HAMLET, *l'interrompant.*

Mais, couvrez-vous, de grâce.

OSRIC.

Oh ! non, vraiment ; merci.  
Sur l'honneur, je me sens bien plus à l'aise ainsi.

*Avec emphase.*

La cour a par bonheur reconquis un transfuge<sup>1</sup>,  
Gentilhomme accompli, chacun ainsi le juge :  
C'est vous nommer Laerte. Il est vraiment doué  
D'un assemblage exquis, jamais assez loué,

<sup>1</sup> Satire dirigée contre l'affectation de langage, en honneur à la cour de la reine Élisabeth.

Des dons les plus divers. Quant à sa haute mine,  
 Oncques rien ne se vit de plus fier, j'imagine ;  
 Et tenez, en deux mots, je vais le définir :

*Avec une fatuité charmante.*

Il est du meilleur monde.

HAMLET, *sur le même ton.*

On ne saurait finir

Plus galamment, monsieur. C'est parfait comme touche :  
 Ce dernier mot vraiment dit tout dans votre bouche.  
 Mais pourquoi n'esquisser qu'à grands coups le portrait,  
 Quand vous pouviez si bien nous rendre trait pour trait  
 L'idéal achevé ? N'importe. La nature  
 Pompeusement éclate en ce coin de peinture  
 Qu'illumine un rayon divin de vérité !  
 Moi, qui ne sais parler qu'avec simplicité,  
 Je dirai que Laerte eut du ciel en partage  
 Des dons les plus divers un si rare assemblage,  
 Que, pour bien se connaître et tout entier se voir,  
 Il n'a qu'un seul moyen : contempler son miroir !  
 Que tout autre portrait, — et le vôtre est du nombre,  
 Si saisissant qu'il soit, — du héros n'est que l'ombre.

OSRIC, *s'inclinant avec grâce.*

Mais voilà, Monseigneur, un portrait achevé !

HAMLET, *glacial.*

Finissons-en, monsieur. Ce jargon énérvé  
 Ne sied point à propos d'un gentilhomme honnête.



OSRIC, décontenancé.

Monseigneur ?

HORATIO, à Osric.

Allons donc, que votre esprit se prête  
A comprendre, monsieur, la langue de chacun.

HAMLET, à Osric.

Je voudrais le savoir, dites, qu'a de commun  
Avec la question le nom du gentilhomme ?

OSRIC, balbutiant.

De Laerte ?

HORATIO, bas à Hamlet.

Sa bourse est déjà plate comme  
Si rien ne lui restait de ses paroles d'or.

HAMLET, à Osric.

De lui-même, monsieur.

OSRIC.

Quoi ! Votre Altesse encor  
Ignorerait ? Mais non ! Il est bien connu d'elle...

HAMLET.

Tant mieux que vous ayez une opinion telle :  
Cela ne prouve rien pourtant en ma faveur.  
Vous dites...

OSRIC.

Que Laerte est très-supérieur,  
L'arme à la main.

Soit ! Moi, pour que je le déclare,  
 Il est besoin d'abord qu'à lui je me compare :  
 Or, s'il faut se juger pour bien juger autrui,  
 Je me connais trop peu pour le connaître, lui.

OSRIC.

Oh ! je n'entends vanter que ce talent unique  
 Chez lui ; mais là, vraiment, l'opinion publique  
 Veut qu'il soit sans rival.

HAMLET.

Son arme, nommez-la.

OSRIC.

L'épée avec la dague.

HAMLET.

Ah ! mais, voyons, cela  
 Fait deux armes. Après ?

OSRIC, reprenant son assurance.

Sa Majesté parie  
 Six superbes chevaux, venus de Barbarie :  
 Laerte, comme enjeu, dépose pour sa part  
 Six rapières ayant chacune leur poignard ;  
 Le tout sort garanti des fabriques de France  
 Et porte, par surcroît de prix et d'élégance,  
 Ceinturons, baudriers, un complet attirail.  
 Trois des trains sont surtout du plus rare travail,

S'adaptant à merveille à d'exquises poignées,  
Comme de vrais bijoux artistement soignées.

HAMLET.

Qu'appellez-vous « les trains » ?

HORATIO, *bas à Hamlet.*

Vous le fustigez bien ;  
Mais, bah ! sa vanité ne s'aperçoit de rien.

OSRIC.

Les trains ? Mais, Monseigneur, les étuis à suspendre  
Les rapières.

HAMLET.

Le mot se fût mieux fait comprendre  
Si c'était un canon qu'on portât au côté :  
« Pendant de ceinturon » m'aurait, moi, contenté.  
Six chevaux barbes donc contre autant de rapières,  
Chefs-d'œuvre d'art français, armes vraiment princières,  
Avec trois ceinturons élégants à l'excès,  
Voilà l'enjeu danois contre l'enjeu français :  
Et sur quoi le pari ?

OSRIC.

Sa Majesté, que blesse  
L'éloge assourdissant qu'on fait de cette adresse,  
A gagé que Laerte, en tirant contre vous,  
Ne l'emporterait pas de trois sur douze coups.  
Laerte a parié vous toucher sur les douze  
Neuf fois. Toute la cour l'un des deux camps épouse.

La gageure à l'instant va pouvoir se vider,  
Si du moins Votre Altesse y veut bien accéder.

HAMLET.

Et si je réponds non ?

OSRIC, effrayé.

Vous en êtes le maître ;  
Mais on avait pensé que Monseigneur peut-être  
Consentirait...

HAMLET.

C'est bien , monsieur. Dans ce salon ,  
On me voit chaque jour plus ou moins , c'est selon .  
Si cela plaît au roi , s'il convient à Laerte ,  
J'accepte cet assaut. Je me propose , certe ,  
D'escriquer de mon mieux pour gagner le pari ;  
Mais si j'échoue , eh bien ! je m'en irai marri  
Avec mes coups en trop.

OSRIC, joyeux.

C'est bien là mon message ?

HAMLET, souriant.

Comme fond : vous pouvez , monsieur , pour votre usage ,  
Y broder quelques fleurs.

OSRIC , saluant aussi cérémonieusement qu'à son entrée.

Merci. Mon dévouement  
Se recommande à vous, Monseigneur, humblement.

Il sort en se dandinant.

HAMLET, riant.

Il fait acte, ma foi ! de prévoyance extrême

En me recommandant sa personne lui-même :  
Nul pour lui ne l'eût fait.

HORATIO, le regardant s'éloigner, et riant aussi.

On dirait un vanneau  
Qui court en trébuchant sur un pré couvert d'eau,  
L'œuf dont il est sorti coiffant encor sa tête.

HAMLET.

En minaudant, bien sûr, ce gaillard faisait fête  
Au sein de sa nourrice avant de la teter.  
Et combien dans ma vie en ai-je pu compter,  
De ces beaux damoiseaux que le monde nous vante !  
Qu'ont-ils pour motiver leur vogue décevante ?  
Le ton, l'habit du jour, quelques airs enchanteurs :  
Et les sots d'applaudir à ces fiers séducteurs.  
Percez ces bulles d'air brillamment irisées :  
Elles crèvent soudain au milieu des risées.

Entre un seigneur.

LE SEIGNEUR.

Bien que le jeune Osric, Monseigneur, soit venu  
Dire au roi qu'il serait ici le bienvenu,  
Sa Majesté pourtant désire avec instance  
Que vous ne consultiez que votre convenance ;  
Et Laerte soumis à votre bon plaisir,  
Viendra dans tel moment qu'il vous plaira choisir.

HAMLET.

Quand il voudra, monsieur. Je suis prêt ici même,  
Ou peut l'être plus tard, si mieux Laerte l'aime.

Qu'il arrange à son gré mon assaut avec lui :  
Le tout est que je sois dispos comme aujourd'hui.

LE SEIGNEUR.

Puisque au désir du roi vous daignez condescendre,  
Leurs Majestés ici vont à l'instant descendre  
Avec toute la cour.

HAMLET.

Libre au groupe royal .

De venir.

LE SEIGNEUR, avec déférence.

De vous, prince, un accueil cordial  
Pour Laerte est le vœu qu'exprime votre mère.

HAMLET.

C'est un fort sage avis, monsieur, auquel j'adhère.

*Le seigneur s'incline, et sort.*

HORATIO.

Vous perdrez ce pari, je le crains.

HAMLET.

Je ne sais ;  
Pendant qu'il voyageait au loin, je m'exerçais ;  
Puis, il me fait beau jeu, d'où suit que la victoire  
Pourrait bien me rester...

*Portant tout à coup la main à sa poitrine.*

Oh ! tu ne saurais croire  
L'étrange serrement que je ressens au cœur...  
Mais, bah ! n'y pensons plus.

HORATIO, anxieux.

Vous souffrez, Monseigneur?

HAMLET, pâle et souriant avec effort.

Non, non, rassure-toi. C'est un enfantillage,  
Une émotion vague et sans raison, je gage.

HORATIO.

Non! ce n'est point cela. Quelque trouble secret  
S'est emparé de vous : vous êtes inquiet.  
Remettez cet assaut. Je le dis sans offense,  
Vous ne vous y prêtez que plein de répugnance :  
Décidez, croyez-moi, de vous en abstenir.  
Je cours leur dire à tous qu'il ne faut point venir.

HAMLET, l'arrêtant.

Garde-t'en. Mon émoi proviendrait d'un présage,  
Qu'en sachant le braver, je crois agir en sage.  
Un moineau ne meurt pas sans un décret divin.  
Si mon heure est venue et m'arrête en chemin,  
Je n'ai plus à l'attendre; et, s'il ne faut l'attendre,  
C'est donc qu'elle est venue. Eh! qu'importe, à tout prendre?  
A présent ou plus tard, notre heure doit sonner :  
Soyons prêts, voilà tout, et sans nous mutiner.  
L'homme n'a rien à lui de ce qu'il abandonne :  
Que lui fait donc l'instant où pour lui l'heure sonne?

Entrent le roi, la reine, Laerte, Osric, suivis de nombreux personnages de la cour,  
et de serviteurs portant des fleurets, des gantelets, une table, des flacons de vin et  
des coupes.

LE ROI.

J'accours, mon cher Hamlet, et crois être certain

Que vous allez serrer cette loyale main.

Il prend la main de Laerte et la place dans celle d'Hamlet.

HAMLET, à Laerte, avec une dignité affectueuse.

J'implore le pardon, monsieur, de mon offense.  
 Vous êtes gentilhomme, et m'absoudrez, je pense.  
 Aussi bien chacun sait, et vous l'aurez appris,  
 Le trouble qui souvent affecte mes esprits :  
 Si je vous ai blessé, que votre cœur l'oublie ;  
 Il ne faut en vouloir qu'à ma triste folie ;  
 M'ôtant, comme elle fait, mon libre jugement,  
 Elle seule est blâmable et non Hamlet vraiment.  
 Après un désaveu dont j'ai mis quelque gloire  
 A rendre ici témoin un si noble auditoire,  
 Puissé-je en votre esprit ne me voir condamné  
 Que comme le serait l'archer infortuné  
 Qui, vidant au hasard son carquois téméraire,  
 D'une flèche égarée aurait blessé son frère.

LAERTE.

La vengeance formait mon seul vœu, Monseigneur :  
 Vous m'avez désarmé. Mais reste un point d'honneur  
 Que je ne puis régler dans mon incompetence :  
 Des arbitres âgés, hommes d'expérience,  
 Connus pour leur droiture, auront à le trancher,  
 En disant si de vous je puis me rapprocher  
 Sans forfaire à mon nom, aux devoirs qu'il m'impose.  
 Jusque-là mon honneur à ce retour s'oppose :  
 Mais je ne ferai rien qui puisse envenimer  
 Les sentiments qu'ici vous venez d'exprimer.



HAMLET, gaiement.

J'aurai votre amitié, tant la mienne l'appelle...  
 Maintenant, abordons la joute fraternelle  
 En champions loyaux. Donnez-nous les fleurets.

LAERTE.

En effet, Monseigneur, puisque nous voici prêts.

*Osric s'occupe de faire un choix de fleurets.*

HAMLET, avec enjouement.

Je vais être pour sûr votre plastron, Laerte.  
 Ma maladresse ici me répond de ma perte,  
 Et vous fera briller, comme l'obscurité  
 Fait d'une étoile au ciel mieux jaillir la clarté.

LAERTE.

Vous raillez, Monseigneur.

HAMLET.

Non pas, je vous l'atteste.

LE ROI, allègrement.

Les fleurets, jeune Osric ! Montrez-vous donc plus leste.  
*Osric se dirige vers Hamlet et Laerte, avec un certain nombre de fleurets à la main.*  
 Hamlet ! vous connaissez les clauses du pari ?

HAMLET.

Si bien, Sire, ma foi, que j'en ai presque ri :  
 Votre enjeu, j'en ai peur, court un danger extrême  
 A reposer ainsi sur la faiblesse même.

LE ROI.

Mais non, j'ai bon espoir. Je vous ai vus tous deux,

Et je ne juge pas mon pari hasardeux.  
 Mon fils reçoit des points : la chance est toute nôtre.

*Osríc présente successivement plusieurs fleurets à Hamlet et à Laerte.*

LAERTE, en essayant rapidement un ; à Osríc.

Je le trouve un peu lourd : laissez-m'en prendre un autre.

*Il choisit de nouveau et prend des mains d'Osríc un fleuret démoucheté.*

HAMLET, après avoir soupesé le fleuret qu'il a pris.

Le mien me va.

*A Osríc.*

Sont-ils tous d'égale longueur ?

OSRIC.

Je les ai mesurés : ils le sont, Monseigneur.

*Hamlet et Laerte prennent position.*

LE ROI, aux-serviteurs.

Déposez les flacons de vin sur cette table.

*A l'assistance.*

Si c'est Hamlet qui porte en vainqueur véritable  
 Les trois premiers bons coups, je veux qu'à chaque fois  
 Le canon aussitôt fasse entendre sa voix.  
 Alors à sa santé chacun me verra boire,  
 Et jeter dans la coupe, en hommage à sa gloire,  
 Une perle sans prix, et telle en ses splendeurs  
 Qu'on n'en vit chez aucun de mes prédécesseurs.

*A un serviteur.*

Ma coupe auprès de moi!... Que timbale et trompette,

Que canon, terre, ciel dans un instant répète :  
« Vive Hamlet ! le roi boit à son fils adoptif ! »

Se tournant vers Osric et deux autres seigneurs.

Juges, à votre place ! Ayez l'œil attentif !

Les trois juges désignés s'approchent d'Hamlet et de Laerte. Le roi,  
la reine et toute la cour vont s'asseoir.

HAMLET.

Allons, Laerte, en garde !

LAERTE.

Oui, Monseigneur, en garde !

Les deux adversaires se saluent, et commencent l'assaut, qui demeure un instant  
sans résultat.

HAMLET, se fendant.

Une !

LAERTE.

Non !

HAMLET, aux juges, en abaissant son fleuret.

Prononcez.

OSRIC.

Nous que ce point regarde,  
Nous disons : Bien touché ; touché certainement.

LAERTE.

C'est bien. Re commençons.

LE ROI, se levant.

Cher Laerte, un moment.

**Hamlet ! je bois à toi !**

*Le roi boit. Les trompettes sonnent. Le canon gronde au dehors.*

**Ma perle sans égale,  
La voici !**

*Il montre la perle et fait le geste de la laisser tomber au fond de la coupe ; en réalité, il y verse rapidement le poison contenu dans le creux du bijou.*

*A Hamlet.*

**Bois, mon fils, dans la coupe royale.**

*Il remet la coupe à un serviteur pour la porter à Hamlet.*

HAMLET.

**Nou, plus tard. Qu'avant tout notre assaut soit tranché.**

*Le serviteur remet la coupe sur la table.*

*A Laerte, avec un salut courtois.*

**Allons !**

*L'assaut recommence. Sur un coup :*

**Touché, je crois ?**

*LAERTE, galamment.*

**Parfaitement touché.**

*LE ROI, avec enthousiasme, à la reine.*

**Notre fils gagnera !**

*Le canon tonne de nouveau au dehors.*

*LA REINE, se levant, et montrant Hamlet au roi.*

**Mais il a peu d'haleine ;  
La fatigue le gagne, et son état fait peine.  
Hamlet, prends mon mouchoir : ton front est ruisselant.**

Sur un geste négatif d'Hamlet, la reine va à la table, et, y prenant la coupe du roi.

**A tes succès, mon fils!**

HAMLET, à part et avec amertume.

**Cœur de mère excellent!**

LE ROI, se penchant, éperdu, vers la reine, qui va boire.

**Gertrude! ne bois pas!**

LA REINE, surprise.

**Quoi! m'empêcher de boire,  
Moi, Monseigneur? Qui donc boira mieux à sa gloire?**

Elle boit.

LE ROI, retombant anéanti sur son siège, à part.

**La coupe empoisonnée! Il est trop tard, trop tard!**

HAMLET. Il s'est approché de sa mère, qui lui tend, en souriant, la coupe.

**Merci. Je n'ose encor; mais qu'on la mette à part.**

LA REINE. Elle remet la coupe sur la table, et, passant son mouchoir sur le front d'Hamlet.

**Essuie au moins ton front.**

Hamlet offre la main à la reine et la reconduit à sa place. Pendant ce temps, Laerte s'est approché du roi.

LAERTE, à l'oreille du roi.

**A moi maintenant, Sire,**

**De le toucher.**

LE ROI, hébété.

**Qui sait?**

LAERTE, revenant soucieux à sa place, à part.

Le remords me déchire...

HAMLET, gaiement à Laerte.

A la troisième, allons ! vous serez triomphant,  
Mais ne me traitez point de la sorte en enfant :  
Déployez votre jeu ; songez qu'on vous regarde.

LAERTE.

Est-ce ainsi, Monseigneur ? Vous le voulez ? En garde !

L'assaut reprend avec vigueur. Les deux adversaires déploient le jeu le plus serré.  
Le combat se prolonge.

OSRIC.

Rien encor des deux parts.

LAERTE.

Qui dit cela ? Tenez !

Il se fend et blesse Hamlet.

HAMLET, poussant un cri étouffé.

Ah !

Il chancelle sous le coup ; puis, se redressant aussitôt, il se jette avec impétuosité sur Laerte. Au premier engagement, les deux adversaires lient leurs fleurets qui, dans la violence du choc, leur tombent des mains. Hamlet ramasse vivement, et sans y prendre garde, le fleuret démoucheté de Laerte. Laerte, qui voit sa méprise, ramasse plus lentement, et comme atterré, le fleuret d'Hamlet. Sur un geste impérieux de celui-ci, l'assaut reprend. Hamlet attaque Laerte avec furie, et le blesse.

LE ROI, debout, épouvanté, muet d'horreur, pendant que s'accomplissait ce rapide épisode de la lutte.

Séparez-les donc ! Ce sont deux forcenés.

HAMLET, avec rage.

Non ! continuons.

LA REINE, s'affaissant, avec un gémissement, sur elle-même.

Oh!

OSRIC, courant à elle.

La reine est défaillante!...

On entoure la reine. Hamlet et Laerte ont cessé le combat, et s'appuient, chancelants, sur leurs fleurets.

HORATIO, s'approchant d'eux, et saisi d'effroi, en les voyant l'un et l'autre saignants.

Dieu du ciel! d'où leur vient cette marque sanglante?...

Mais tous deux sont blessés!

Saisissant Hamlet dans ses bras.

Oh! qu'est-ce, Monseigneur?

OSRIC, se précipitant vers Laerte, qui s'affaisse.

Laerte! qu'avez-vous? quelle affreuse pâleur!...

LAERTE, tombant dans les bras d'Osric.

Pris à mon propre piège, Osric! Et d'un grand crime  
Retourné contre moi, je succombe victime!

HAMLET, faiblement à Horatio.

Qu'avait la reine?

LE ROI, avec précipitation.

Un simple évanouissement..

C'est le sang qu'elle a vu... L'émotion...

LA REINE, rassemblant ses dernières énergies et se redressant.

Il ment!

Non! non! ô mon Hamlet chéri!... c'est le breuvage!...

Le breuvage!... Je meurs empoisonnée!

Elle retombe morte.

HAMLET, se dégageant terrible des bras d'Horatio.

O rage!

Trahison! infamie! exécration! dessein!

Que d'ici nul ne sorte! il me faut l'assassin!

LAERTE, parlant avec effort.

Écoute alors, Hamlet!... Assassiné toi-même,

Tu vas mourir... Cette heure est ton heure suprême!...

Rien ne peut te sauver... Le fer démoucheté

Qui, de ma main tombant, dans la tienne est resté...

Cette arme d'assassin... sa pointe empoisonnée...

A tous deux... c'est la mort qu'elle nous a donnée!...

Vois! j'expire à tes pieds... Ta mère!... oh! j'en fais foi,

Le poison l'a tuée... et par lui, lui!... le roi!

Il se soulève dans un suprême effort, et sa main menaçante est tendue vers le roi.

HAMLET, bondissant sur le roi.

La pointe empoisonnée! Alors, venin, opère!

Il plonge son fleuret dans le corps du roi.

OSRIC ET LES SEIGNEURS.

Trahison! félonie!

LE ROI, se débattant dans les convulsions de la mort.

Allez-vous laisser faire?...

Je ne suis que blessé... Venez me secourir!...



HAMLET. Il a jeté le fleuret et saisi sur la table la coupe empoisonnée. D'un geste impérieux, il écarte les courtisans, et se penchant avec fureur sur le roi qui se débat en vain sous son étreinte.

**Scélérat sanguinaire ! enfin, tu vas mourir !**

*Le forçant à boire.*

**Danois incestueux ! roi félon, fratricide !  
Bois, bois ce reste, et dis si ta perle splendide  
Est au fond?... Suis ma mère!...**

Il repousse violemment le roi, qui tombe mort. Puis il remet machinalement la coupe sur la table, à laquelle il s'appuie livide et défaillant. Horatio vole le soutenir dans ses bras.

LAERTE, d'une voix mourante.

**Il l'a bien mérité !**

**C'est lui qui prépara ce breuvage empesté...  
Hamlet! pardonnons-nous!... Que la mort de mon père...  
Que la mienne à ton âme à jamais soit légère!...  
Ah! que ta mort me soit remise aussi par Dieu !**

*Il meurt. Osrice sort, vaincu par l'émotion.*

HAMLET.

**Oui ! Dieu nous absoudra... Je vais te suivre... Adieu !  
Horatio ! je meurs...**

*Se tournant vers le corps de la reine.*

**O reine trop coupable!...  
Ma mère!... Adieu !**

*S'adressant à l'assistance.*

**Messieurs!... ce drame redoutable...  
Dont vous êtes ici les muets spectateurs...  
J'aurais voulu... Mais non!... la mort a les rigneurs**

D'un farouche recors... Je ne puis rien vous dire...  
 Il faut se résigner... Horatio!... j'expire!  
 Toi, toi, fidèle ami... tu vivras pour narrer  
 L'histoire de ma vie... à qui peut l'ignorer.

HORATIO, saisissant avec désespoir la coupe empoisonnée.

Non! ne l'espérez point. D'un Romain j'aurai l'âme :  
 Je veux de ce poison ma part. Je la réclame!

HAMLET, s'efforçant de lui arracher la coupe des mains.

N'es-tu qu'un homme alors sans force et sans vertu?...  
 Remets-moi cette coupe!... Oh! je l'aurai, vois-tu!

Il lui arrache la coupe et la jette.

Mais après moi quel nom veux-tu donc qu'on me donne,  
 Si, pour tout expliquer, il ne reste personne?  
 Horatio!... ton cœur est-il vraiment à moi?...  
 Pour quelque temps encor du ciel exile-toi...  
 Vis, oh! vis, en souffrant pour ma chère mémoire...  
 Que par toi l'univers apprenne mon histoire!

On entend, au dehors, une marche militaire et des salves de mousqueterie  
 Rentre Osric.

Quels sont ces bruits guerriers?

OSRIC.

C'est Fortimbras vainqueur  
 Qui revient. Ces saluts sont sans doute en l'honneur  
 Des deux chefs d'ambassade arrivés d'Angleterre.

HAMLET, expirant, à Horatio.

Tout est fini!... je meurs!... Le poison délétère

A fait son œuvre!... Au moins, l'on ne m'apprendra pas  
S'ils ont péri!... Pour roi, proclamez Fortimbras...  
A lui ma voix mourante... Honneur à sa vaillance!...  
Dis-leur ce qu'il faudra... Pour le reste... silence!

Il meurt.

HORATIO, solennellement.

Quel cœur vient de s'éteindre!... O phalanges du ciel!  
De vos doux chants bercez son sommeil éternel!  
Bonne nuit, prince aimé!

Il s'agenouille en sanglotant auprès du corps d'Hamlet. La marche militaire du  
dehors reprend, plus accentuée, et avec accompagnement de tambours. Horatio  
relevant la tête.

Des tambours! que veut dire...?

Entre Fortimbras, suivi de ses officiers, de deux ambassadeurs d'Angleterre  
et de leur suite.

FORTIMBRAS, reculant épouvanté.

Quel spectacle, grand Dieu! Vit-on jamais délire...

HORATIO, se levant.

Oui, pour juger la mort dans toute son horreur,  
Contemplez ce tableau, sans égal en terreur!

FORTIMBRAS.

O carnage sans nom!... Quelle immense curée,  
Impitoyable Mort, t'es-tu donc préparée?  
Est-ce pour un festin aux ténébreux séjours  
Que tu tranchas d'un coup tant de glorieux jours?

PREMIER AMBASSADEUR.

Catastrophe effroyable et dont la vue atterre!

Hélas ! nous arrivons, mais trop tard, d'Angleterre  
 Annoncer qu'en vertu d'un haut commandement  
 Rosencrantz, Guildenstern ont eu leur châtement :  
 L'oreille n'est plus là qui devait nous entendre ;  
 Cette expiation à qui faut-il l'apprendre ?

HORATIO.

Le roi vivrait encore, oh ! ce n'est point de lui  
 Que des remerciements vous viendraient aujourd'hui :  
 De leur mort il n'est point la cause personnelle.  
 Au surplus, il convient que bien haut je révèle  
 A ceux qu'ici le Sort assemble en ce moment  
 De ces faits désastreux quel fut l'enchaînement.  
 Que tous ces corps, placés sur des lits de parade,  
 Soient portés à l'instant sur une haute estrade :  
 Là, je vous parlerai d'actes charnels, sanglants,  
 D'attentats monstrueux à vous rendre tremblants,  
 De meurtres tout fortuits, d'horribles perfidies,  
 Et pour couronnement à tant de tragédies,  
 De complots retombés sur leurs propres auteurs !  
 L'origine surtout de si cruels malheurs,  
 Je la veux dévoiler au monde qui l'ignore.

Pendant que parlait Horatio, quatre lits de parade ont été introduits, sur lesquels  
 sont placés les cadavres du roi, de la reine, d'Hamlet et de Laerte.

FORTIMBRAS.

Ce généreux dessein me touche et vous honore.  
 Que la noblesse entière assiste au rendez-vous.  
 Quant à moi qui deviens le premier entre tous,  
 Ce n'est point sans gémir que je vois la fortune  
 Assurer ma grandeur, à ce prix, importune ;

Mais sur ce beau royaume il est pour moi des droits  
Que tout le Danemark reconnaîtra, je crois.

HORATIO.

J'ai sur ce point encore à tenir un langage  
Propre à vous attirer l'universel suffrage  
Des fidèles Danois. Agissons promptement,  
Prince, afin d'être prêts à tout événement.

FORTIMBRAS, aux officiers qui l'entourent.

Comme un fardeau d'honneur, que quatre capitaines  
Portent le corps d'Hamlet. Les preuves sont certaines  
Qu'épargné par le ciel, il eût fait un grand roi  
Et rendu son pays prospère sous sa loi.  
Ordonnez qu'aussitôt tonnent sur son passage  
Les fanfares de guerre et les salves d'usage !

Aux officiers, qui sont venus se placer aux quatre angles du lit où repose Hamlet.

Emportez-le ! La mort qu'on regarde sans peur  
Sur un champ de bataille, ici brise le cœur ;  
Et notre noble Hamlet, fauché dans sa carrière,  
Commande au Danemark le deuil et la prière !

Les quatre lits de parade sont enlevés avec leur funèbre fardeau. Celui d'Hamlet est porté en tête. Fortimbras, Horatio, Osric, les ambassadeurs et toute l'assistance suivent. Au moment où le cortège s'ébranle, la marche funèbre joue, et une décharge d'artillerie se fait entendre au dehors. Le rideau tombe.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



# TABLE

---

	Pages
INTRODUCTION. . . . .	ix
AVANT-PROPOS. . . . .	xv
MACBETH. . . . .	1
HAMLET. . . . .	157

---





# ERRATA

---

## MACBETH

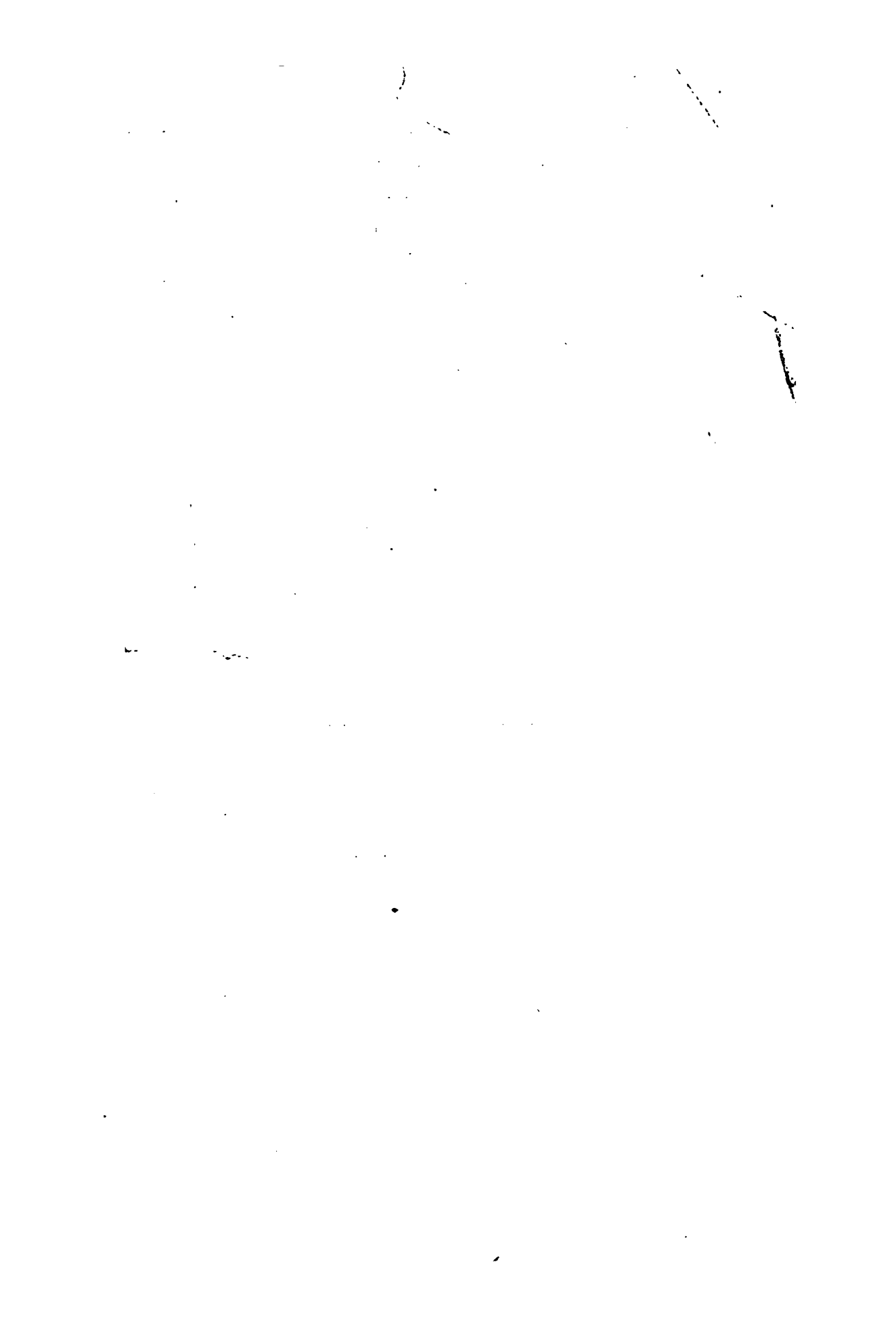
*Lire :*

- Page 11, (Indication de scène.) On emmène le sergent.  
" 88, " " Avec épouvante.  
" 110, vers 9 et 10 . . . . . aussi je ne crains rien,  
Bien sûr qu'il reviendra...  
" 141, (Indication de scène.) Le médecin sort.
- 

## HAMLET

- Page 217, vers 1 . . . . . qu'il est coureur.  
" 218, vers 20 et 21. La carpe Vérité s'est prise à l'hameçon  
Mensonge !  
" 235, vers 7. Sa pauvre cervelle est...  
" 240, vers 14 et 15 . . . . . oui, rien donc de subtil  
Comme l'ambition :  
" 324, vers 23. Et qu'a-t-il fait ensuite ?





En vente à la même Librairie.

## COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLATIONNÉS SUR LES MEILLEURS TEXTES

- Cœuvres complètes de Molière.** Huit volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 32 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Épuisé.
- Fables de la Fontaine.** Deux volumes in-32 jésus, id. . . . . 8 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Épuisé.
- Cœuvres de Racine.** Quatre volumes in-32 jésus, id. . . . . 16 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Il n'en reste plus que quelques exemplaires, dont le prix a été porté à. . . . . 64 fr.
- Cœuvres diverses de Racine.** Quatre volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 16 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 24 fr.
- Cœuvres complètes de Corneille.** Douze volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 48 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 72 fr.
- Cœuvres complètes de Boileau.** Cinq volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 20 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 40 fr.
- L'Avent, Petit Carême et Grand Carême de Massillon.** Quatre volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 16 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 24 fr.
- Cœuvres de la Rochefoucauld.** Un volume in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 4 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 6 fr.
- Cœuvres complètes de la Bruyère.** Trois volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 12 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 18 fr.
- Pensées, Opuscules et Lettres de Pascal.** Deux volumes in-32 jésus, papier vélin. Prix. . . . . 8 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 12 fr.
- Vauvenargues.** Trois volumes in-32 jésus, papier vélin. . . . . 12 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 18 fr.
- Oraisons funèbres, Discours sur l'histoire universelle, de Bossuet.** Quatre volumes in-32 jésus, papier vélin. . . . . 16 fr.  
— LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. . . . . 24 fr.

Cette collection, tirée à un petit nombre d'exemplaires, revue et imprimée avec le plus grand soin, s'adresse aux amateurs de livres. Elle est ornée du portrait de chacun des auteurs, finement gravé sur acier.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C<sup>o</sup>, RUE GARANCIÈRE, 8.







